

ESSAI SUR VAUVENARGUES

THÈSE

PRÉSENTÉE

POUR L'OBTENTION DU TITRE DE DOCTEUR A LA 1re SECTION

DE LA FACULTÉ DE PHILOSOPHIE

DE

L'UNIVERSITÉ DE ZURICH

PAR

ANTOINE BOREL

de Couvet et Neuchâtel

Acceptée sur le préavis de Monsieur le Professeur Dr E. Bovet

---

NEUCHATEL

IMPRIMERIE JAMES GUINCHARD

1913

ESSAI SUR VAUVENARGUES

THÈSE

PRÉSENTÉE

POUR L'OBTENTION DU TITRE DE DOCTEUR A LA 1re SECTION

DE LA FACULTÉ DE PHILOSOPHIE

DE

L'UNIVERSITÉ DE ZURICH

PAR

ANTOINE BOREL

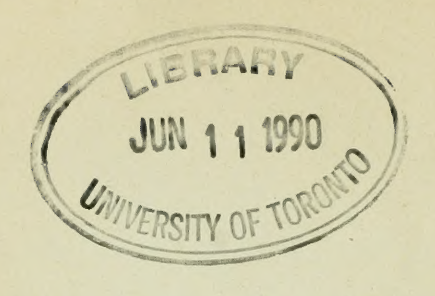
de Couvet et Neuchâtel

Acceptée sur le préavis de Monsieur le Professeur Dr E. Bovet

NEUCHATEL

IMPRIMERIE JAMES GUINCHARD

1913



A MA MÈRE

ESSAI SUR VAUVENARGUES

THÈSE DE DOCTORAT

ANTOINE BOREL.

INTRODUCTION

Nous traversons une période de crise. L'inquiétude est générale; les conflits moraux et sociaux sont constants. Nous subissons le scepticisme de notre époque en nous jouant des principes, alors que tout en manque. Les esprits sont désorientés.

Toutefois, dans nos productions littéraires, qui trahissent la préoccupation et le malaise, apparaissent des besoins de renouvellement profonds et intenses.

Nous semblons souhaiter confusément qu'une individualité puissante vienne réaliser, en une forme intelligible et imposante, les aspirations secrètes qui s'agitent en nous : en attendant, nous les soumettons de bonne foi à la critique scientifique pour leur donner des assises.

Au delà de la sérénité trompeuse du positivisme qui n'a pas apporté à l'homme tout ce qu'il lui avait promis, se dresse, plus brûlant que jamais, le problème de la conscience. Au dessus des questions de science, nous retrouvons les questions de morale. Nous souvenant de la parole de Rabelais qui s'impose à nous comme une vérité : « Science sans conscience n'est que ruine de l'âme [1] », nous nous demandons par quelle vanité téméraire l'homme avait cru se détruire dans la proclamation hautaine du néant, comme s'il eût été conduit à ses conclusions hâtives et imprudentes, par l'effroi de son éternité.

Quelle que soit la forme revêtue par l'esprit sceptique qui domine toute période de transformation, l'homme qui pense et qui a besoin de certitude, se trouve inévitablement isolé et en conflit avec l'esprit général de son époque. Attardé ou précurseur, il est livré aux questions qui l'occupent ; dans le travail qu'il doit accomplir pour prendre conscience

[1] *Pantagruel*. Livre II. chap. VIII.

de son individualité qui se cherche parce qu'elle ne trouve réalisés nulle part les éléments qui la composent, il a besoin de se fortifier par l'expérience de ses semblables et de se justifier par leurs pensées. Ou bien il se retrouvera dans ceux qui l'ont précédé ; ou bien, s'il est suffisamment artiste, il se créera une forme qui sera l'expression de sa nature, cherchant ainsi dans le commerce des grands esprits ou dans l'idéal qu'il se forge, un moyen d'échapper à sa solitude et d'affranchir sa personnalité morale.

Conduits par la logique même des faits, un nombre imposant d'esprits cultivés se sont remis à la lecture des moralistes. C'est que nos préoccupations ont été les leurs. Il y a entre nos âmes et leurs âmes des affinités profondes qui les attirent et les rapprochent par delà les temps. Plus encore que le philosophe qui peut demeurer presque complètement étranger au système qu'il établit, en ramenant des opinions à leur source ou en les poussant, par la déduction, jusqu'à leurs conséquences extrêmes, le moraliste nous intéresse et nous émeut. Chez lui, la pensée est rarement indépendante de l'expérience personnelle ; elle naît presque toujours des conflits qu'il doit résoudre. Le moraliste s'efforce d'établir une vérité individuelle en la fondant sur des principes humains qui seront vrais dans le monde aussi longtemps qu'il y aura des hommes. Et ceux-là qui n'ont pu synthétiser des visions de détail sont peut-être plus vivants. Nous les accommodons mieux à nos besoins, en assemblant d'une manière plus conforme à notre vision personnelle les matériaux épars de leur œuvre inachevée. Il y a dans le désordre même de leurs réflexions une sincérité qui nous touche. Nous sommes plus frappés des vérités de détail qui débordent du cadre dans lequel l'esprit systématique les aurait contenues. Il y a surtout, dans cette absence d'unité, une ressemblance profonde avec le mouvement de nos vies intimes. Notre cœur ne soumet point ses manifestations à des principes dont il aurait reconnu l'évidence; se jouant de notre raison et de notre sagesse acquise, il nous entraîne toujours au-delà de nos intentions, dans le mal comme dans le bien.

A ce point de vue, il est intéressant de suivre la pensée contemporaine dans son interprétation de l'œuvre de Vauvenargues. L'adaptant à ses besoins, elle y découvre la matière d'un philosophe déterministe, d'un philosophe chrétien ou d'un philosophe moraliste, sans parvenir à se fixer.

Méconnu de ses contemporains, Vauvenargues a été une des rares personnalités, qui aient forcé l'admiration et le respect de Voltaire, tellement qu'on a pu dire qu'en perdant Vauvenargues, Voltaire perdait son bon génie.

Il a été, au XIXme siècle, l'objet de toute la sympathie de Vinet. Thiers a débuté par un *Éloge de Vauvenargues*. Ste Beuve s'est arrêté à son œuvre avec beaucoup de complaisance ; en 1856, l'Académie française, comme prix d'éloquence, a proposé son *Éloge*.

Schopenhauer, Nietzsche, Hebbel l'ont lu et médité ; ils le citent et s'en font un argument, La Suédoise Ellen Key a dédié à sa mémoire ses *Essais : L'évolution de l'âme*. Vauvenargues prend de l'importance de jour en jour.

C'est sans doute que notre époque ressemble singulièrement, au point de vue moral, à la première moitié du XVIIIme siècle ! C'est aussi qu'il y a dans Vauvenargues une question toujours actuelle.

Le point capital n'est pas de savoir si Vauvenargues est plus chrétien que déterministe ou plus moraliste que philosophe, car les arguments qu'on avance à cet effet, ne servent qu'à défendre un point de vue personnel [1].

Il est également secondaire de remonter aux sources de Vauvenargues qu'on retrouverait aisément en feuilletant Amyot, Montaigne, les écrivains du XVIIme siècle, les traductions françaises des philosophes anglais et quelques ouvrages sérieux du XVIIIme siècle.

L'important est de rechercher, avant tout, comment s'est formé cette pensée ; par quelles causes profondes, cet homme qui n'a jamais éprouvé que des mécomptes, a pu conserver à une époque si troublée, sa foi en la dignité de l'homme et de la pensée ; pourquoi ce soldat épris d'activité et de gloire, en arrive à écrire péniblement dans sa trentième année, une *Introduction* à un laborieux traité de philosophie morale et quelle place doit être faite à cette individualité dans l'histoire littéraire de son siècle.

La personnalité morale de Vauvenargues ne se laisse point classer dans une catégorie et l'esprit de catalogue ne parviendra jamais à l'expliquer.

Vauvenargues n'a pas eu d'opinion qui le satisfît pleinement ; s'étant toujours trouvé, par sa condition et à cause même de son procédé, en face de nouveaux problèmes, il n'a eu ni le temps, ni la force de faire la synthèse de ses visions.

Insuffisamment artiste pour s'affranchir de ses préoccupations

---

[1] M. Hafferberg et Mlle Heilmann, dans leurs dissertations (cf. Bibliographie) se sont attachés le premier à la philosophie de Vauvenargues, la seconde à sa philosophie morale et à sa critique.

Ces deux travaux consistent en un groupement plus ou moins artificiel et sans aucune perspective des éléments épars dont est faite l'œuvre de Vauvenargues ; ils sont un « résumé » commode et facile où la haute personnalité de Vauvenargues apparaît considérablement amoindrie.

morales, en leur créant une forme qui les eût réalisées, il en a été poursuivi jusqu'à la mort. La pensée de Vauvenargues est si près de lui, elle est tellement l'histoire malheureuse et courageuse de sa vie intime, qu'elle échappe à tout système et qu'il faut absolument, si l'on veut en comprendre le détail, la considérer dans son ensemble [1].

Il ne suffit pas de grouper certains éléments et d'en ignorer volontairement beaucoup d'autres. Il faut rapprocher courageusement les éléments les plus contradictoires, les plus disparates et chercher à découvrir le principe supérieur qui les concilie en les expliquant. Ce travail doit avoir, à sa base, des faits et de la psychologie. Des faits d'abord, une succession d'étapes établies chronologiquement ; de la psychologie ensuite, pour éclairer le chemin parcouru d'une étape à l'autre.

Pour bien comprendre Vauvenargues, il faudrait être un autre Vauvenargues, refaire laborieusement ses expériences, partager ses espoirs, ses inquiétudes et ses mécomptes. Que pouvons-nous, sinon mettre généreusement au service de sa pensée, notre pensée et notre cœur.

Les diverses éditions de Vauvenargues nous livrent ses productions littéraires dans un désordre manifeste et ce serait faire œuvre utile que de procéder à leur classement, comme l'a fait Léon Brunschvicg pour les *Pensées* de Pascal. Toutefois, une lecture attentive de ces fragments permet de faire cette constatation : Que Vauvenargues applique sa pensée à la morale, à la métaphysique, à la critique littéraire, à la politique, il revient toujours aux mêmes idées. Si les conclusions qu'il en tire ou les applications qu'il en fait varient jusqu'à la contradiction, les principes dont elles dérivent sont presque invariablement les mêmes.

Derrière les matériaux disparates qui nous restent, jamais employés à la composition d'une œuvre définitive qui les eût mis en place et montrés dans leur vrai jour, on distingue une ligne de conduite, une intention constante, toujours tournée vers un but.

La vision change ; la forme évolue ; l'interprétation subit des modifications profondes. Les matériaux sont transportés d'une place à l'autre. On bâtit aujourd'hui ; on démolira demain pour rebâtir ailleurs ; de tout l'effort déployé et qui est énorme, il ne restera que des commencements.

Mais, on sent bien qu'une même main a pétri cette matière qui lui a toujours échappé. C'est un même esprit qui a présidé à cette disposition sans cesse renouvelée des mêmes matériaux, un esprit ardent et

[1] Nous avons insisté, dans les chapitres qui vont suivre, sur le côté dramatique de la vie de Vauvenargues, toute faite de désillusions et de mécomptes. Nous renvoyons pour la biographie à l'étude de Paléologue, p. 5-87 (cf. Bibliographie op. cit).

inquiet, voyant clairement où il veut aller, mais impuissant à entreprendre, parce que la faculté lui manque de réaliser ce qu'il conçoit.

L'architecte qui a entrepris cette tâche sans avoir à un degré suffisant la vocation de son état, ne pourra la mener à bonne fin et il s'en ira en nous abandonnant ses ébauches, ses plans et ses regrets.

Ces matériaux que Vauvenargues nous laisse, c'est tout ce qui constitue sa nature individuelle, considérée en elle-même et dans ses rapports avec le monde extérieur. C'est l'histoire de sa vie intime, tout ce qu'il a senti, tout ce qu'il a pensé, tout ce qu'il a souffert, la forme littéraire de son développement moral. Chaque réflexion est, avant tout, un aboutissement, le résultat d'une épreuve, le travail d'une individualité qui prend peu à peu conscience d'elle-même et qui veut échapper aux conflits qui naissent en elle du choc de l'intuition avec la raison, de la liberté avec la dépendance, du principe individuel avec le principe universel.

Vauvenargues veut se montrer à lui même et comprendre son cas. Quoi qu'il fasse, il travaille à affranchir sa personnalité. Et ce qui est significatif, c'est le procédé, toujours renouvelé, par lequel Vauvenargues se sauve lui-même : il échappe à la tyrannie d'une raison qui limite les aspirations de son cœur, en lui faisant ébaucher une philosophie morale dont l'expérience personnelle est le point de départ et qui consiste à ramener des vérités générales à un cas particulier ; il se crée, d'autre part, une réalité idéale par le lyrisme.

L'œuvre de Vauvenargues s'explique par l'effort inquiet d'une individualité qui ne trouve jamais la réalisation du rêve qu'elle porte en elle ; limitée implacablement par son destin, elle cherche la loi secrète qui la régit et s'y étant élevée, elle trouve son affranchissement dans une soumission volontaire et courageuse.

Nous allons donc nous arrêter, dans une **Ire partie**, à **l'Homme**, étudié :

1. dans son caractère (Chap. I) ;

2. dans le but qu'il poursuit (Chap II) ;

3. dans son développement moral (Chap. III) ; c'est-à-dire dans la marche des conflits résultant de l'incompatibilité des éléments qui constituent son fonds naturel et du choc de son individualité avec le monde extérieur. Définir le procédé par lequel Vauvenargues échappe aux problèmes que ces conflits lui posent, c'est écrire l'histoire de son développement moral et de sa pensée, sa pensée n'étant que la forme littéraire de ce développement. Cette évolution est déterminée dans son mouvement et dans sa direction par un but qui est la gloire et par deux besoins profonds de sa nature : l'action et l'indépendance.

Dans une **IIme Partie**, nous étudierons le **Moraliste**, en abordant l'*Introduction* (Chap. IV) qui est l'aboutissement dans la conception que Vauvenargues se fait de la nature humaine, du travail qu'il a exercé sur lui-même pour concilier les contradictions auxquelles il a été en butte et prendre conscience de son individualité.

Dans une **IIIme Partie**, nous poursuivrons le **procédé** de Vauvenargues :

A. dans sa métaphysique, en abordant ses idées :

1. En religion. (Chap. V).
2. En philosophie morale. (Chap. VI).
3. En politique. (Chap. VII).

B. Comme écrivain, dans sa critique littéraire. (Chap. VIII).

Nous chercherons à établir dans une **IVme Partie**, les causes déterminantes de sa pensée en montrant Vauvenargues dans ses rapports avec son époque. (Chap. IX).

Remarque. — Les citations empruntées à Vauvenargues ont été faites suivant l'édition de Gilbert, 2 vol., chez Furne et Cie, Paris 1857.

Le chiffre romain indique le tome ; le chiffre arabe, la page. Chaque fois qu'un morceau finit et qu'un autre commence sur la même page, on trouvera, outre la page, le numéro du fragment.

I[re] PARTIE

L'HOMME

CHAPITRE I.

SON CARACTÈRE

Avant de montrer les traits principaux de cette individualité que nous allons essayer de définir, il est nécessaire de s'arrêter à un fait qui est de la plus grande importance pour l'interprétation de l'œuvre de Vauvenargues et pour l'intelligence de son procédé.

Vauvenargues a été contraint, par sa situation et par les événements, de paraître différent de ce qu'il était. Il s'est fait une attitude à laquelle il n'a échappé que sur le tard et qui a donné à son esprit un pli très caractéristique. Vauvenargues s'en est rendu parfaitement compte ; il en a souffert plus qu'il y paraît, parce qu'il a dû la conserver par devers les autres, tellement qu'il en est arrivé à se tromper lui-même sur la portée des arguments qu'il avançait pour défendre des vues qu'il ne partageait pas toujours : « L'on est bien plus opiniâtre dans l'illusion qu'on a créée « soi-même que dans le vrai qui n'appartient en propre à personne [1] ».

Ayant reconnu que : « les événements nous trompent aussi souvent « que nos passions [2] », cette constatation lui a dicté l'amertume des maximes 97 et 522 : « C'est être médiocrement habile que de faire des « dupes ». — « Les hommes semblent être nés pour faire des dupes et « l'être d'eux-mêmes ».

---

[1] II. 211. [2] I. 89. Réfl. 28.

C'est dans cet esprit déjà, qu'il avait écrit : « Ce serait une grande « servitude, si on était toujours obligé d'écrire comme on parle ou de « faire comme on écrit. Il faut permettre aux hommes d'être un peu « inconséquents [1] », et beaucoup plus tard : « Je vous prie cependant de « croire, quoique ce soit une chose honteuse à avouer, que je ne pense « pas toujours comme je parle [2] ».

Ces aveux sont importants si l'on songe qu'au moment où Vauvenargues fait le second, en avril 1745, tout ce que nous possédons de son œuvre est écrit ou peu s'en faut, et ne sera que remanié avant la publication.

Pour nous orienter sur cette attitude, nous avons deux maximes précieuses :

« Les hommes dissimulent par faiblesse et par la crainte d'être « méprisés, leurs plus chères, leurs plus constantes et quelquefois leurs « plus vertueuses inclinations [3] ».

« Les qualités dominantes des hommes ne sont pas celles qu'ils « laissent paraître ; mais au contraire, celles qu'ils cachent le plus volon- « tiers... » etc. [4].

Ces réflexions, qui sont une manière de confession, s'appliquent sans réserve au cas qui nous occupe et que nous allons examiner.

Dans son œuvre, Vauvenargues fait des allusions fréquentes à cette attitude :

« La fortune au moins nous dispense... de nous déguiser, de quit- « ter notre caractère [5] ».

« Son caractère est de démêler les autres hommes et de n'en être « pas démêlé » et la variante : « La force et la droiture de son jugement « lui suffisent pour pénétrer les autres hommes, mais il échappe à leur « curiosité, sans artifice, par la seule étendue de son génie [6] ».

« Il laisse cet étranger dans une grande incertitude de ses senti- « ments qui n'étaient pas même connus de ses plus intimes amis » et la variante : « Ses amis ne pénétraient point le profond secret de son cœur [7] ». « Je n'ai jamais osé ouvrir mon cœur à personne, tant que j'ai vécu [8] ».

Ces quelques citations sont de simples aveux. Pour s'en convaincre, il suffit de consulter la correspondance.

Vauvenargues nous y apparaît, dès l'abord, comme un jeune homme sérieux, à l'allure indépendante, et qui tient à être favorablement jugé, sans paraître.

---

[1] I. 138. [2] II. 283. à Voltaire. [3] Max. 328. [4] Max. 560. [5] I. 71. Réfl. 8. [6] I. 334. Caract. 37. [7] I. 342. Caract. 41. [8] II. 49. cf. I. 331. Caract. 35. I. 78. Réfl. 18. Max. 60.

Un de ses correspondants, le marquis de Mirabeau, a très vite découvert en lui une ambition immense et, sous son air dégagé, une passion ardente. Il va l'engager à se montrer, en usant d'une diplomatie qui est intéressante pour la nature même de Vauvenargues, parce qu'elle nous en montre le côté vulnérable.

Il tâche de lui inspirer une absolue confiance ; il vante les qualités qu'il découvre en Vauvenargues et que Vauvenargues lui cache ; il lui fait croire qu'il le connaît parfaitement ; et surtout, il rend justice à son mérite.

Presque toujours, Vauvenargues partage exactement l'opinion de Mirabeau. Et pourtant, il le combat parce que les objections qu'il lui fait, il se les fait à lui-même. Il en résulte que les arguments de Mirabeau ne sont presque jamais pour Vauvenargues, qu'une manière de confirmation de ce qu'il entrevoit lui-même tout en le combattant, appliquant sa raison à trouver des moyens de cacher les aspirations de son cœur et les passions que Mirabeau voudrait lui faire avouer.

Vauvenargues dira plus tard :

« La dissimulation est un effort de la raison, bien loin d'être un « vice de la nature [1] ».

Il se fatigue vite à ce travail de son esprit qui doit brider et voiler ses véritables sentiments. Aussi le voyons-nous s'ouvrir peu à peu à Mirabeau qui sait le comprendre et les aveux qu'il lui fait, montrent clairement ce qu'il voulait qu'on ne sût pas :

« Vous me faites un plaisir sensible en me proposant de vous écrire « avec confiance. Mon esprit se fatiguait à lutter contre sa paresse ; vous « aurez moins d'avantages sur mes sentiments ; je crains plutôt d'en « avoir trop sur vous [2] ».

Qu'on relise maintenant la fin de cette même lettre, les lettres qui suivent avec les réponses de Mirabeau. On y verra d'une part, l'habile tactique de Mirabeau pour obliger Vauvenargues à dire lui-même tout ce qu'il a déjà deviné ; de l'autre, la satisfaction évidente de Vauvenargues, qui peut enfin sortir un peu de sa cachette et s'abandonner à son sentiment.

Toutefois, jusque dans ses aveux, Vauvenargues observe une certaine réserve. Ayant appris que Mirabeau ne garde pas absolument le secret de ses confidences [3], il se mesure et, sans vouloir détruire les vérités que la passion lui dicte, il jette à leur égard des doutes dans l'esprit de Mirabeau.

Quand le mouvement chaleureux qui le pousse à un aveu est tombé,

---

[1] Max. 519. [2] II. 111. [3] II. 135.

Vauvenargues se rend compte qu'il s'est laissé emporter et craint d'en avoir trop dit :

« Ne trouvez-vous pas que je ressemble à ce personnage de Molière « qui ne veut avoir ni tort, ni raison, de peur de finir les disputes ? Je « vous avertis que si vous êtes encore de mon avis, je reprends sur le « champ ma première opinion [1] ». Et après ces admirables pages de confession que contient la lettre du 16 janvier 1740 :

« Je vous ai parlé de moi sans aucun déguisement..., mais si cela « ne vous plaît pas, je suis quelquefois heureux à trouver l'envers des « choses, et vous n'avez qu'un mot à dire, je serai de votre avis [2] ».

C'est que Vauvenargues tient à garder le secret de tout ce dont il n'est pas absolument sûr. Et il est sûr de bien peu de choses ! Jusque dans les élans les plus sincères de sa foi, il n'arrive pas à se débarrasser d'une pensée de derrière qui le retient.

Vauvenargues n'avoue ses projets les plus simples qu'au moment où il juge leur réalisation possible ; et cela montre bien, sous la hardiesse que ses passions lui font jouer, une crainte constante d'avoir à se dédire :

« Je ne veux pas que mon père soit instruit de ma résolution, si elle « ne réussit pas [3] ».

« Je serais fort fâché d'annoncer mon voyage, s'il était sans exécu- « tion [4] ».

« Il ne faut pas parler de ma santé ; cela donnerait de l'inquiétude « à ma famille et je serais fâché que l'on me sût malade avant que je sois « à portée de me rétablir [5] ».

Vauvenargues cache, avec un soin méticuleux, sa situation financière. Un seul l'a pu connaître : St-Vincent, son intime ami. Il n'est pas de lettre à lui adressée, dans laquelle Vauvenargues ne touche à cette question d'argent et ne rappelle les précautions infinies à prendre. C'est que Vauvenargues a compris très tôt l'énorme pouvoir de la fortune sur les cœurs et sa valeur incontestable comme soutien de la liberté individuelle ; et il ne veut pas qu'on connaisse son état de pauvreté.

Il cache encore soigneusement ce qu'il souhaite, pour ne pas trahir des passions qu'il exalte à ses heures d'enthousiasme mais dont au fond, il craint d'être dupe, parce qu'il éprouve amèrement qu' « elles le font « aspirer à des hauteurs ridicules par rapport à sa fortune [6] ».

Quand il aura rempli ses vues, quand il aura « forcé l'hommage du monde », quand il sera glorieux, en un mot, quand il aura réussi, alors on pourra savoir qui était né fier, ambitieux et pauvre.

---

[1] II. 130. [2] II. 166. cf. II. 158-159. à St-Vincent, le début de la lettre. [3] II. 227. [4] II. 229. [5] II. 238. [6] II. 205.

En attendant, il parle avec complaisance de sa paresse, de son inaction, de sa mince estime de la gloire :

« Je n'aime pas assez la gloire pour la défendre contre tous ses « ennemis ; leur nombre m'intimide trop [1] ».

« Il y a des esprits qui veulent absolument que j'emploie d'une « manière utile le temps que je donne à ma paresse ou à ma mauvaise « humeur [2] ».

Cela revient comme un refrain trompeur, jusqu'au moment où nous apprendrons que la gloire a été son but suprême ; l'action, un besoin même de sa nature et que cette prétendue paresse est l'excuse d'un homme qui ne veut pas dire l'effort qu'il doit soutenir pour nous faire croire qu'il est paresseux !

De même, Vauvenargues a toujours voulu paraître au-dessus des événements ; il a joué au philosophe, dans le sens de l'homme qui sait prendre les choses comme elles sont. Il a affecté un certain mépris pour cela même qu'au fond il souhaitait ardemment :

« Il me serait fort agréable d'avoir de la réputation si elle venait « me chercher ; mais il est trop fatigant de courir après elle, et trop peu « flatteur de l'atteindre, lorsqu'elle coûte tant de soins [3] ».

Ici encore, nous constaterons que c'est par un travail épuisant que Vauvenargues, voulant échapper aux humiliations et aux sujétions que la vie lui imposa, a essayé, sans y parvenir, de s'accommoder des vices de l'ordre universel.

Il se montre inactif et ne demande qu'à être employé :

« Il m'a promis de me donner des commissions, je serais charmé « qu'il m'emploie [4] ».

et plus tard :

« Je m'offre de servir dans les pays étrangers, sans appointement « et sans caractère, jusqu'à ce qu'on me connaisse ; on peut bien me « mettre à l'épreuve [5] ».

« Mandez-moi donc je vous prie, s'il reste encore de l'emploi dans « nos troupes et si je serais sûr d'être employé, en me rendant en « Provence [6] ».

C'est que Vauvenargues, sûr de son mérite, voudrait se faire apprécier sans avoir besoin d'artifice.

Il est infiniment sensible aux éloges de Mirabeau [7] ; mais, ne voulant pas le paraître, il s'en excuse et les explique [8]. Il voudrait être remarqué sans s'imposer :

---

[1] II. 109. [2] II. 134. [3] II. 128. [4] II. 121. [5] II. 251. [6] II. 298. [7] cf. II 94, 133, 138, 187, 194, 233, 255, 287. [8] cf. II. 89, 94, 96, 108, 127, 234.

« Je voulais que cette lettre m'acquît de la considération ; elle « doit m'en avoir acquis [1] ».

« Je voudrais quelquefois avoir un bras de moins [2] ». Mais Vauvenargues ne veut pas laisser voir qu'il se reconnaît du mérite : et il en est ainsi de la gloire, de l'amour, de la réputation, de tout ce qui a été l'objet de sa pensée et de sa vie. Il a été obligé de cacher, jusque sur le tard, attendant l'occasion de les faire réussir, des prétentions qu'il ne réalisa pas et qu'il ne put jamais abandonner tout à fait.

Cette attitude a créé à Vauvenargues une situation fausse. Elle l'a isolé dans une contrainte qu'il s'imposait à lui-même et qui le rehaussait à ses propres yeux. Elle a été une source de conflits auxquels il n'échappa que fort difficilement. Elle a dirigé sa pensée dans une voie dangereuse, l'obligeant à demeurer, même là où elle était portée par la passion, inquiète et hautaine.

Il faut aller jusqu'en 1744, pour trouver Vauvenargues consentant à laisser voir ses lettres à St-Vincens, aux gens d'Aix qui se souviennent de lui [3]. Et c'est seulement dans les *Caractères* et dans les *Dialogues* qu'il se montrera, sinon tel qu'il a été, du moins tel qu'il aurait voulu être.

Vauvenargues s'est rendu compte, avec beaucoup de clairvoyance, qu'il s'engageait à soutenir un certain caractère et que cela était dangereux :

« Le malheur de la plupart des hommes ne vient que de s'être « engagés à soutenir publiquement un certain caractère [4] ».

Nous le voyons encore par le conseil qu'il donne à Mirabeau le 8 avril 1740, au sujet de son jeune frère : « Le chevalier n'est point un « philosophe ; il ne faut pas qu'il le devienne malgré lui et qu'il joue un rôle forcé » [5].

Cette attitude a détaché Vauvenargues de la réalité ; demeuré seul, il n'a pu revenir en arrière :

« Il n'y a dans toute la nature qu'une seule âme, un seul corps ; « celui qui se retranche de ce corps fait périr la vie en lui, il se sèche, il « se consume dans une affreuse langueur ; il est digne de compassion [6] ».

Il a dû reconnaître, « qu'un homme qui s'est retranché toute sa « vie dans un caractère réservé, fait les fautes les plus grossières, lorsque « les occasions l'obligent d'en sortir et que les affaires l'engagent [7] ».

Les causes de cette attitude peuvent se ramener à deux sources principales : une tournure naturelle du caractère ; une expérience malheureuse.

---

[1] II. 89. [2] II. 188. cf. II. 126. [3] II. 268. [4] I. 118. Conseil 5. [5] II. 202.
[6] II. 225. cf. II. 296. « Les charmes de la société sont tous fondés sur ses liens »; etc.
[7] I. 77. Réfl. 17.

Vauvenargues est toujours emporté par ses passions vers une certitude révélée par intuition ; mais, craignant d'être dupe, sa raison le retient dans une prudence extrême et dans une grande circonspection.

Vauvenargues est double. Quand il réfléchit, il est pondéré ; il se fait un plan ; il mesure, non sans une pointe d'amertume et de pessimisme, les difficultés de ses combinaisons. Mais, en face de l'action, la passion l'emporte. La raison avait établi sagement une ligne de conduite : la nature passe outre. Et c'est le besoin d'action de cette nature qui donne du mouvement à la pensée de Vauvenargues. Quand son sentiment l'échauffe, il passionne ses opinions et se laisse prendre tout entier au rythme entraînant de sa phrase. Mais « quand sa tête est dégagée et que « tout est sous ses yeux [1] », il se produit une détente qui est presque une disposition à l'ironie, malgré la conviction qu'il a d'avoir été sincère et vrai [2].

Car c'est dans la forme exaltée que Vauvenargues se libère de tout ce qui lui pèse, qu'il manifeste sa nature impatiente de toucher à ce qu'elle conçoit, parce qu'elle ne sait ni attendre, ni se mesurer. Arrêtée par les faits, elle réalise ses prétentions par l'imagination et entraîne Vauvenargues à des déterminations qui vont à l'encontre de ses moyens et qu'il est obligé de justifier après coup. Il faut voir à mesure que Vauvenargues sent que les choses lui échappent, grandir en lui une inquiétude à laquelle il essaye d'échapper par toutes sortes de moyens :

« J'éprouve aussi, souvent et vivement, cette inquiétude qui est la « source des passions [3] ».

« J'ai pressé mon départ de Metz, par une de ces inquiétudes qui « me sont si familières [4] ».

Cette inquiétude perce encore dans le besoin qu'à Vauvenargues de voyager, de changer de place :

« Je vis dans une inquiétude qui ne me permet pas de rester en « place et il faut absolument que je me tire d'ici [5] ».

C'est pour échapper à cette inquiétude constante, à son agitation et même à ses réflexions [6] que Vauvenargues « s'arrache à lui-même « autant qu'il dépend de lui [7] », éprouve le besoin de sentir qu'on le croit sincère, le besoin d'inspirer quelque pitié, sans jamais se plaindre ; il s'exalte dans un idéal qu'il réalise par la forme éloquente donnée à des visions dont il ne veut faire confidence à personne parce qu'il est trop peu sûr de la réussite de ses prétentions.

Mais il y a plus : en revenant de la campagne d'Italie, l'âme grande d'espoirs généreux et chimériques, Vauvenargues, ambitieux de gloire,

---

[1] II. 155 [2] cf. II. 146-147, 155, 225. Max. 635. [3] II. 122. [4] II. 216 cf. II. 143, 166, 225, 234, 257. [5] II. 232. [6] II. 143. [7] II. 224.

s'est trouvé relégué dans une petite ville de province. Officier subalterne, ardent, fier et sérieux, il prend connaissance des vices et des vertus d'un état pour lequel, il nous avouera plus tard qu'il n'était point fait, et semble vite dégoûté d'un entourage dont l'esprit cynique et « blagueur », dut singulièrement le froisser et lui déplaire.

Il est certain que la noblesse de cœur de Vauvenargues pouvait en imposer à ses camarades. Mais entre eux, ils durent en rire. La vertu du « Père Vauvenargues » devait les gêner. Si dans l'idéal de l'*Esprit profond*, il a dit : « Il est l'ami tendre, le père, le conseil et le confident de ceux « qui l'entourent [1] », il a dit aussi :

« Quelques jeunes gens qui le connaissent se moquent de cette « passion qui le dévore et surtout des belles idées qu'il a sur l'amour [2] ».

« Ses camarades se moquent de lui et tournent en ridicule sa géné- « rosité ainsi placée [3] ».

Et il a connu « ces soupers de société où l'on se divertit des maux « publics et où l'on jette finement du ridicule sur tous ceux qui font leur « devoir [4] ».

Vauvenargues a eu peu de considération pour les jeunes gens de son époque ; il a vécu dans une crainte constante d'être méprisé ; il a toujours parlé du mépris en termes significatifs : ces aveux nous font comprendre que le peu d'estime qu'il rencontra et la frayeur qu'il eut d'être découvert, le déterminèrent à se retirer et, seul à l'écart, à mener une vie pour laquelle il n'était point fait :

« J'ai passé, Monseigneur, toute ma jeunesse loin des distractions « du monde, pour tâcher de me rendre capable des emplois où j'ai cru « que mon caractère m'appelait, et j'osais penser qu'une volonté si labo- « rieuse me mettrait, du moins, au niveau de ceux qui attendent toute « leur fortune de leurs intrigues et de leurs plaisirs [5] ».

Et cette situation, créée par son caractère et par son entourage, Vauvenargues l'a soigneusement cachée. Il a travaillé à se passer de tout ce qu'il souhaitait ardemment, société, relations, honneurs, pour tromper les autres sur sa position, se créant des raisons qui contrariaient ses sentiments, essayant de se persuader qu'il était supérieur aux autres, parce qu'il croyait se passer des biens que la fortune leur dispensait.

Il faut donc débarrasser Vauvenargues de cette attitude qui nous aidera à expliquer bon nombre de bizarreries, d'inconséquences, de contradictions, et le dépouiller du manteau dont il s'est couvert.

Né pour l'action, avec une imagination féconde qui réalise les désirs les plus ardents de son cœur, esprit sérieux et profond, naturelle-

---

[1] I. 333. Caractère 37. [2] I. 301. [3] I. 306. [4] I. 293. [5] II. 265.

ment tourné vers les problèmes de la morale, caractère inquiet et sujet à la mélancolie, Vauvenargues, visant malgré sa condition, aussi haut que son âme pouvait l'emporter, ne sut jamais rien sacrifier à sa passion de l'indépendance.

Vauvenargues est avant tout un passionné. Et ses passions sont d'une vivacité étonnante ! Elles ne peuvent le laisser dans l'indifférence, échauffent sa raison et l'entraînent à des inconséquences. Quand les choses lui manquent, son imagination l'occupe en secret des objets que demande son cœur ; ses visées sont extrêmes comme ses sentiments et il n'estime que ce qu'il aime et admire. Son âme, toujours portée vers la réalisation hâtive de ses désirs et de ses espoirs les plus chimériques, impuissante à se manifester au dehors, s'exerce fiévreusement au dedans. Mais, imaginant toujours plus et mieux qu'il ne peut exécuter, Vauvenargues est inégal dans ses enthousiasmes. Tour à tour, faible et courageux, d'un courage vrai et altier, concevant toujours de grandes choses et incapable d'en accomplir de petites, il embrassait témérairement, par réflexion, les affaires mêmes dont il désespérait par sentiment, entrant avec une vérité étonnante dans les personnages que ses passions lui faisaient jouer et sincère jusque dans ses artifices, parce qu'il sentait, malgré lui, tout ce qu'il voulait feindre

Ne pouvant se résoudre à se manquer à lui-même et ne voulant point démentir son cœur, confiant dans les événements autant qu'il se méfiait de ses semblables, hardi dans ses conceptions et convaincu d'avoir assez fait parce qu'il a conscience de mériter ce qu'il souhaite, il n'a jamais su borner ses désirs et leur a soumis le reste des choses, par l'effort courageux et libérateur d'une pensée mise tout entière au service de la passion dominante.

Optimiste de premier mouvement et pessimiste par réflexion, comme Jean-Jacques Rousseau, ferme dans ses idées mais faible dans sa conduite, incapable de suivre sa raison qu'il avait solide, droite et claire, ne voulant se soumettre ouvertement à un plan de conduite de crainte d'avoir à avouer qu'il n'a pas tout prévu, simple, vertueux, suivant la probité par tempérament et laissant volontairement de côté les lois morales et religieuses qui ne s'accordent pas avec le sentiment qui le mène, naturellement bon, indulgent et humain, humain par dessus toutes choses, cet homme à l'esprit profond, ouvert et dominateur, fut toujours soumis à des passions et à des idées qui lui semblaient avoir été formées avec lui. Il ne parvint pas à dissimuler son ambition qu'il avait très grande ; sa fierté perça sous des apparences de modestie et malgré le soin qu'il prit à se cacher, cherchant à être remarqué sans paraître et désireux d'occuper partout une place bien en vue, il dut s'avouer qu'il

était homme, faible et vaniteux, mais sans aucune espèce de bassesse et d'une vanité qui allait au grand.

Il y a chez Vauvenargues, derrière son ardeur de vivre, de s'imposer, de jouir d'une grande célébrité, une certaine pose, une crainte constante d'être méprisé et une pointe de dégoût de ce qu'on trouve dans la vie, parce que les événements ne lui apportèrent jamais ce qu'il en avait attendu. C'est là le côté de son caractère qui a donné à sa pensée, à mesure qu'il prenait conscience de lui-même et qu'il se découvrait davantage, une amertume souvent profonde et extrême comme ses élans courageux et émouvants vers un idéalisme libérateur.

Vauvenargues a trop joué, du moins dans son attitude et avec un accent un peu hautain, avec cette réputation dont il voulait nous faire croire qu'il pouvait aisément se passer et après laquelle il ne voulut pas courir. Ayant trop présumé de ses propres forces, la fierté de son caractère, qu'il avait voulu en vain dissimuler, lui imposa cette vanité qui consistait à résister au pouvoir de la fortune.

Il était extrêmement sensible, se laissant aller à son humeur mélancolique et mobile, avec des inconséquences et un besoin de contradiction dans l'esprit.

Grand diplomate et éloquent, il avait plus d'ascendant sur l'esprit des autres que sur le sien propre. Il avait le ridicule en horreur et haïssait la médiocrité, poursuivant la grandeur sous toutes ses formes et jusque dans le crime, ne craignant pas d'être original, mais sans jamais sortir de son naturel. Il fuyait les esprits violents et impérieux qui l'obligeaient à s'écarter des voies où sa nature se plaisait à demeurer ; il fut quelquefois épineux et injuste, mais d'une grande noblesse de sentiments, préoccupé du sérieux de la vie, avide de toucher le vrai et d'être bien convaincu.

Il ne fut jamais satisfait, parce qu'il ne trouva réalisé nulle part ce que son esprit trop ardent lui avait promis. Il ne se sentit jamais tout à fait à l'aise, et, sans vouloir abandonner ni le soin de sa fortune, ni celui de cultiver son esprit, ni l'objet de ses passions, il se débattit pour échapper aux influences et demeurer maître de soi.

« Caractère dominateur, âme sublime, éloquente et vraie, esprit de « profondeur et de sentiment [1] », le génie de Vauvenargues ne trouva jamais un champ propice à son épanouissement.

Ce qu'il ne faut pas perdre de vue, c'est que Vauvenargues a été malade toute sa vie. Il est inutile de revenir, à ce sujet, sur la question de savoir jusqu'à quel point la maladie, dans ses rapports avec la pensée, est cause ou effet.

---

[1] Lettres de Voltaire à Vauvenargues.

Vauvenargues a énormément souffert de sa faiblesse générale de constitution, de ses yeux et de ses blessures :

« Je vais à Paris, uniquement pour consulter sur mes yeux et sur « d'autres infirmités qui me rendent la vie amère [1] ».

« Le défaut de santé est la plus rude affliction que puissent éprou- « ver les hommes [2] ».

C'est évidemment dans cette prédisposition à la maladie qu'il faut chercher l'explication de l'importance que donne Vauvenargues, dans la formation des idées, à une heureuse disposition des organes.

D'autre part, l'effort soutenu par Vauvenargues, cette concentration de sa pensée sur un seul objet, cette chasse à la vérité qui lui échappe toujours, une tension constante vers le grand, pour se libérer de ce qui est petit, une exaltation soutenue dans le courage, la volonté de tenir captive une raison qui le tyrannise en lui fournissant toujours le compte qu'elle réclame, tout cela, laborieusement conduit dans une solitude morale presque complète [3], par un individu étouffé et à l'étroit dans la sphère que lui trace son destin, alors qu'il voudrait déployer ses énergies dans une carrière sans bornes, dut singulièrement affaiblir le système nerveux de Vauvenargues et hâter sa fin si prématurée.

Comme chez Nietzsche, l'état physique de Vauvenargues a fortement contribué à donner à sa pensée cette exaltation fiévreuse qui la caractérise quelquefois et il faut encore lui attribuer l'humeur changeante et l'incapacité de rien entreprendre, malgré la volonté qui est très grande.

Mais, l'état moral de Vauvenargues a exercé une fâcheuse influence sur sa santé. N'ayant jamais pu réaliser ce qu'il portait en lui, il a « été « tourmenté, par la rigueur de sa condition et le désir de changer de « fortune, inexorablement jusqu'à la mort [4] ».

---

[1] II. 212 [2] II. 146. [3] Max. 446. [4] I. 97. Réfl. 40.

CHAPITRE II.

SON BUT

Dans sa pensée, Vauvenargues est toujours occupé à de grandes choses, désireux de s'élever et de s'imposer à l'admiration par le mérite. Il est à l'extrême de la vertu, du courage, de l'humanité, recherchant les rares avantages, naturellement tourné vers des horizons où ses espoirs ne devaient jamais se réaliser.

Il nous a dit que « le succès n'avait jamais été que le second objet « de ses efforts [1] ». Il est permis d'en douter. Il est même certain, qu'ici comme ailleurs, Vauvenargues ne voulant pas avouer sa défaite et nous faire confidence de ses mécomptes, se forge une nouvelle raison de vivre, en faisant un pas de plus dans le désintéressement, par un effort de sa volonté et de son cœur, effort courageux et méritoire, idéal nouveau qu'il conçoit pour se tromper lui-même et ne pas s'abandonner à l'amertume que lui dicte la triste expérience qu'il fait des choses.

Vauvenargues ne veut pas se tracer de ligne de conduite vis-à-vis des autres, parce que sa liberté en est amoindrie, parce qu'il craint d'avoir à se dédire, parce qu'il ne veut pas avouer à quelles fins il travaille.

Mais il sait admirablement se soumettre aux exigences qu'il reconnaît quand il lui faut prendre parti [2] et n'étant pas « un de ces esprits « légers qui prétendent qu'il faut se gouverner selon les occurrences [3] », il suit tout un plan de conduite tracé à mesure qu'il s'étudie et qu'il apprend à découvrir le secret d'aller à ses fins.

Et s'il a dit à Mirabeau : « Je ne forme point de plan pour ma con- « duite à venir [4] », il lui dira plus tard, pour échapper à ses questions si

---

[1] I. 93. [2] II. 272. [3] Max. 407. [4] II. 112.

pressantes : « Je ne manque pas, cependant, de principes de conduite et « je les suis exactement [1] ».

C'est par ses aveux et par la confession contenue dans les *Caractères* que nous pouvons voir qu'il cache son plan ; il sait trop mal s'il pourra le suivre et il ne veut s'engager à rien. Se connaissant toujours mieux, il mesure avec lucidité le mouvement de ses passions et l'insuffisance de ses moyens. Hésitant et inquiet, il s'efforce de créer à sa nature le droit de marcher à ce qu'elle conçoit. En dehors de tout système philosophique, il s'est fait un système de conduite dont il consent à s'écarter dans les cas particuliers [2]. En secret, il s'est tracé un plan et il poursuit un but.

Ce but, c'est la gloire.

Toute l'œuvre de Vauvenargues trahit cette arrière-pensée qui trouve son couronnement dans une vision grandiose : « Emporter au « tombeau l'estime des peuples [3] ».

Au début, cette gloire apparaît comme une espérance joyeuse, sereine, entraînante ; plus tard, comme un rêve lointain auquel on n'échappe pas.

Il en est de la gloire comme de tout ce que Vauvenargues a connu. Il l'a sentie profondément, avant d'en comprendre toutes les exigences ; il l'a désirée ardemment sans se demander s'il était fait pour elle, sans s'arrêter à savoir s'il était possible qu'elle fût pour lui. Dès l'abord, elle l'a charmé. Elle s'est imposée à son admiration et, dans son jeune enthousiasme, il s'est incliné devant elle, prêt à lui sacrifier sa vie.

C'est elle qu'il a respirée dans les lectures de son âge le plus tendre, quand il pleurait, comme J.-J. Rousseau, en lisant Plutarque. Elle a circulé dans son jeune sang ; elle a fait battre son cœur. Il s'est livré sans retour à sa beauté, parce qu'elle répondait à ses besoins intimes de grandeur, d'action et d'indépendance. Il en a eu une première vision, une première commotion aussi, lors de la campagne d'Italie. Alors, il a conçu que « la gloire embellit les héros [4] », qu' « il n'y a pas de gloire achevée sans celle des armes [5] » et il s'est vu glorieux, s'imposant à l'admiration de son siècle et « forçant l'hommage du monde [6] ».

Cette gloire est une vision lyrique. Elle est l'expression personnelle des besoins d'un individu. Dans cette expression, Vauvenargues trouve une occupation à sa pensée toujours active, en réalisant ses conceptions par l'espérance et un affranchissement à cette même pensée, en assujétissant à sa vision ce qui la limite ou l'obscurcit. La gloire, telle qu'elle

---

[1] II. 165. [2] Max. 407. [3] II. 57. Dialogue 17. [4] Max. 496. [5] Max. 497. Max. 758. [6] I. 370.

apparaît à Vauvenargues, déborde ainsi de partout le cadre de la réalité brutale qui la maintient captive.

Amoureux de cette gloire, Vauvenargues s'efforce toujours de la justifier, de lui donner des assises, d'écarter ce qui peut la combattre. Accumulant les raisons qui l'autorisent, la délivrant laborieusement de tout ce qui pourrait la réduire ou l'avilir, il travaille à la rendre à son jugement possible et même nécessaire.

Ainsi, répondant aux besoins de son cœur qui l'a conçue, aux besoins de son esprit qui la rend légitime, Vauvenargues résume en elle, par l'espérance et l'imagination, ses rêves les plus chimériques, ses désirs les plus impérieux, son idéal le plus haut, ses aspirations les plus profondes :

« J'aimais ardemment la gloire ; cette passion étouffa en mon « cœur toutes les autres [1] ».

Dans son *Premier discours sur la gloire* [2], ayant établi par une intuition fondée sur des raisons personnelles, une idée hardiment conçue, Vauvenargues se hâte de courir à la vision qui le remplit et, bien moins occupé à nous expliquer l'origine et la nature de cette « passion noble et forte », il la justifie et l'exalte. Il passionne des opinions qu'il tire de son propre fonds, qu'il crée à mesure qu'il s'échauffe, jusqu'au moment « où son âme pouvant se suffire à elle-même et dédaigner tout « secours, ivre de sa propre grandeur [3] », il s'écrie : « Je veux que la « gloire nous trompe... [4] ».

Mais, son bel emportement est plus encore dans les mots que dans les pensées. Son argumentation exaltée trahit son incertitude ; il ne parvient pas à imposer le silence au doute et déjà il se réserve une porte de sortie, un moyen éventuel de se passer de la gloire :

« La gloire, loin de vous nuire, élèvera si haut vos sentiments que « vous apprendrez d'elle-même à vous en passer, si les hommes vous la « refusent [5] ».

Si nous reprenons l'idée de Vauvenargues, dans le paragraphe 27e de son *Introduction*, nous verrons combien sa vision s'est modifiée ! A l'enthousiasme du *Premier discours* succède l'indifférence apparente d'un exposé. Le ton était chaud et entraînant ; il est devenu didactique. Et pourtant, on y sent la tristesse profonde d'une déception : « Tout est très abject dans les hommes, la vertu, la gloire, la vie... [6] » et une espérance courageuse : « Quelles sont les vertus et les inclinations de ceux qui « méprisent la gloire ? L'ont-ils méritée [6] ? » paroles qui découvrent, derrière l'écrivain, un homme qui ne parvient pas à maîtriser son effort et son émotion.

---

[1] II. 32. [2] I. 128. [3] II. 224. [4] I. 132-133. [5] I. 133. [6] I. 33.

Cette page de l'*Introduction*, bien caractéristique de l'évolution de la pensée de Vauvenargues, si elle est significative par ce qu'elle dit, l'est peut être encore davantage par ce qu'elle ne dit plus.

C'est que la vie a passé et Vauvenargues n'a connu que le mécompte. Après avoir cru que cette gloire viendrait à lui, « qu'elle suivrait sa vie [1]», il doit reconnaître que les chemins ouverts généralement aux contempteurs de la gloire sont fermés pour lui. Se rendant compte qu'il doit marcher à son but par d'autres voies, il fonde son droit à la gloire sur le mérite, et ce mérite sur le travail, la vertu, la constance et le courage [2].

Il écarte toutes les difficultés que sa raison clairvoyante oppose à son désir ; il légitime ses passions [3], vante l'imagination [4], essaye de se convaincre que les hommes suivent leur cœur et leur instinct, non leur esprit [5], qu'il ne faut point craindre de faire des fautes [6] et que tous, tant que nous sommes, nous tendons à la fortune ou à la gloire que nous attachons à divers objets [7].

Il se roidit dans son impuissance, en appelant à l'exemple des grands hommes, attendant toujours que, « sa fortune suive l'occasion qu'il aura « d'employer ses talents [8] » travaillant à être patient, sûr que « les hom- « mes ne se rendent, d'ordinaire, sur le mérite d'autrui, qu'à la dernière « extrémité [9] ».

Il avait tout prévu. Il le croyait. Il croyait même qu' « il est entre « les objets et notre cœur, de certaines convenances que la nature a for- « mées et que l'on ne saurait rompre » et que « si nous ne sommes guère « maîtres de nos passions, nous sommes en général, maîtres de nos « actions [10] », c'est-à-dire que déterminés dans nos passions, nous sommes libres dans nos actions : il faut donc diriger notre activité indépendante vers l'objet de nos passions qui est aussi l'objet de notre nature. Vauvenargues, malgré son doute et pour y échapper, poussé par son besoin de liberté, inconsciemment d'abord, volontairement ensuite, met sa raison au service de son cœur et lui fait échafauder un système qui consiste à arranger l'univers suivant un principe raisonnable, mais pour la satisfaction d'un individu.

La gloire ne vint pas.

Et maintenant il suffit de lire tout ce que Vauvenargues cherche d'explications quand il veut s'affranchir de la révolte et de l'amertume qui résultent de son mécompte, pour mesurer la grandeur extrême de sa passion de la gloire. On y peut voir à quel point elle a été le centre

---

[1] I. 120. Conseil 6. [2] Max. 295. 152. 498. 760. [3] I. 122. Conseil 9. [4] I. 70. Réfl. 6. [5] I. 74. Réfl. 13. [6] I. 78. Réfl. 18. I. 123. Conseil 10. II. 171. [7] I. 95. Réfl. 36. I. 116. Conseil 3. I. 130. Max. 713. 494. II. 168. [8] I. 72. Réfl. 10. [9] I. 114. [10] II 129.

de sa vie et de quelle manière, jointe à son besoin d'activité et à sa soif d'indépendance, elle a conditionné sa pensée.

Car pour lui, cette gloire était réelle :

« Voulez-vous démentir le chagrin naturel de ceux dont la gloire « s'éloigne, qui témoigne si bien pour sa réalité [1] ? »

Elle existait en dehors de lui ; il la voyait, il en vivait. Elle était devenue une de ces idées tellement formées avec lui qu'il la prenait pour une passion [2].

Elle demeura pour lui un rêve qu'il n'abandonna jamais tout à fait et auquel il fut soumis jusqu'à la fin.

Il est intéressant, à ce point de vue — et nous y reviendrons — de voir que Vauvenargues, sentant la gloire s'éloigner de lui est impuissant à s'éloigner d'elle, à échapper à la vision qui s'impose à lui.

Incapable de renoncer à cette occasion d'employer ses talents que la fortune lui réserve peut-être encore, il cultive malgré tout et malgré lui, ce qui peut le conduire à la gloire.

Recherchant ce que les choses peuvent avoir d'avantageux, il s'essaye à l'éloquence, « ce talent utile à tous les états [3] ».

Bien avant le mécompte qu'est pour lui la campagne de Prague, il mesure avec clairvoyance l'abîme qui se creuse entre ses moyens et la gloire militaire, se demandant s'il a fait fausse route et hésitant à l'avouer, occupé à rechercher s'il est bien à sa place. Fatigué de sa vie de soldat, il va trouver des arguments pour s'autoriser à changer d'occupation :

« Je m'ennuie de traîner mon esponton dans la boue, à la tête de « vingt hommes, et de faire ainsi amende honorable dans les rues avec « ma redingote et la pluie sur le corps » [4] et cela jusqu'au moment où il « reconnaîtra qu'il « n'a pas même l'instinct que demande son emploi [5] ».

L'occasion que lui préparait sa fortune, ce pouvait être la campagne de Prague. Mais elle n'avait apporté que des maux. Alors, à quatre jours d'intervalle, Vauvenargues lance ses deux lettres à Voltaire et au roi, double coup de sonde, décision hardie et téméraire qui peut encore lui rouvrir une porte sur la gloire ! Et peu à peu, nous le voyons se mettre aux lettres, après être arrivé à la conviction qu'il est profitable et permis d'écrire [6] et après s'être laborieusement livré à des études de diplomatie qui ne peuvent le satisfaire [7].

C'est pour forcer l'attention qu'il écrit son *Discours sur l'inégalité des richesses* et son *Éloge de Louis XV;* et, malgré cet aveu mélancolique :

[1] II. 167. [2] II. 144. [3] II. 169. [4] II. 180. [5] II. 219. [6] I. 108. Réfl. 52
[7] Max. 899.

« Il a toujours tendu trop haut ; les grands avantages qu'il a recherchés « lui ont fait mépriser les petits qui étaient à sa portée [1] » et malgré le dégoût que lui inspire son ouvrage [2], parce qu'il ne trouve pas dans l'accueil qu'on lui fait ce que son esprit ardent en avait attendu, nous voyons Vauvenargues poursuivre son idéal et aspirer à la « vraie gloire [3] » jusqu'au jour où il s'éteindra sans avoir pu abandonner sa vision : « Je « voudrais bien être à portée de vous demander du secours contre la « tristesse de mes rêveries [4] ».

---

[1] I. 290 [2] II. 292. [3] I. 370. [4] II. 303.

CHAPITRE III.

DÉVELOPPEMENT MORAL ET CHRONOLOGIE DES PRODUCTIONS LITTÉRAIRES

Si l'on compare l'homme et tout ce qu'il porte en lui sans parvenir à s'en affranchir avec ce qu'il a réalisé, si l'on rapproche ce qu'il a été de ce qu'il aurait voulu être, ce qu'il a eu de ce qu'il désirait avoir, sa destinée des fins pour lesquelles il se croyait né, on verra aisément quel abîme profond et jamais comblé partagea cette individualité complexe, et par quel courage malheureux et altier elle retrouva toujours un équilibre suffisant pour ne jamais maudire un destin devant lequel elle s'inclina douloureusement.

Dans sa nature, comme dans les rapports de cette nature avec le monde extérieur, Vauvenargues est fait de contrastes. Il y a en lui incompatibilités entre son intuition et sa raison, son caractère et ses aspirations, ses vues et sa condition, ses prétentions et ses moyens de les faire réussir. Et ces défauts sont aggravés par l'attitude qu'il s'impose et l'illusion qu'il crée sans cesse : Vauvenargues est l'homme le moins fait et le plus mal placé pour réaliser ce qu'il porte en lui. Toujours en butte aux choses et à lui-même, chaque pensée, chaque sensation, chaque expérience forme la matière d'un conflit ; la conciliation même des contradictions porte en elle le germe d'un conflit nouveau, suivant que la raison l'emporte sur le cœur, la passion sur la volonté, le désir sur le moyen.

Il y a conflits entre la réflexion et l'intuition chaque fois que la volonté doit s'affirmer ; de nouveaux conflits surgissent, chaque fois que la volonté doit se manifester par des actes auxquels le monde extérieur fait obstacle.

Les premiers pourraient être nommés : **Conflits internes** et servir à élucider la question :

Quel parti faut-il prendre ?

Les seconds, **Conflits externes** et répondre à la question :

Comment faut-il agir ?

Entre ces deux groupes de conflits, on peut constater des affinités profondes qui varient en intensité suivant que la ligne qui va des conceptions à l'action, par la volonté qu'elles déterminent, est plus ou moins continue ou plus ou moins droite.

Il y a en Vauvenargues, une opposition constante et manifeste entre sa faculté de connaître par réflexion et sa faculté de connaître par sentiment. Ce conflit tient à une disposition naturelle de son organisation et c'est dans une trop juste proportion entre la raison et l'intuition, qu'il faut en chercher le principe. Si l'on songe que l'idée essentielle de celui que Mirabeau appelait « le premier raisonneur de France [1] » est peut-être : « Les grandes pensées viennent du cœur [2] » on se rendra aisément compte de l'importance de ce conflit dans la formation de sa pensée.

Chaque fois que Vauvenargues croit tenir une vérité à laquelle il est arrivé par intuition, la raison s'avance et demande son compte. C'est elle qui bride son imagination et qui coupe l'élan de ses espérances, en le ramenant à une réalité à laquelle il s'efforce en vain d'échapper.

La raison exerça chez lui une véritable tyrannie et fut sans doute sa plus grande source de souffrance morale parce qu'elle l'éclairait et il ne pouvait la suivre, « elle lui montrait ses faiblesses mais ne les corri-« geait point [3] ».

Vauvenargues s'est rendu compte, avec beaucoup de pénétration, du duel qui se jouait en lui : « Je ne forme point de plan pour ma con-« duite à venir ; il y a trop peu d'harmonie entre mon cœur et ma raison ; « je suis beaucoup mon humeur qui est un peu timbrée et chagrine ; je « n'aime pas la contrainte et je cherche à m'en affranchir [4] ».

« Ce sont mes inclinations qui m'ont rendu philosophe ; ...si ce titre « les gênait, il leur deviendrait odieux... Toute ma philosophie a sa source « dans mon cœur ; croyez-vous qu'il soit possible qu'elle recule vers « sa source et qu'elle s'arme contre elle ? Une philosophie naturelle qui « ne doit rien à la raison n'en saurait recevoir les lois ; la philosophie « que je suis ne souffre rien que d'elle-même ; elle consiste propre-« ment dans l'amour de l'indépendance et le joug de la raison lui serait « plus insupportable que celui des préjugés [5] ».

[1] II. 161. [2] Max. 127. [3] II. 122. [4] II. 112. [5] I. 115.

Faisant un pas de plus, Vauvenargues dira : « Il n'y a ni proportion, ni convenance entre mes forces et mes désirs, entre ma raison et « mon cœur, entre mon cœur et mon état [1] ».

Et, en effet, il n'est pas placé dans la situation qui forcerait la réussite de ses prétentions : santé, fortune, condition sociale, tout s'oppose à l'épanouissement de sa nature et limite une carrière qu'il voudrait sans bornes.

Quand Vauvenargues, après un effort longtemps soutenu, est enfin parvenu à déterminer sa volonté, à prendre un parti, il se trouve fatalement arrêté par les événements ! Quand il a réussi à satisfaire sa raison en la mettant au service de son cœur, en lui faisant trouver des arguments pour s'autoriser à suivre son instinct, il se heurte à la réalité. Vauvenargues aimerait exercer une influence, dominer les autres, s'imposer à leur admiration [2], vivre à Paris [3], vivre à la cour... [4], il est obligé de voir ses jours couler platement dans une retraite forcée [5], officier subalterne réduit à endoctriner ceux qu'il voudrait conduire [6]. Il se croit né pour exécuter de grandes choses ; il est incapable d'accomplir, sans murmurer, les petits devoirs quotidiens que la vie lui impose. Il recherche la conversation et ne peut aller dans le monde. Il est avide d'indépendance ; sa vie est faite de sujétions et d'amertumes et sa situation financière le place dans une véritable et constante servitude.

Par son caractère, dans ses idées, dans ses besoins, Vauvenargues est toujours en opposition avec ses forces, avec les moyens que sa condition met à sa portée, avec les événements auxquels il se trouve mêlé.

Hésitant entre sa raison et son cœur, impuissant à se ranger à un parti raisonnable qui limite ses aspirations et ne comble aucun de ses vœux, il est complètement dérouté quand il y va de sa liberté d'action. Toutefois, nous avons vu qu'il finit par échapper à ces conflits. Nous allons essayer de le suivre dans ce travail et de voir où il aboutit.

Vauvenargues a toujours été obsédé de ses pensées et de ses passions [7] parce que, n'ayant pu manifester son activité au dehors, il l'a exercée au dedans [8].

---

[1] II. 164 [2] I. 370. [3] II. 164 [4] II. 163. [5] II. 157. [6] II. 186. [7] II. 139. [8] II. 178.

Replié sur lui-même, feuilletant ses propres pensées, il est toujours occupé à se tâter, à se découvrir, à se démêler, à se reconnaître. Son âme ne se possède vraiment que lorsqu'elle s'exerce tout entière [1]. Vauvenargues travaille à soumettre son cas particulier à une vérité morale supérieure. Sa pensée, telle que nous la possédons, est la forme littéraire sous laquelle il nous a livré l'histoire intime et délicate de son développement : besoin d'action d'un tempérament détourné de son but par les événements et qui s'affirme en idées lyriques, c'est-à-dire personnelles.

A cause de cela même, il y a parallélisme entre la formation de la personnalité morale de Vauvenargues, entre l'évolution de sa pensée et ses productions littéraires.

Retracer les phases principales du développement moral, c'est reconstituer l'histoire de la pensée de Vauvenargues et établir du même coup la chronologie des productions littéraires.

Aux besoins profonds qui ont traversé sa vie, gloire, action, indépendance, se rattachent des conceptions qu'on retrouve partout dans son œuvre, sous des formes diverses. C'est par elles qu'il est possible de suivre le fil conducteur de sa pensée, jamais tout à fait rompu et cela, en se basant sur la Correspondance qui nous a conservé des dates précieuses.

Si l'on ne peut, sans danger, établir une chronologie exacte dans le détail, parce que Vauvenargues se corrige, parce qu'il est possible que la date fournie par la correspondance soit le terminus ad quem de la production littéraire, la pensée étant presque toujours un aboutissement, nous allons du moins essayer d'établir la ligne directrice de l'évolution morale et littéraire de Vauvenargues, en nous attachant à l'époque où les pensées ont été conçues, bien moins qu'à celles où elles ont pu être rédigées dans la forme sous laquelle nous les possédons.

Vauvenargues a certainement commencé à écrire de très bonne heure, non point pour faire œuvre d'art, mais pour se distraire, s'occuper, voir clair en lui et soulager son cœur [2]. Il aime poursuivre le rêve de son imagination qui réalise ce que son cœur souhaite [3]. C'est dans la solitude de sa chambre, devant sa table et sous la lampe, qu'il se sent vraiment libre.

Il a payé, lui aussi, son tribut, un tribut modeste, à l'amour et aux muses. Et ces vers qu'il a laborieusement alignés, il les soumettra plus tard à Voltaire [4].

Dès son âge le plus tendre, l'ambition occupe sa pensée et c'est

---

[1] I. 67. Réfl. 3. [2] Max. 704. 877. [3] I. 300. [4] II. 280-281.

dans la fraîcheur de ses premières sensations ou à leur souvenir, qu'il a conçu plusieurs de ses maximes [1]. Vauvenargues tient à écrire de belles lettres. Les portraits qu'il fait, en 1737 [2], du duc de Durfort et de M. de Chambona sont d'un individu qui ne s'essaye pas pour la première fois.

Au moment où s'ouvre sa correspondance, il a déjà acquis une connaissance de lui-même qui permet de présumer une activité intellectuelle très notable. Ses aveux sont un aboutissement du travail de sa pensée. Il a déjà essayé d'ébaucher un plan de conduite qu'il suit en cachette [3] ; il a mesuré ses chances de réussite ; il a examiné ses sensations, les rapports secrets de sa nature individuelle à la nature universelle ; il s'est fait une série d'opinions qui résultent, avant tout, de l'expression qu'il donne à sa pensée, parce qu'il ne conçoit profondément les choses qu'après les avoir écrites : c'est par la forme qu'il leur donne, qu'elles se révèlent à lui, les mots éveillant dans son esprit des images et des idées.

Les traits sous lesquels Vauvenargues nous apparaît dès l'abord et qui passent inaperçus à première lecture, complétés par ses aveux postérieurs, nous montrent qu'à cette époque, il avait abordé déjà bien des problèmes et fait des expériences décisives.

Ce qui précède cette période nous ramène aux préoccupations de la vingtième année. A cet âge, Vauvenargues a énormément senti. Toute sa conception a son point de départ dans le sentiment. Vauvenagues ne peut échapper à son intuition ; il la subit ; elle engage sa foi, éperonne son imagination et ses passions en font une réalité. Mais, derrière les élans de son cœur, apparaît la raison, une raison solide, clairvoyante, tenace, qui demande qu'on établisse, en son nom, les vérités conçues et si aisément réalisées.

Reconnaissant qu'il n'a rien pour faire illusion aux autres, que sa condition sociale, l'état de sa santé et sa situation financière l'éloignent des moyens dont on use pour réussir dans le monde, Vauvenargues se crée des arguments raisonnables pour se passer des procédés ordinaires de ceux que mène l'ambition.

Il veut s'éclairer sur cette disposition bizarre de sa fortune qui, l'ayant placé dans une condition médiocre, a mis en lui les sentiments les plus hauts.

Mais, incapable de résister aux mouvements de ses passions et de se ranger au parti de sa raison qui lui révèle son impuissance, Vauve-

[1] Max. 496. 497. 720. 752. 810. 846. 847. — [2] II. 89.-90 — [3] II, 113. 120. Mirabeau à Vauvenargues.

nargues exalte les passions, le courage et la grandeur d'âme ; il fonde son ambition sur le mérite et sur la vertu ; il s'autorise à suivre son instinct et s'en remet à la fortune du soin de justifier ses pronostics [1]. C'est ce premier effort que nous trouvons dans les *Conseils 1* (*Sur les conséquences de la conduite*) *et 2* (*Sur ce que les femmes appellent un homme aimable*) qu'il s'adresse à lui-même autant qu'à son jeune ami ; dans les *Réflexions 3* (*Nulle jouissance sans action*). *10* (*Sur la fortune*), *11* (*Contre la vanité*), *13* (*Du pouvoir de l'activité*) *16* (*On ne peut être dupe de la vertu*) *;* dans le *Premier discours sur la gloire* où Vauvenargues, par une sorte de pressentiment, se place au dessus de ce qu'il voudrait éviter et prépare l'attitude qu'il prendra, quand les faits auront confirmé ce qu'il redoute.

Mais ce que Vauvenargues livre de lui-même dépend de Mirabeau qui va par une habile diplomatie, l'obliger à sortir un peu de sa réserve.

Vauvenargues commence à souffrir de sa solitude morale ; mais il craint encore de se découvrir par écrit. Il attendra de voir Mirabeau :

« Je compte être à Paris vers le 15 de mars ; je n'y serai que quel-
« ques jours et je passerai en Flandre où se trouve le régiment. Si je
« puis avoir le plaisir de vous embrasser, je vous ouvrirai mon cœur [2] ».

Vauvenargues va s'engager dans la voie des confidences. C'est une nouvelle phase de sa vie morale qui se dessine. Il sent bien tout ce qu'il a à redouter ou à craindre ; il commence à découvrir des défauts, des incompatibilités et presque des antipathies entre ses dispositions intimes et les dispositions du monde extérieur. Il va nous apparaître, de plus en plus, comme un homme qui ne veut absolument pas se plier aux exigences de sa raison, et qui résiste, avec effort, à la vérité qu'elle lui révèle, parce que cette vérité entrave les mouvements de sa nature.

Vauvenargues semble souhaiter que Mirabeau le devine et qu'il n'ait pas besoin de se démasquer ; et, craignant que Mirabeau prenne trop au sérieux l'air supérieur avec lequel il aborde tout ce qu'il touche, il le met doucement sur la voie des confidences qu'il lui prépare.

Mirabeau avait écrit : « Que l'on est heureux lorsqu'on est aussi « philosophe que vous l'êtes [3] ». Vauvenargues dira : « L'aveu que vous « me faites de votre passion flatte bien ma vanité » — « vous n'avez point « hésité à me croire au dessus des préjugés, vous me dévoilez votre « cœur [4] ! »

Mais Mirabeau aimerait que Vauvenargues se montrât et, en le

[1] II. 110. I. 72. Réfl. 10. Max. 772. 773.-759. 760. [2] II. 112. [3] II. 98.
[4] II. 111-112.

poussant à se dévoiler, il l'engage dans une voie où Vauvenargues sera contraint de se soutenir. Dès lors, les problèmes que Vauvenargues avait abordés, vont se poser plus nettement à son esprit.

Mirabeau appuie sur la raison qu'il découvre en Vauvenargues ; il lui en montre les avantages et revient avec complaisance sur ce qualificatif de « philosophe » qui n'est pas tout à fait du goût de son correspondant [1]. Vauvenargues résiste [2] ; Mirabeau s'obstine :

« Comment vous seul qui êtes si fort au dessus de cette espèce « (les individus mécaniques) vous vivrez du jour à la journée, sans thé- « sauriser dans la jeunesse pour vous en servir dans l'âge où tout nous « manque ! Non, cette faiblesse n'est pas pardonnable [3] » Vauvenargues riposte [4] et la lutte continue.

Mirabeau prêche la nécessité d'un plan de conduite, conseillant à Vauvenargues de se vouer à la littérature, le poussant toujours à se montrer :

« Que vous êtes heureux, mon cher, de n'avoir que le principe « des passions qui tourmentent les autres hommes et combien n'achète- « rais-je pas votre inaction [5] ! »

« Vivant dans la retraite et toujours sur les livres, il n'est pas « pardonnable de ne pas diriger ses occupations à un but [6] ».

« Est-ce à votre âge que l'on doit se borner à commander un « bataillon d'infanterie [7] ».

Or, si Vauvenargues s'acharne à échapper aux instances de Mirabeau, c'est que les arguments de Mirabeau sont exactement ceux que la raison de Vauvenargues oppose aux manifestations de son instinct. Vauvenargues en sent toute la puissance et, en leur résistant, il résiste à sa propre raison.

D'une part, il va s'efforcer de nier la puissance de la raison ; de l'autre, il va la satisfaire en l'occupant.

Mirabeau sent parfaitement que Vauvenargues lutte avec effort [8]. Il lui apparaît comme un individu qui s'obstine à trouver des moyens, pour ne pas avouer ce qu'il pense, pour ne pas dire ce qu'il croit, pour demeurer dans le mystère dont il s'entoure et il va s'écrier :

« Vous êtes le premier raisonneur de France, mais le plus mauvais « acteur. Eh morbleu, sortez de votre solitude... J'enrage de voir tant « d'ouverture enfouie [9] ».

Cette fois, le coup a porté. L'argumentation serrée que Vauvenargues a déployée jusqu'ici n'est qu'une façade qui s'écroule d'un bloc.

---

[1] II. 113-114. [2] II. 115. [3] II. 120. [4] II. 122. [5] II. 125. [6] II. 137. [7] II. 153. [8] II. 131. [9] II. 161.

Il avoue que depuis un an qu'on l'attaque, il se défend par des retours « et des généralités, poussant la première idée qu'il trouve devant lui [1]. Mais, pendant cette période d'un an, qui va de janvier 1739 au commencement de 1740, sa pensée s'est déjà considérablement modifiée.

Il a travaillé à se soustraire à la raison. Il nie son importance, la déclare étrangère sur cette terre, impuissante à combattre notre cœur et forcée de se mettre à ses gages [2]; pour mieux échapper à son autorité, il exalte le sentiment et les passions. C'est là ce qui fait l'objet de la *Réflexion 6* (*De l'âme*) et du *Conseil 9* (*Aimer les passions nobles*).

Mais, à mesure qu'il doit céder, devant la logique de Mirabeau qui se charge de le montrer à lui-même [3], il perd de cette belle confiance qu'il avait dans le mérite et dans la vertu ; il a besoin de bien concevoir leur réalité. Reconnaissant sa faiblesse, les limites que les objets extérieurs posent à son activité, il s'affranchit dès ce moment en poursuivant par l'idéal, les intuitions de son cœur qu'il place au-dessus des événements.

[Conseil 4 (Sur le bien de la familiarité) ; Réflexion 17 (Sur la familiarité) ; Conseil 3 (Ne pas se laisser décourager par le sentiment de ses faiblesses) ; Réflexion 18 (Nécessité de faire des fautes) ; Conseil 8 (Sur le mépris des petites finesses) ; Réflexion 5 (Sujétion de l'esprit de l'homme) ; Second discours sur la gloire ; Conseil 6 (Sur une maxime du Cardinal de Retz) ; Réflexion 12 (Ne point sortir de son caractère).]

Il s'abandonne à son sentiment ; l'imagination s'en empare et le transforme en réalité.

Mirabeau le remarque : « Vous avez une imagination impayable ; « mais elle écarte ordinairement la réflexion [4] ».

Vauvenargues le sait bien : « C'est même la vivacité de mes senti- « ments qui fait la faiblesse de ma raison [5] » et s'il connaît des heures de joie et d'enthousiasme, quand la passion l'emporte, il connaît aussi des heures de découragement, quand il se sent débordé par la réalité brutale qu'il voudrait ne pas voir :

« Il me semble que tous les hommes touchent à la vieillesse en « naissant ; mais, comme la mort touche aussi à la vieillesse, ce n'est « pas trop la peine de se mettre à la torture pour prévenir des maux « qui doivent être si courts [6] ».

« Nos soins sont assez inutiles ; la nature a son cours réglé et elle « a ses droits inviolables ; opposons lui des vertus et des connaissances « acquises, elle se joue de nos efforts ; elle nous ôte la mémoire, la raison

---

[1] II. 162. [2] II. 122-123. [3] II. 174. [4] II. 144. [5] II. 123. [6] II. 123. Max. 144. 145. 146. 147.

« et le courage; et, quand nous sommes privés de ces ressources amassées « avec tant de travail, elle nous apporte le dégoût, les infirmités et la « mort [1] ».

Peu à peu, Vauvenargues va céder, mais seulement en partie. Il reconnaîtra le pouvoir de la raison, mais il cherchera de nouveaux arguments pour ne pas la suivre et il va se montrer toujours mieux, homme tout de sentiment et de passion, dans la conduite de ses volontés.

Ici commence une nouvelle période. La lutte de la raison contre le cœur dans la détermination de la volonté passe au second plan; par contre, la lutte entre la volonté et les moyens de la réaliser, l'antagonisme entre les aspirations et la situation matérielle se font plus apparents. Il y a longtemps que Vauvenargues parle de sa faiblesse de constitution. Il y a déjà plusieurs années qu'il souffre de sa situation financière et qu'il emprunte de l'argent à son ami St-Vincent à qui il parle de son désir d'être employé, du besoin qu'il a de lui écrire, de son ennui des « petits soins », autant de choses qu'il cache à Mirabeau.

C'est cette malheureuse condition d'officier pauvre qui défend à Vauvenargues l'entrée des salons et, pour expliquer à Mirabeau sa retraite, il a fini par trouver, en se trompant lui-même, qu'il s'ennuyait extrêmement dans le monde et qu'il haïssait le jeu et les femmes [2]. Il y a des esprits qui lui font un crime de ce dégoût; d'autres lui en font un honneur et Vauvenargues avoue à Mirabeau qu'il « rougit d'être aussi « loin de son idée que de la leur et qu'il ne voudrait pas qu'on pût lui « imputer d'entretenir des erreurs qui lui sont si favorables [3] ».

Vauvenargues voit ce qu'il devrait faire; de même qu'il a mesuré l'abîme qui sépare son cœur de sa raison, il commence à se rendre compte qu'il est entraîné par ses passions dans une voie où ni sa condition, ni sa situation financière, ne lui permettront de se maintenir :

« Je serai d'un meilleur commerce quand je serai vieux; je veux « du moins avoir cette espérance. La raison et vos conseils pourront « alors beaucoup sur moi. Il est vrai qu'il sera bien tard. Mais que puis-je « y faire? Mes goûts, mon caractère, ma conduite, mes volontés, mes passions, tout était décidé avant moi [4] ».

« Si je m'étais formé moi-même, je crois que je vaudrais mieux [5] ».

Et, tandis qu'il applique sa raison à constater le défaut de la plupart des choses, [*Réfl. 5. (Du défaut de la plupart des choses)*] les moyens diplomatiques à employer pour se soumettre les hommes avec lesquels il faut décidément compter, [*Conseil 5 (Sur les moyens de vivre en paix*

[1] II. 123. [2] II. 133. [3] II. 134. [4,5] II. 139.

avec les hommes) Conseil 7 (Sur l'empressement des hommes à se rechercher et leur facilité à se dégoûter) Réflexion 20 (Maxime de Pascal expliquée)], son cœur qui ne sait se plier à rien, se crée, dans l'ordre de la pensée, une direction qui lui donne de nouvelles assises. [*Conseil 10 (Quand il faut sortir de sa sphère)*].

Toutefois, il fait des concessions : « Je veux suivre vos conseils et « remplir dorénavant mes jours du soin de former mon esprit [1] ».

Il le faisait du reste déjà ; Mirabeau lui avait fait remarquer finement qu'il citait tous les mots remarquables des grands écrivains [2].

Et nous allons apprendre tout d'un coup, que la vie qu'il mène n'est absolument pas celle qu'il a choisie : « J'ai bien sur le cœur le « reproche que vous me faites de m'ensevelir à Verdun... Soyez bien « persuadé qu'il me serait plus facile de justifier ma conduite, qu'à vous, « de colorer la vôtre [3] » « Si j'étais né à la cour ou plus près que je n'en « suis, je ne m'y serais point déplu ou ennuyé autant que vous [4] ».

« Je ne passe pas ma jeunesse, par choix, dans une société qui « touche peu mon cœur [5] ».

Il suffit de relire la lettre du 16 janvier 1740, à Mirabeau, pour voir Vauvenargues, se rendant parfaitement compte des obstacles que lui crée sa situation et impuissant à se ranger au parti de sa raison, travailler à justifier son attitude, voulant à tout prix sauvegarder son indépendance et suivre sa nature.

Mais Mirabeau, qui l'a traité de « raisonneur », s'appuie encore, pour le réfuter, sur l'opinion du marquis de St-Georges, son maître : « Il parle par théorie ; on le voit [6] ».

Vauvenargues se sentant serré de près, déclare d'abord qu'il a fait tout le rebours de ce qu'il voulait [7] et que, dans le fond, il n'a jamais douté du pouvoir de la raison [8]. Il essaye maintenant, pour complaire à Mirabeau, de faire à la raison, la place qui lui revient :

La raison ne nous est point étrangère ; son principe est dans la nature, — elle éclaire les mouvements de notre nature qui seraient aveugles, sans elle; — nos passions dépendent beaucoup de nos vues; c'est par la raison que nos propres sentiments sont en notre pouvoir [9].

C'est accorder beaucoup. Mais Vauvenargues s'esquive d'un autre côté : « Il n'est pas facile de changer son cœur ; mais il est encore plus « difficile de détourner le cours rapide et puissant des choses humaines [10] ». Le dogme de la nécessité apparaît ici; il perce déjà dans cette réflexion

---

[1] II. 148. [2] II. 144. [3] II. 157. [4] II. 163. voir aussi II. 164. [5] II. 164 et suivantes. [6] II. 171. [7,8] II. 176. [9] II. 177. [10] II. 177.

concernant le style, mais qui a une portée plus générale : « Il y a bien « des choses qui ne se peuvent corriger [1] »; il a son point de départ dans le pouvoir de l'argent et les sujétions de la maladie, que Vauvenargues est réduit à reconnaître. [*Réfl. 19* (*Sur la libéralité*). *Réfl. 22* (*Du bonheur*)].

Et, lentement, s'ébauche dans son esprit une scission entre les qualités de l'esprit et celles du cœur, entre nos actions et nos intentions, entre l'idéal et la réalité.

Déjà sa foi, sans rien perdre de son élan, modifie son objet en l'idéalisant et se porte de la gloire sur la vertu, le courage, l'humanité. Avouant que notre esprit est sujet à l'illusion, que, jugeant des choses suivant la proportion qu'elles ont avec notre esprit, c'est sur nous qu'il importe de travailler, il met la grandeur de notre âme dans ses pensées et dans ses propres sentiments, cela seul étant en son pouvoir et non l'action qui lui est si souvent refusée ; et il attend, sûr qu'il y a plusieurs sortes de grandeur et plusieurs sortes de bonheur, et qu'on va au même but par différents chemins [2].

Le développement moral de Vauvenargues entre ici dans une nouvelle phase. Nous y trouvons en partie, le commentaire explicatif des périodes qui la précèdent et l'acheminement d'une personnalité vers une nouvelle conception des choses.

De plus en plus, Vauvenargues prend conscience de ce qu'il est et de ce qu'il porte en lui, en le formulant. Il ébauche un essai de conciliation qui le rapproche de Pascal : « Deux excès : exclure la raison, n'admettre « que la raison ». Les passions sont légitimes ; les grands hommes en avaient de vives et ces noms-là décident [3]. Mais « une raison égale à la « force des passions, les tempère et les conduit [4] ».

C'est là une opinion à laquelle Vauvenargues aboutit par réflexion. Il voudrait, à un certain moment « sauver son esprit du désordre de son « cœur [5] ». En face de l'action, la passion l'emportera ! et il s'isolera dans une illusion qu'il reconnaîtra parfaitement [6].

Quand sa nature l'entraîne à des fautes, il établit la nécessité de ces fautes par la raison. [*Réflexion 18* (*Nécessité de faire des fautes*)]. Mais, quand il se repent de ce que son sentiment lui suggère, il se console en pensant qu'il en juge mal par réflexion. [*Réflexion 34* (*Le raison n'est pas juge du sentiment*)]. Et voyez-le, comparant César à Brutus :

« Brutus est un héros qu'il faut adorer ; et néanmoins, malgré de « si grandes vertus, le premier mouvement éteint, je crois que César

---

[1] II. 92. [2] II. 178. Max. 786. [3,4] II. 183. cf. Max. 150. 306. Dial. 7. [5] II. 186.
[6] II. 210-211. Max. 742.

« valait mieux [1] »; ou bien, ce sont les paroles du sire de Giac, qui sont injustes, mais qui l'entraînent avec empire [2]. Ou encore : « Quand je « préfère le vice à la rigidité, ce n'est pas par réflexion [3] ».

Cela explique pourquoi Vauvenargues, avec de si beaux principes et de si belles théories, n'a jamais pu réussir.

Car c'est ici que commencent le doute et l'inquiétude. Quand Vauvenargues est-il dans le vrai ? Est-ce dans l'emportement de ses passions? Est-ce en suivant les conseils de sa raison, une fois le premier mouvement éteint ? Se sentant entraîné, Vauvenargues s'applique dans sa pensée, à résister à sa passion et se trace un idéal avec lequel il a en commun tous les caractères essentiels [4].

Il voit toujours mieux que sa raison pourrait bien lui montrer le vrai et que les événements semblent contre lui :

« Les agréments de Paris ne sont pas faits pour moi. — Les femmes « qui pourraient me toucher ne voudraient seulement pas jeter un regard « sur moi [5] ».

Les conseils qu'il donne au frère de Mirabeau [6] prouvent qu'il se rend toujours davantage à la réalité qu'il considère avec amertume :

« Pour avoir des suffrages, il ne suffit pas de les mériter ; il faut « les enlever de force [7] ».

Reconnaissant tout ce qui lui a manqué, parure, bonne compagnie, dehors attrayants, commerce des femmes, usages du monde, il se sert de son expérience pour mettre en garde de plus jeunes. Il y a, dans ces pages, l'accent d'un regret et un commencement de confession : « Il y a « bien des occasions ou l'économie peut nuire ». — « On se ressent toute « sa vie d'un mauvais commencement [8] ».

Mais ces conseils nous dévoilent les préoccupations actuelles de Vauvenargues : « Il faut qu'on sache se faire justice. Il n'y a que deux moyens pour en venir à bout, bien parler et bien écrire [9] ».

Vauvenargues commence, sans doute, à s'exercer sérieusement à l'art difficile de l'éloquence et ébauche ses premières *Réflexions critiques: 1. (La Fontaine) et 2 (Boileau)* dans lesquelles on retrouve l'idée d'une raison étrangère et artificielle ; *Réflexions critiques 3. (Chaulieu,) 4. (Molière), 5 et 6. (Corneille et Racine) ; le Fragment 1. (Les orateurs) ;* le *Discours sur les mœurs du siècle* qu'il reprendra dans son *Discours sur le caractère de différents siècles.*

C'est aussi à ce moment qu'apparaît l'intuition d'une vérité abso-

---

[1],[2] II. 184. [3] II. 187. Max. 647, 648. [4] II. 186. [5] II. 188 [6] II. 189-193. [7] II. 190. [8] II. 202. [9] II. 190.

lue, existant en dehors de nous, et qu'il s'agit de mettre dans son vrai jour [1].

Après s'être tracé un idéal de caractère, Vauvenargues se trace un idéal de conduite [2] et se dispose à prévenir les événements, se tournant vers les vérités qu'il voudrait concevoir, pour mieux saisir les rapports dans lesquels il se trouve avec le monde extérieur [3]. C'est peut-être à cette époque qu'il trace les premières lignes de son *Discours sur la liberté.*

Mais, malgré tout, Vauvenargues ne saurait renoncer à sentir que sa nature l'emporte et que sa raison ne peut lui résister.

« Si je suivais les conseils de la vérité autant que j'aime à les « entendre, je vaudrais mieux que je ne vaux [4] ». Mais, la violence de nos passions veut soumettre la vérité elle-même, et la vérité délaissée, mal expliquée, mal défendue, ne succombe que trop souvent [5].

Vauvenargues, inquiet, ne pouvant suivre sa raison et craignant de s'abandonner à ses passions, reconnaissant que ni les exigences de notre raison, ni les aspirations généreuses de notre cœur ne font la loi des choses, s'attache toujours plus fort à cette vérité abstraite et pourtant réelle, existant en dehors de nous. La concevant par intuition, il attend qu'elle s'accomplisse ; mais, en doutant par réflexion, il va s'efforcer, par son activité, de suivre cette vérité et d'être prêt quand elle se manifestera. Nous voici à mi-chemin entre le *Discours sur la liberté* et le *Traité sur le libre arbitre.*

Vauvenargues se rend compte qu'il ne doit plus compter sur la gloire militaire et croit découvrir qu'il n'a « pas même l'instinct que « demande son emploi [6] ». [*Conseil 12. (Il faut avoir les talents de son état)*]. Il se tourne vers les lettres et vers la diplomatie. Il part pour Paris ; il songe à visiter l'Angleterre ; il ne peut tenir en place. Poursuivi par son besoin d'argent, chassé par la misère, il tombe malade et doit prendre les eaux [7].

Il est impossible de dire ce qu'il adviendrait de lui lorsque éclate la guerre ! La campagne de Prague va commencer. Vauvenargues oublie tout. Cette guerre, c'est une planche de salut, un suprême espoir : C'est là sans doute l'occasion que lui préparait sa fortune !

N'ayant tendu qu'à la gloire, Vauvenargues avait exalté et cultivé le mérite et la vertu qui seuls, dans sa condition, pouvaient l'y conduire. Peu à peu, il s'était vu réduit à y croire moins, sans jamais y renoncer tout à fait ; il avait dû faire des concessions devant les arguments de la

---

[1] II. 191. [2] II. 206. [3] II. 207. [4,5] II. 210. C'est déjà ce qu'il a reconnu dans sa lettre du 30 juin 1739. II. 139. [6] II. 219. [7] II. 237.

raison et devant les faits ; il avait fait sa part à une réalité aveugle qu'il ne pouvait nier, parce qu'elle l'écrasait ; mais il avait placé son espoir dans la disposition d'une vérité absolue qu'il avait à suivre ; et puis, au moment où il s'apprêtait à renoncer à la gloire militaire pour marcher à une autre gloire, par d'autres chemins, l'objet que son cœur désirait avec le plus d'ardeur, réapparaissait tout à coup à un contour de la route et déjà il y touchait !

Détrompé bien vite, il assiste avec douleur à la réalisation implacable de ce que sa raison avait le plus redouté. Ce mécompte c'est le coup qui le détermine. Jusqu'à présent, il a redouté de rompre avec son passé pour ne pas perdre une occasion de victoire. Mais maintenant, son dernier espoir s'est éteint.

Ayant conçu, dans l'ordre de l'idéal, une réalité tangible, il avait préparé son cœur et conduit sa vie, pour y tendre et pour y toucher. Le temps avait passé ; l'occasion semblait être venue ; elle n'avait rien apporté. Vauvenargues, malade et brisé, dérouté dans sa pensée, sent qu'autour de lui tout chancelle et que les bases mêmes sur lesquelles il a fondé sa foi ne sont qu'illusoires. [*Réfl. 24* (*Sur l'histoire des hommes illustres*) ; *Réfl. 25* (*Sur l'injustice envers les grands hommes*) ; *Réfl. 26* (*Sur les gens de lettres*) ; *Réfl. 27* (*Sur l'impuissance du mérite*)].

Il a perdu son meilleur ami, le jeune Hippolyte de Seytres et c'est pour calmer sa douleur qu'il écrit son *Eloge*. Cet *Eloge* trahit les directions nouvelles des préoccupations de Vauvenargues. Ne sachant que croire, ne sachant plus quelles assises donner à sa vie, il essaye, à cette heure où tout lui manque, de porter sur la religion cette foi profonde qu'il avait mise en la gloire ; il se sauve ainsi de la crise qu'il traverse en l'extériorisant dans sa *Méditation sur la foi ;* et, à mesure qu'il recouvre quelque santé, il retrouve l'équilibre perdu et se ressaisit. Il se grandit dans son malheur et s'apaise en se justifiant. [*Réfl 31* (*Il ne faut pas toujours s'en prendre à la fortune*); *Réfl. 32* (*Sur la dureté des hommes*)].

Renonçant à la réalité pour lui échapper par ses idées, [*Réfl. 49* (*Regarder moins aux actions qu'aux sentiments*) ; *Max. 432*], il s'achemine à son dogme de la nécessité. [*Réfl. 28* (*La nécessité console dans le malheur*)] et fonde son avenir sur de nouvelles bases. [*Réfl. 30* (*La vertu est plus chère que le bonheur*) ; *Réfl. 33* (*Sur la fermeté dans la conduite*) ; *Réfl. 35* (*L'activité est dans l'ordre de la nature*) ; *Réfl. 36* (*Contre le mépris des choses humaines*) ; *Réfl. 40* (*Sur les misères cachées*)].

Mais sa nature demeure inassouvie. Vauvenargues tend toujours à la gloire. Avant même de quitter le service, nous l'avons vu se découvrir à Voltaire et au roi. Il ne réussit pas comme diplomate ; mais, il s'attire l'amitié et la considération du plus grand esprit de son siècle. Cela suffit

pour lui inspirer une nouvelle confiance : « Je mérite peut-être qu'on me « parle avec sincérité [1] ».

Il se remet au travail. [*Réfl. 48* (*Sur les armées d'à présent*) ; *Réfl. 52* (*Il est profitable et permis d'écrire*) ; *Fragment 12* (*Sur la poésie et l'éloquence*) ; *Fragment 13* (*Sur la vérité et l'éloquence*) ; *Réflexions critiques*].

N'ayant pas reçu de réponse du roi malgré une deuxième requête [2] et quoique s'étant remis à l'étude [3], [*Fragment 3* (*sur Fénelon*)] il en conçoit de l'amertume et se voit forcé de prendre de nouvelles vues.

Or, voici ce qui est important : Au moment ou Vauvenargues a renoncé à la diplomatie, la diplomatie lui est ouverte, grâce aux démarches de Voltaire. Seulement la maladie est venue et il doit décliner les offres qui lui sont faites. Cet événement suffit pour rendre à Vauvenargues la confiance qu'il pouvait perdre. En définitive il aurait réussi ; ses conjectures n'étaient donc point fausses ; seule, la maladie a fait obstacle et il ne pouvait rien contre la maladie. Ses épreuves et ses mécomptes ne lui laisseront pas le dégoût des espérances trompées.

Vauvenargues se roidit dans son infortune et, se tournant définitivement vers la littérature, après s'être justifié de son échec en diplomatie, comme il s'est justifié de son échec de soldat, il fait sa part à la réalité et s'apprête à prendre sa revanche.

Acceptant sa vie, non sans effort, puisqu'en 1744 déjà, il avait écrit son *Eloge de Louis XV*, idéal monarchique, éloquent jusque dans ce qu'il a d'artificiel et en 1745, son *Discours sur l'inégalité des richesses*, il applique à son lyrisme la raison de son siècle et aboutit à une loi de la nécessité, par sa volonté de se plier aux exigences de sa condition et aux rigueurs de son destin.

Il fonde en raison les intuitions de son cœur. [*Réfl. 54* (*Sur la morale et la physique*) *Réfl. 55* (*Sur l'étude des sciences*)] et conçoit, en morale, son *Introduction à la connaissance de l'esprit humain*, en métaphysique, son *Discours sur le libre arbitre*.

Ce qu'il ne faut jamais demander à Vauvenargues, c'est d'agir comme il pense : « On écrit tout le bien qu'on pense et on fait tout celui « qu'on peut [4] » Vauvenargues pense comme il aurait voulu agir et, s'il regarde au dedans de lui, il se voit tel qu'il aurait voulu être. Quand il se mettra à écrire, il considérera son passé du point de vue où il est arrivé. C'est précisément sous ce point de vue que Vauvenargues s'applique à réunir les vérités qui sont dans le monde, à concilier leurs contradictions apparentes, à les dépouiller des erreurs dont elles sont mêlées.

Il a beau dire : « Une préface est ordinairement un plaidoyer, où

---

[1] II. 260. [2] II. 262. [3] II. 272. [4] I. 138.

« toute l'éloquence de l'auteur ne peut rendre sa cause meilleure, aussi « inutile pour faire valoir un bon ouvrage que pour en justifier un mau- « vais [1] » ; cela ne l'empêche pas de faire un *Discours préliminaire* à son *Introduction*, un *Avertissement* aux *Réflexions sur divers sujets*, une *Préface* à son *Essai sur quelques caractères*, un *Avertissement* à ses *Réflexions et maximes* et encore un *Avertissement* à sa *Critique de quelques maximes de la Rochefoucauld !* Toutes ces préfaces, de même que le *Plan d'un livre de philosophie* qui est le développement inachevé du *Discours préliminaire* à l'*Introduction*, sont écrits après coup. Vauvenargues n'a songé que très tard à écrire un livre. Il ne suit qu'un plan extérieur, une manière commode de grouper les matériaux épars qu'il a sous la main et il suffit, pour s'en convaincre, de voir son tâtonnement quand il s'agit de donner un titre à ses publications [2] ; il suffit de relire l'*Introduction*, qu'il serait possible, sans grand dommage, de commencer par la fin.

Dans ses avertissements, Vauvenargues résume en remontant du point d'arrivée au point de départ, les expériences qu'il a faites, pour saisir le principe de sa pensée. Il va des effets aux causes. Il part des faits, les considère tels qu'il les voit et se les explique en suivant ce principe : une chose est ; elle est donc nécessairement ; à nous maintenant de la comprendre.

Et c'est par ce travail qu'il aboutit à une cause première : **l'esprit humain**, et nous verrons qu'il faut entendre : L'esprit humain considéré dans un cas particulier, comme principe individuel.

Mais cet ouvrage n'apportera pas à Vauvenargues le succès qu'il en avait espéré [3] et il ne parviendra pas à satisfaire sa nature, par cette activité littéraire pour laquelle elle n'est pas faite. [*Réfl. 53 (Les préceptes corrigent peu)*]. Dans son impuissance à créer, Vauvenargues plein de rêves et de regrets, se tourne vers le passé et écrit ses *Caractères* [4] et ses *Dialogues*.

A y regarder d'un peu près, sa vie est un véritable drame ; ce drame n'apparaît dans l'œuvre que sur le tard. Et, lorsque Vauvenargues aura entrepris cette manière de « confessions » que sont les *Caractères* et les *Dialogues*, ce ne sera pas le côté dramatique de sa vie qui apparaîtra le plus, mais l'effort qu'il soutient pour triompher ; il nous parlera bien plus encore de son idéal que de lui-même.

Il faut aller chercher au-delà de l'héroïsme de Vauvenargues, pour

---

[1] Max. 627. Voir aussi Max. 715-716. [2] cf. note 1. I. 63. [3] cf. Max. 415.

[4] Parmi les *Caractères*, plusieurs contiennent des idées de la première jeunesse que Vauvenargues n'a jamais pu abandonner tout à fait et dont la hardiesse et la générosité lui font toujours souhaiter d'être vraies. — cf. *Caractères* : 23, 35, 41, 42.

toucher au drame intime et profond qui a rempli sa vie. Il peut se partager en trois périodes :

Jusque vers 1741, Vauvenargues veut échapper à la réalité. Il combat tout ce que sa raison oppose judicieusement à la réalisation de ses aspirations, en l'occupant à fonder ses intuitions. C'est une lutte sourde entre l'instinct qui veut être et la raison qui le limite.

Vauvenargues veut à tout prix mettre dans son sentiment la certitude de sa raison. Seules, la maladie et la situation financière, l'obligent à faire des réserves qu'il garde soigneusement pour lui. Reconnaissant l'importance de tout ce qui lui manque, il s'autorise à s'en passer. Puis, sentant peu à peu qu'il devra céder, il résiste avec inquiétude, mais parvient encore à sauver sa foi [1].

En 1741, il fait l'épreuve de la réalité et assiste, impuissant, à la consécration de ce qu'il redoutait le plus. Après un moment d'effroi et d'égarement, après une période de révolte, il se rend à sa raison et se soumet à ce qu'il ne peut empêcher. Mais cette soumission ne le satisfait pas. Il se ressaisit, et travaille à affranchir au moins sa pensée, en créant de nouvelles assises à sa personnalité morale. Appliquant à ses intuitions, à ses expériences, à ses idées morales, religieuses et politiques la raison de son siècle qui se résume dans une nécessité philosophique d'imperfection et de dépendance, il accepte la réalité à laquelle il voulait échapper.

Mais, dans ce travail qui ouvre une troisième période, Vauvenargues fonde sa nécessité sur des arguments qui résument tout le droit naturel d'une individualité, parce que son instinct est naturellement plus fort que son esprit ; de sorte que, s'il se soumet par la raison, à l'ordre fatal de son destin, il s'en affranchit et le dépasse par le cœur. Séparant hardiment l'idéal de la réalité, il se crée par le lyrisme une réalité idéale ; et c'est cette réalité que sa pensée commençait à concevoir, quand la mort a passé.

Dans cette évolution morale et intellectuelle, on constate un mouvement toujours soumis aux mêmes lois : Vauvenargues ne peut échapper à son intuition. Mais, ce qui nous trompe, c'est la souplesse de la réflexion. Par elle, il modifie ses vues ; mais il ne cesse de s'attacher à suivre fidèlement les lois de son être : « Il est bon dira-t-il, d'être ferme « par tempérament et flexible par réflexion [2] ».

Après chaque mécompte, après chaque constatation, Vauvenargues est obligé de modifier ses opinions, mais cela ne change rien à sa nature. Quand il aura abouti à sa loi de la nécessité, il faudra qu'il sache en

[1] Max. 739. 690. [2] Max. 191.

convaincre son cœur, en trouvant dans les objets qui l'intéressent, des arguments qui la lui imposent. Et c'est alors qu'il ramasse sa pensée et qu'il s'incline devant tout ce que sa raison avait prévu, sans que son cœur voulût l'admettre. De sorte que, derrière chaque mécompte, il retrouve, pour convaincre son cœur, des arguments qu'il avait combattus [1].

Il ne veut pas être réduit à céder ; il veut prendre de lui-même, avoir au moins l'illusion de prendre de lui-même, le parti auquel les événements le réduisent [2]. Pour ne citer qu'un exemple, il écrira *Sur les armées d'à présent* [3] pour se fournir une raison de quitter l'armée, ne sachant quelle décision prendre. Il ne fera pas autre chose pour se tourner vers la diplomatie, pour se tourner vers la littérature, et puis, pour se consoler de ne pouvoir mettre en valeur ses qualités de diplomate et pour se libérer, en vain, de sa condition d'écrivain [4].

Dans l'évolution morale de Vauvenargues, chaque mécompte marque une étape. D'une étape à l'autre, la marche est invariablement la même : Vauvenargues part d'une conception intuitive qu'il établit par des arguments théoriques, pour satisfaire sa raison. La réalité consacre brutalement ce que la raison avait le plus redouté, mais laisse le cœur rempli des mêmes besoins. L'homme, un instant dérouté, puise dans sa nature un nouvel élan, se justifie, modifie ses idées des choses et crée une nouvelle conception qui forme la matière d'un nouveau mécompte. Quoi qu'il fasse, Vauvenargues se retrouve toujours devant les mêmes problèmes et ces problèmes ont toujours une même solution, sinon dans les idées, du moins dans les faits, parce que leur cause profonde est la volonté de Vauvenargues d'affranchir son individualité morale.

Nous avons dans son œuvre, derrière la façade qui le cache, le spectacle d'une pensée lyrique, écrasée par une vie d'expériences malheureuses, qui se redresse courageusement après chaque mécompte et travaille laborieusement à échapper à tout ce qui pourrait la limiter ou l'avilir.

Cette pensée, tour à tour troublante et consolante, claire et confuse, logique et contradictoire, inquiète et sereine est une image fidèle de tout ce qui s'agite dans l'âme de Vauvenargues. Elle raconte l'histoire intime de cette belle personnalité morale, jamais satisfaite, esclave de la réalité et libre seulement dans l'idéal qu'elle se crée, profondément humaine et sympathique jusque dans ses défauts ; elle en proclame

---

[1] A ce point de vue, nombre d'additions ne semblent être que de nouveaux arguments préparés pour une rédaction qui n'a pu être faite, faute de temps. cf. I. 161. var. — I. 154 notes. — I. 159 add., I. 156 add., 2. II. 26. [2] II. 272. [3] I. 104.
[4] I. 96 Réfl. 37. I. 92 Réfl. 32.

l'effort et voudrait nous en cacher l'amertume et le dépit. La pensée de Vauvenargues naît tout entière du travail qu'elle accomplit pour échapper aux conflits que la vie soulève devant elle. Elle est conditionnée par les dispositions naturelles d'une individualité, le but qu'elle poursuit et la mesure dans laquelle le but est atteint et l'homme satisfait.

Vauvenargues ramène tout à l'individu ; il s'explique ce qu'il pense, ce qu'il vit, ce qu'il éprouve, par rapport à lui-même. On a dit : « Tout système de philosophie se borne en somme à exprimer l'état « d'âme de celui qui l'a conçu ». La pensée de Vauvenargues est la forme sous laquelle il nous a livré l'histoire de son âme. Obéissant toujours au même procédé qui est de découvrir les lois d'une nature individuelle et la conduite qu'elle doit suivre dans l'ensemble des choses et des êtres, la pensée de Vauvenargues, qui se forme de la conscience qu'une personnalité prend d'elle-même, aboutit à l'esprit humain, c'est à dire une manière personnelle de sentir et d'appliquer notre réflexion et notre sentiment à l'objet de notre sensation.

II[me] PARTIE

VAUVENARGUES MORALISTE

CHAPITRE IV.

L'INTRODUCTION A LA CONNAISSANCE DE L'ESPRIT HUMAIN

Au moment où Vauvenargues écrit son *Introduction à la connaissance de l'esprit humain,* ses expériences, jointes aux dispositions fondamentales de sa nature, l'ont conduit, dans ses idées, à placer l'homme au centre du système qu'il se proposait d'échafauder. Connaître les lois de notre être et leurs rapports avec les lois universelles, pour bien disposer des richesses qui sont en nous, rien n'étant indifférent dans la conduite de la vie : voilà son point de vue, la pierre d'angle de sa pensée.

Tel qu'il apparaît dans ses écrits, Vauvenargues est avant tout un moraliste. Ses intentions nous montrent clairement qu'il voulait répondre aux deux questions : Qu'est-ce que l'homme ? Comment doit-il se conduire ?

L'*Introduction* est la réponse à la première question. Vauvenargues cherche a y établir nos moyens de saisir le vrai d'une manière conforme aux lois de notre être. Il aurait répondu à la deuxième question s'il en avait eu le temps et les forces. Sa réponse est demeurée à l'état d'ébauche, dans ses vues éparses sur la philosophie, la religion, la critique littéraire, l'éducation, la politique. Mais il a toujours reconnu la nécessité des vues systématiques qui font le moraliste et le philosophe.

L'*Introduction* est l'aboutissement logique du travail d'un individu porté vers le grand, mais ne possédant aucun moyen de réaliser ce qui vibre en lui. Après n'avoir connu que le mécompte, cet individu qui aurait pu réussir, croit comprendre que la vérité que nous avons à suivre se trouve en nous. Il cherche à s'expliquer son cas d'une manière raisonnable par la méthode, mais en exerçant sa réflexion et en la fondant sur son intuition et son instinct.

Ce cas particulier, c'est précisément l'histoire morale de Vauvenargues que nous avons essayé de retracer, prise à un certain moment et considérée sous un angle déterminé.

Toutefois, malgré l'effort de Vauvenargues pour soumettre ses vues à un principe directeur, nous n'avons ici que la vision incomplète et un peu courte d'un esprit trop peu fait pour la spéculation et impuissant à se maintenir longtemps dans l'abstrait.

L'*Introduction* est un groupement habile de notes écrites au hasard des multiples expériences de la vie quotidienne ; ce sont des réflexions, des opinions, des émotions, que Vauvenargues dépouille de ce qu'elles ont de trop personnel ; il en extrait des principes et des effets généraux, sa pensée revenant toujours à la notion que l'individu est le centre et le point de départ de nos conceptions :

« C'est dans notre propre esprit et non dans les objets extérieurs « que nous apercevons la plupart des choses : les sots ne connaissent « presque rien, parce qu'ils sont vides et que leur cœur est étroit ; mais « les grandes âmes trouvent en elles-mêmes, un grand nombre de choses « extérieures ; elle n'ont besoin ni de lire, ni de voyager, ni d'écouter, « ni de travailler, pour découvrir les plus hautes vérités ; elles n'ont « qu'à se replier sur elles-mêmes et à feuilleter, si cela se peut dire, « leurs propres pensées [1] ».

Pour Vauvenargues, nos conceptions dépendent des dispositions naturelles de notre être et de notre expérience. Il faut, en conséquence, épurer la nature, c'est à dire remonter jusqu'à l'instinct et, quand on en a pris conscience, s'attacher à le suivre :

« La nature a marqué à tous les hommes la route naturelle de « leur vie et personne n'est ni tranquille, ni sage, ni bon, ni heureux, « qu'autant qu'il connaît son instinct et le suit bien fidèlement [2] ».

Dans cette recherche de l'instinct, dans cet effort pour le suivre, Vauvenargues a pu se tromper et se contredire, Mais, si quelqu'un trouve qu'il se contredit, il répond : « Parce que je me suis trompé une fois ou « plusieurs fois, je ne prétends point me tromper toujours [3] ».

---

[1] Max 366. [2] I. 74. Réfl. 13. [3] Max 643.

Comme tous ceux qui pensent et qui souffrent, Vauvenargues, dont la mobilité d'humeur était extrême et qui a dit : « L'esprit ne nous garan- « tit pas des sottises de notre humeur [1] » a connu les heures de doute, de découragement et de lassitude.

Trompés par les événements, par nos passions [2] et même par notre cœur [3], nous ne saurions échapper à l'insuffisance de notre condition. Sa pensée n'a du reste jamais été définitivement fixée. Il éprouvait trop, combien notre esprit est sujet à l'illusion [4] ; il savait que nos passions se l'asservissent ; il savait aussi que les choses changent d'aspect suivant le moment pendant lequel on les considère, suivant l'état de notre estomac ! : « Qui peut se vanter de juger, ou d'inventer, ou d'entendre à « toutes les heures du jour [5] ? »

Il a hésité ; il a changé d'avis ; [6] il s'est efforcé de résister longtemps à des faits qu'il ne voulait pas admettre : « Lorsque l'on est né avec « de l'esprit, il faut bien des années pour se persuader que le mérite a si « peu de considération parmi les hommes [7] ».

Dans son incertitude, il est allé jusqu'à l'amertume qui lui a dicté cette boutade : « On tourne une pensée comme un habit, pour s'en servir « plusieurs fois [8] ».

Mais tout cela s'explique, si l'on n'oublie jamais que son idée se transforme, à mesure qu'apparaissent les besoins de sa nature qu'il cherche en vain à assouvir.

Car, toute sa vie, Vauvenargues a cru à l'existence de certains principes qui s'imposaient à son esprit et à son cœur, parce qu'il en sentait les effets en lui-même et que sa foi les réalisait.

Il a pu douter de la vertu [9] ; il a pu se demander si l'homme en était capable [10]. Qu'importe ! Le vrai Vauvenargues est celui qui croit, malgré tout, à la réalité de la vertu, tellement convaincu, quand il s'abandonne à son sentiment, qu'il dira pour autoriser sa foi : « Dieu nous « ordonne d'aimer la vertu et sait mieux que nous qu'il est contradictoire « d'aimer une chose sans s'y plaire [11] ». Celui qui s'écriera, en s'adressant aux philosophes qui veulent nous détourner de la vertu, en nous insinuant que nous en sommes incapables : « Et moi je leur dis que nous « en sommes capables [12] ». C'est à ces principes qu'il est revenu après la campagne de Prague et il s'est efforcé d'en prendre conscience.

Sa personnalité apparaît nettement dans l'*Introduction* :

Vauvenargues, ne pouvant renoncer à ses inclinations, a toujours

---

[1] Max. 861. [2] I. 89. Réfl. 28. [3] I. 126. Conseil 11. [4] I. 71. Réfl. 7. — Max. 273. [5] Max. 282. Max. 268. 667. 676. [6] I. 79. Réfl. 19. [7] I. 87. Réfl. 26. [8] Max. 831. [9] Max. 298. [10] Max. 297 [11] I. 56. [12] I. 162. Vauvenargues entend ici par « vertu » la force et la grandeur de l'âme.

été entraîné, malgré sa raison, par les mouvements de son cœur. Il découle de cette attitude deux principes fondamentaux :

a. **C'est l'instinct qui nous gouverne.**

b. **La vérité individuelle dépend de la mesure dans laquelle cet instinct est ou n'est pas combattu.**

Or, les lois de notre création variant pour chaque individu, les idées, les maximes, les conceptions seront toujours différentes ou contradictoires [1] parce que l'homme est ainsi fait, qu'il ne juge guère que par comparaison et suivant la proportion que les choses ont avec sa nature ou son esprit [2].

D'autre part, Vauvenargues a toujours occupé sa raison à autoriser les démarches de son cœur. De là cette double conclusion :

a. **Il faut séparer nettement les qualités du cœur de celles de l'esprit** [3].

Notre esprit peut acquérir un grand développement, mais non notre cœur :

« Pour ce qui est des sentiments, j'avoue que je ne connais guère « d'ancien peuple qui nous cède ; c'est de ce côté là, je crois, qu'on peut « bien dire qu'il est difficile aux hommes de s'élever au dessus de l'instinct « de la nature. Elle a fait nos âmes aussi grandes qu'elles peuvent le « devenir et la hauteur qu'elles empruntent de la réflexion est ordinai- « rement d'autant plus fausse qu'elle est plus guindée [4] ».

b. **Connaître par le cœur est le plus haut degré de connaissance** [5].

Une fois que Vauvenargues est arrivé à la conviction qu' « il n'y « a point de contradiction dans la nature [6] » et que, sans se soucier qu'on le comprenne pourvu que lui s'entende, il aura dit : « Tout à sa « raison, tout arrive comme il doit être ; il n'y a donc rien contre le sen- « timent et la nature [7] », allant même jusqu'à concevoir que « les abus « inévitables sont des lois de la nature [8] », que « ce qui n'arrive que rare- « ment n'est point selon les lois de la nature [9] », il occupe sa pensée à s'expliquer son cas et travaille à s'affranchir. Mais cet effort trahit son manque de puissance créatrice. Vauvenargues revient en arrière.

Au lieu de prendre conscience de ce monde nouveau qu'il porte en lui et de briser ses chaînes, il soumet son cas particulier au principe général de la nécessité qui est peut-être la production la plus caractéristique de l'esprit philosophique du XVIIIme siècle. C'est seulement plus

---

[1] I. 23 [2] I. 258. 280. 17. 74. Réfl. 13. 167. II. 170. [3] I. 5. 24. [4] I. 158. 159. 17. II. 244. [5] I. 112. [6] Max. 289. [7] Max. 360. [8] Max. 26. [9] II. 45.

tard, parce que ce travail ne satisfait aucun de ses instincts, que le lyrisme de la jeunesse réapparaîtra, quand il aura eu le courage de sortir, par ses idées, de la sphère où sa condition le resserrait [1]. Mais, si Vauvenargues a pu dire : « Nous aimons à contrôler la nature « humaine pour essayer de nous élever au dessus de notre espèce et pour « nous enrichir de la considération dont nous tâchons de la dépouiller [2] », nous pouvons dire de lui que s'il était toujours occupé de lui-même [3], c'était pour enrichir la nature humaine de la considération dont il se dépouillait, car sa vanité à lui était de résister au pouvoir de la fortune[4].

Malgré tout, la nature de Vauvenargues demeure inaltérable dans son fonds et toujours tournée vers les mêmes objets, dont seule la forme change. Il le sait et ne se laisse point abattre. L'épreuve l'exalte et le grandit ; elle fait croître avec elle l'effort et le courage qu'il faut pour la surmonter. Réduit dans la sphère de sa condition, l'homme s'élève dans son être moral ; plus il est esclave du monde extérieur, plus l'affranchissement s'affirme dans l'idéal et dans la revanche des sentiments sur la réalité brutale et tyrannique.

Sa nature est d'une richesse étonnante dans ses ressources ! C'est en elle et c'est par elle que Vauvenargues retrouve toujours l'équilibre perdu. En la considérant, il remarque que « dans la conduite de leurs « intérêts, les hommes ont un instinct qui les dirige et la nature, qui pré- « side à leurs passions, sauve presque toujours leur cœur des contradic- « tions de leur esprit [5] ».

C'est elle qui le console : « Le malheur même a ses charmes dans « les grandes extrémités ; car, cette opposition de la fortune élève un « esprit courageux et lui fait ramasser toutes ses forces qu'il n'employait pas [6] ». C'est en elle qu'il trouvera, par la nécessité, une raison à sa soumission volontaire [7]. C'est elle encore qui autorise les violences de ses passions : « Dans les situations désespérées, on peut prendre des partis « violents [8] ». « C'est le malheureux avantage de ceux qui n'ont rien à « perdre de pouvoir beaucoup hasarder [9] ».

« Les espérances les plus ridicules et les plus hardies ont été pres- « que toujours la cause des succès extraordinaires [10] ».

Vauvenargues affirme que « le mépris de notre nature est une « erreur de notre raison [11] » et se dresse devant le pessimisme sceptique des philosophes : « L'homme est maintenant en disgrâce chez tous ceux « qui pensent et c'est à qui le chargera de plus de vices ; mais peut-être

---

[1] Max. 230. [2] Max. 219. [3] Max. 330. [4] Max. 593. [5] II. 83. [6] I. 124, Conseil 10. [7] I. 89, Réfl. 28. I. 93, Réfl. 33. [8] I. 119. [9] II 261. [10] II. 250 et Max. 231 où Vauvenargues dit : « quelquefois » au lieu de « presque toujours ». [11] Max. 778.

« est-il sur le point de se relever et de se faire restituer toutes ses « vertus [1] ».

Ce n'est pas la nature qu'il faut attaquer. La source de nos erreurs n'est pas dans notre nature ; mais, il nous faut en prendre conscience et la conduire suivant les lois de sa création. Nos conceptions dépendant de la disposition fondamentale de notre être individuel, la connaissance la plus utile et la plus parfaite que nous puissions acquérir peut bien être celle de nous-mêmes [2].

Et c'est effectivement dans l'étude de soi-même et la connaissance des hommes que Vauvenargues trouve la matière de tous ses écrits [3].

Il faut donc :

a. **Examiner les moyens que nous avons de connaître et de déterminer notre volonté.**

b. **Examiner les rapports de notre volonté individuelle avec les lois générales de la création.**

Vauvenargues ayant abouti fatalement, après bien des expériences malheureuses, à la constatation que son instinct l'a toujours conduit et que ses conceptions ont toujours exprimé la mesure dans laquelle sa nature était ou n'était pas satisfaite, refait de **l'instinct** son point de départ. Après être remonté, par une prise de conscience souvent douloureuse, à ce qu'il croit être le principe fondamental de tout ce qui, de près ou de loin, touche à la nature humaine, il entreprend sa défense.

Il reconnaît très bien notre imperfection naturelle, l'extrême faiblesse des hommes [4], leur inconséquence [5], leur vanité [6], le penchant qu'ils ont à se laisser prendre au merveilleux, à l'étonnant, à ce qui est nouveau et rare, à tout ce qui passe la portée de leur esprit et intéresse leur cœur [7]. Leur esprit s'agite dans une sujétion étroite [8] et est incapable d'embrasser à la fois toutes les faces de chaque sujet, ce qui est la source la plus ordinaire de leurs erreurs [9].

Mais cette nature n'est point barbare [10] : « Il y a plus de sérieux « que de folie dans l'esprit des hommes [11], autant de bonnes qualités que « de mauvaises [12]. Il faut exciter dans les hommes le sentiment de leur « prudence et de leur force, si on veut élever leur génie ; ceux qui par « leurs discours ou leurs écrits ne s'attachent qu'à relever les ridicules « et les faiblesses de l'humanité, sans distinction ni égard, éclairent bien « moins la raison et les jugements du public qu'ils ne dépravent ses incli-

[1] Max 219. [2] I. 283. [3] I. 2. 3. *Discours préliminaire.* [4] Max. 395. [5] Max. 303. Max 355. [7] I. 153. Max. 319. II. 63. Max. 220. Max. 273. 596. [8] I. 75. Réfl. 15. [9] Max. 301. [10] I. 157. [11] Max. 206. [12] Max 219. 297. 298. 299.

« nations [1] ». Nous pouvons donc nous consoler de nos faiblesses puisqu'elles nous laissent toutes nos vertus [2]. « Nous pouvons connaître « notre imperfection sans être humiliés par cette vue [3] ».

Et Vauvenargues ira jusqu'à dire : « Ce qui me paraît le plus noble « dans notre nature, c'est que nous nous passions si aisément d'une plus « grande perfection [4] ».

Mais, notre nature est embarrassée, étouffée et faussée par une foule d'éléments qui empêchent notre esprit de raisonner juste, notre âme de saisir le vrai. Il faut d'abord l'épurer et l'affranchir de tout ce qui l'entrave. C'est à cela que Vauvenargues s'acharne ; il veut échapper à la réalité et même se soustraire à l'empire de la raison ; et il le fait, jusqu'au moment où il conçoit la nécessité de notre imperfection : « L'homme est imparfait ; mais c'est là une nécessité ; la perfection infi- « nie ne souffre pas de partage : Dieu ne serait point parfait, si quel- « qu'un d'autre pouvait l'être [5] ».

Au début, le sentiment, à l'exclusion de la raison, résume pour Vauvenargues toute la nature humaine. C'est le cœur qui nous gouverne, non l'esprit [6] : Quand il manque quelque chose aux connaissances de l'homme du côté du raisonnement, l'instinct le supplée avec usure, le sentiment nous force de croire ce que notre raison trop faible n'ose décider [7]. Ensuite, nous avons eu l'occasion de le constater déjà, il y a un essai de conciliation entre la raison et le cœur. « La raison et le sen- « timent se conseillent et se suppléent tour à tour. Quiconque ne con- « sulte qu'un des deux et renonce à l'autre se prive inconsidérément « d'une partie des secours qui nous ont été accordés pour nous con- duire » [8] « La raison débile de l'homme et ses sentiments illusoires le « sauvent encore néanmoins d'une infinité d'erreurs [9] ». Mais c'est sans doute dans le 7me *Dialogue* [10] (*Un Américain et un Portugais*), que Vauvenargues donne le fond de sa pensée, difficile à saisir du reste, parce que, comme cela arrive si souvent, il ne se prononce pas et demeure dans l'incertitude.

La nature de l'homme n'est autre chose que le concours de son instinct et de sa raison. Toutefois, il y a un certain degré au delà duquel la raison s'égare lorsqu'elle veut pénétrer [11] ; Vauvenargues, qui croit la raison capable de développement, a bien l'air de concevoir qu'elle est arrivée à sa maturité dans le passé déjà, qu'elle ne saurait plus être la

---

[1] Max. 285 et variantes. Max. 75, 193. II. 17. cf. : Max. 287. II. 207. Max. 288, 284, 870, 943. Notons, en passant, que cette façon de voir contraste étrangement avec l'esprit de son ami Voltaire. Dans cette amitié même, on peut relever une des contradictions de Vauvenargues. [2] I. 125. I. 116, Conseil 3. I. 76, Réfl. 15. Max. 922.
[3] Max. 463, 458, 461. [4] Max. 462 et variante. [5] I. 194. [6] I. 70, Réfl. 6.
[7] I. 64, Réfl. 1. [8] Max. 150. II. 177. Max. 306. [9] I. 194. [10] II. 24. [11] II. 25.

base d'une recherche fructueuse de la vérité et qu'il faut résolument rompre avec elle pour marcher vers la lumière par les routes du cœur. Dans cette différence de degré qu'il établit, il laisse la réflexion loin derrière le sentiment [1].

Mais, dans l'expression du sentiment nouveau qu'il porte en lui, il est arrêté par la raison de son siècle. Ayant conçu, par nécessité, qu'il est impossible d'affranchir notre nature, il va montrer l'empire que certains éléments peuvent avoir sur elle, avec lesquels il faut compter.

Ce sont :

La coutume qui, par la force de l'habitude, peut devenir une seconde nature, en modifiant les dispositions fondamentales et originelles de notre être [2]. Vauvenargues marche ici, derrière Pascal. Il va le réfuter : « Toutefois, avant qu'il y eut aucune coutume, notre âme « existait et avait ses inclinations qui fondaient sa nature ; ceux qui « réduisent tout à l'opinion et à l'habitude ne comprennent pas ce qu'ils « disent [3] ». Mais, l'expérience l'oblige à reconnaître l'immense pouvoir de la coutume : C'est l'habitude qui peut, dans la pratique des devoirs, remplacer la volonté [4] : « Les hommes se défient moins de la coutume « et de la tradition de leurs ancêtres que de leur raison [5] » « La coutume « fait tout, jusqu'en amour [6] » Il dira même : « Je conviendrais de très « bonne foi que la coutume peut plus que la raison même pour le bien « des hommes et que la nature, le bonheur, la vérité même, dépendent « infiniment d'elle [7] ».

La mode ; inconstante [8], elle a son cours et l'erreur périt avec elle [9].

Elle excède toujours la nature [10]. Mais elle exerce une influence profonde [11] et le ton qu'elle donne est dominant [12].

Les opinions, qui sont semblables aux générations des hommes, bonnes ou vicieuses tour à tour [13]; pareilles à la mode, elle sont destinées à être remplacées dès qu'elles deviennent communes [14]. Extravagantes, barbares [15] et inconséquentes [16], elles entraînent les esprits vifs et sans assiette [17] et gouvernent les faibles [18]. Toutefois, il ne faut pas jeter du ridicule sur celles qui sont respectées [19]. Dans la rivalité de nos passions, en partie mauvaises, en partie très bonnes, c'est l'opinion qui fait pencher la balance et décide de la question [20] ; elle persuade souvent aux hommes, ce que la nature ne leur dit point [21].

---

[1] Max. 42, 123, 124, 128, 131. [2] I. 65. [3] I. 65. [4] Max. 696. [5] Max. 317. [6] Max. 39, 591. [7] II. 26. [8] Max. 691, 725. [9] I. 357. [10] Max. 40. [11] Max. 345, 590. [12] I. 100, Réfl. 43. I. 311. Max. 637. [13] Max. 33. [14] Max. 220. [15] Max. 660. [16] II. 83. [17] Max. 853. [18] Max. 359. [19] Max. 872. [20] I. 168. [21] I. 160.

L'éducation exerce une action considérable sur la formation de notre individualité, en gâtant ou en épurant notre naturel [1]. Vauvenargues la considère comme un art dont les principes sont imparfaits, ou insuffisants ou mêlés d'erreurs [2]. Mais, si elle ne peut suppléer le génie, elle est néanmoins nécessaire pour faire fleurir les talents [3].

Les préjugés qui nous environnent et sur lesquels nous nous reposons avec une entière assurance [4].

L'âge, qui resserre les besoins de l'imagination à mesure qu'il multiplie ceux de la nature [5] : « Il ne faut point apprendre à danser en « cheveux gris, ni entrer trop tard dans le monde [6] ».

La maladie, qui est sans doute le point de départ de la nécessité, telle que Vauvenargues l'a conçue au début. C'est d'elle qu'il apprend la dépendance de notre pensée, de notre cœur et même de notre conscience : « Il faut entretenir la vigueur du corps pour conserver celle de l'esprit [7] ». « La maladie éteint dans quelques hommes le courage, dans quelques « autres la peur, et jusqu'à l'amour de la vie [8] ».

C'est enfin **nous-mêmes :** « Il n'y a point d'homme qui ne porte « dans son caractère, une occasion continuelle de faire des fautes et si elles « sont sans conséquence, c'est à la fortune qu'il le doit [9]. C'est dans notre propre caractère qu'il faudrait rechercher bien des causes que nous attribuons à la fatalité [10]. Nos malheurs même ne peuvent nous corriger de nos défauts [11].

Il y a bien un moment où Vauvenargues essaye de travailler sur lui même [12] ; et puis, il constate tristement les faiblesses inséparables de notre nature [13] dont nous allons jusqu'à tirer vanité [14] et dont il s'efforcera, lui, de faire un argument à notre avantage : « L'esprit est borné, jusque dans « l'erreur, qu'on dit son domaine [15] ».

Mais les conséquences de cette imperfection sont extrêmes car pour Vauvenargues, nous jugeons suivant le rapport que les choses ont avec notre esprit ; c'est dans notre esprit que nous apercevons la plupart des choses ; s'il s'offre à nous la moindre ombre de propriété, nous sommes si vides que nous nous y attachons aussitôt : « Nous prêtons à un « perroquet, des pensées et des sentiments ; nous nous figurons qu'il « nous aime, qu'il nous craint, qu'il sent nos faveurs. Ainsi, nous aimons « l'avantage que nous nous accordons sur lui » [16]. Et c'est en présence de semblables constatations que Vauvenargues dira : « En approfondis-

---

[1] I. 65 cf. I. 153. [2] I. 66. Max. 362, 363. [3] I. 35. [4] I. 68. Max. 928. I. 152-153. [5] Max. 781. [6] Max. 679. Max. 384, 678, 780, 817. I. 359. [7] Max. 79. [8] Max. 139. Max. 138, 140, 141, 718. 195, 197. 135, 136. 662, 663. [9] Max. 246, 692, 711, 769. [10] I. 70, Réfl. 6. [11] Max. 247, 156. [12] II. 177. [13] Max. 846. [14] Max. 876. [15] Max. 844. 826. II. 77. I. 58. I. 166. [16] I. 39, § 34. Max. 203, I. 218. *Sur l'économie de l'univers.*

« sant les hommes, on rencontre des vérités humiliantes mais incontes-
« tables [1] ».

Coutume, habitude, mode, opinion, éducation, autant d'éléments qui entrent en conflit avec le naturel. Il y a toujours lutte entre ce qui est la pure nature et ce qui est artificiel. La pensée de Vauvenargues, après avoir travaillé à émanciper le naturel, s'efforce de l'accommoder aux nécessités de la culture, qu'il s'agisse de morale, de métaphysique, de politique ou de religion. Mais, s'il faut faire la part de ces éléments, il est nécessaire d'en épurer son cœur et son esprit, chaque fois qu'ils nous écartent de la loi naturelle ou qu'il nous empêchent de nous manifester suivant les lois de notre création.

Vauvenargues considérant notre nature dans sa grandeur et dans sa petitesse, dans sa force et dans sa faiblesse, découvre en elle :

Un fonds naturel que nous avons à notre naissance. C'est en quelque sorte un don, différent pour chaque individu et qui présente des caractères originels divers : grandeur d'âme, courage, petitesse, probité, droiture, etc. [2], qualités ou défauts auxquels nous ne saurions rien changer et qui sont réels.

Ce **fonds naturel** embrasse :

a. **Des passions** qui naissent de nos besoins, de nos inquiétudes, de nos désirs. Elles dépendent de la mesure dans laquelle notre nature est satisfaite et expriment, par le sentiment ou par le cœur, ou encore par l'intuition, les affinités secrètes que nous avons avec le monde extérieur, que nous saisissions les rapports existant entre les lois de notre individu et les lois de la création universelle, par les sens ou par la réflexion.

b. **Un esprit**, c'est-à-dire l'ensemble de nos facultés de réflexion, le mécanisme de notre organisme pensant, le pouvoir que nous possédons de nous replier sur nous-mêmes et de nous rendre compte des mouvements instinctifs de notre nature.

Vauvenargues se sert souvent du mot **âme**, pour désigner le fonds naturel qui comprend l'esprit et le cœur. Mais, les termes : esprit, cœur, âme, ne semblent pas avoir pour lui une valeur constante, une signification bien arrêtée. Le sens qu'il donne à chacune de ces expressions varie à mesure que sa pensée évolue. Les additions et les variantes indiquent suffisamment les tâtonnements et les incertitudes de cet esprit, se cherchant en dehors de tout système.

Pour Vauvenargues, le cœur c'est l'instinct ou l'intuition ; mais

---

[1] I. 37, § 31. [2] I. 60-61.

c'est encore le sentiment qui est aussi la sensation ! Nous avons la sensation d'objets réels ; nous avons le sentiment d'objets qui peuvent exister en dehors de nous, ou que nous réalisons par l'imagination. La sensation — ou le sentiment — détermine la passion qui exprime le mouvement de notre cœur comme la réflexion — ou la raison -- exprime le mouvement de notre esprit.

Cette conception de l'âme, de l'esprit et du cœur, laisse assez voir qu'il faut entendre par le terme de « qualités » dont Vauvenargues se sert — qualités du cœur, qualités de l'esprit, qualités de l'âme — une certaine manière de se manifester plus encore qu'une certaine manière d'être.

Le caractère renferme tout ce qui forme l'esprit et le cœur ; il exprime le rapport qui existe entre nos passions et notre esprit ; tandis que

La physionomie est l'expression des rapports qui existent entre le fonds naturel et le caractère.

A côté de ces éléments, variables à l'infini, présentant des particularités individuelles complexes et multiples, Vauvenargues fait une place à part au **génie** qui consiste dans la réunion intime de plusieurs qualités, soit de l'esprit, soit du cœur, résultat d'un assemblage heureux et rare [1].

Aucun de ces éléments ne doit être pris isolément. Il y a entre les passions, l'esprit, le caractère, le fonds naturel, des états nombreux de dépendance et, de l'un à l'autre, des influences réciproques, profondes et constantes. Dès qu'un objet nous touche, toutes nos facultés entrent en jeu.

L'esprit et les passions dépendent du caractère particulier de notre fonds individuel. Mais l'esprit peut être soumis aux passions qui se l'asservissent dans la poursuite de leurs intérêts, pour se convaincre et autoriser leurs démarches ; de sorte qu'il ne faut point rapporter au raisonnement des effets qui appartiennent aux passions [2].

Notre être est imparfait. Dès sa naissance, il éprouve deux états : Le plaisir et la douleur. Ces deux états sont déterminés par les impressions qui nous viennent directement des choses, par les sens, suivant le rapport intime et secret qui existe entre les choses et nous, ou encore, par la conscience que nous prenons de nous-mêmes, en appliquant notre réflexion à notre expérience, c'est-à-dire à l'idée de notre grandeur que nous voudrions augmenter et qui nous pousse à l'espérance, à l'idée de notre faiblesse que nous tâchons d'étouffer et qui nous pousse à désirer

---

[1] I. 21. [2] I. 5.

mieux. C'est cette réflexion qui fournit la modération aux gens froids et qui entretient l'ardeur des autres, en leur fournissant des ressources pour nourrir leurs illusions [1].

C'est aussi de l'expérience du plaisir et de la douleur que nous tirons l'idée du bien et du mal, que nous attachons à divers objets, chacun suivant son expérience, ses passions, ses opinions [2].

Nos idées découlent donc essentiellement de la mesure dans laquelle notre nature, soumise aux lois de la création, trouve l'occasion de se satisfaire.

Leurs sources les plus importantes sont en conséquence :

I. **Les sens**, qui résument tout ce que nous pouvons acquérir directement, sans le secours de la réflexion, c'est-à-dire le sentiment autant que la sensation [3].

II. **La réflexion**, qui s'applique aux objets de notre sentiment et de nos sensations.

III. **L'étude.**

IV. **L'éducation, l'opinion courante, les préjugés.**

Vauvenargues remarque que, parmi les idées de cette dernière source représentant à peu près, l'éducation mise à part, l'état de choses que nous trouvons établi à notre naissance [4], plusieurs résultent d'une impression violente qui les lie irrévocablement dans la mémoire ; elles sont de véritables ressentiments de folie qui prouvent seulement l'invincible pouvoir de la coutume [5]. Il n'admet pas les idées innées [6], mais reconnaît que nous avons des sentiments qui ne sont point réfléchis, ni acquis et qui se forment avec nous [7].

Les idées que nous imposent l'éducation, l'opinion, les préjugés, doivent être dépouillées de ce qu'elles ont d'artificiel ; il ne faut les accepter qu'après avoir examiné si elles sont conformes à la loi naturelle de l'individu.

Les idées acquises par l'étude ne sont pas, pour Vauvenargues, un trésor indispensable [8]. N'ayant point fait d'études régulières, il se passe de ce qui n'est pas à sa portée : « Les choses que l'on sait le mieux sont celles « qu'on n'a pas apprises [9] ». — « Celui qui a un grand sens sait beaucoup [10] ». Telle maxime trahit la direction de ses espérances : « Rien n'est plus « facile aux hommes en place que de s'approprier le savoir d'autrui [11] ».

---

[1] I. 27-28. [2] I. 27. [3] « Les impressions qui viennent par les sens sont immé- « diates et ne peuvent se définir » I. 27. — « La misère ne pourrait-elle pas sur notre « cœur ce que fait la vue d'une plaie sur nos sens ? ». I. 43, § 38. [4] I. 51.
[5] I. 10-11. [6] Max. 471. [7] II. 207. [8] Max. 214. [9] Max. 828, 812. [10] Max. 898.
[11] Max. 896, 895, 897.

Il s'élève, avec énergie, contre les connaissances inutiles et superficielles qu'on cultive à son époque [1] ! Il est sévère surtout pour ceux qui ne savent rien tirer de leur propre fonds et qui vont répétant les idées des autres [2].

Il s'efforce de montrer l'effet, sur notre esprit, de connaissances qu'il ne peut assimiler, parce qu'elles ne sont pas siennes : « Combien « de connaissances, que nous prisons tant, sont stériles pour nous ! « Etrangères dans notre esprit où elles n'ont pas pris naissance, il arrive « souvent qu'elles confondent notre jugement beaucoup plus qu'elles ne « l'éclairent [3] ! ».

« L'effet d'une grande multiplicité d'idées, c'est d'entraîner dans « des contradictions les esprits faibles [4] ». Vauvenargues, poussant son idée, dira : « Les grands hommes, en apprenant aux faibles à réfléchir, « les ont mis sur la route de l'erreur [5] », parce que « plus on voudra « pousser les esprits au delà des notions communes, plus on les mettra « en péril de se tromper [6] ».

Vauvenargues affiche même un certain dédain pour l'étude : « Il « faut cependant, pour vivre avec tous ces gens-là (les gens de lettres) « un grand fonds de connaissances qui ne satisfont ni le cœur, ni l'esprit et « qui prennent tout le temps de la jeunesse [7] ». Cela ne l'empêche pas d'étudier, sans le laisser voir du reste, sauf quand il s'oublie : « Rien n'épuise « comme l'étude [8] ». Mais, quand il aura constaté que pour obtenir des suffrages, il faut les enlever de force [9], il reconnaîtra la nécessité de bien parler et de bien écrire [10], l'utilité de la conversation pour rendre l'esprit maniable [11]. Quand il aura conçu l'explication rationnelle de notre passion des sciences qui, « venant du sentiment de notre vide et de notre « imperfection s'attache à étendre et à cultiver notre fonds » [12], il modifiera ses vues. Si le savoir est rare [13] et s'il faut juger les hommes non par ce qu'ils savent, mais par la manière dont ils le savent [14], l'esprit toutefois n'en saurait tenir lieu [15]. Parlant du précieux dépôt conservé par la mémoire [16], Vauvenargues ne dit rien des connaissances. C'est qu'il s'agit moins pour lui d'apprendre ce qu'ont dit les autres que de s'étudier soi-même, à travers leurs pensées [17].

De même, il ne touche pas un mot des connaissances quand il parle de l'étendue de l'esprit [18], parce que l'esprit est un mécanisme qui ne s'assimile rien, mais que les connaissances, en lui servant d'aliment, façonnent et affinent : « Il n'y a point de science qui ne puisse

---

[1] I. 100-101. Max. 637, 638, 639, 640 - 217, 269. [2] I. 16-17 II. 128. [3] I. 151. Max. 664, 605. [4] I. 152. [5] Max. 221. [6] Max. 270. [7] II. 128. [8] II. 146. cf. II. 144 à Vauvenargues. [9],[10] II. 190. [11] II. 221. [12] I. 34. [13] Max. 726. [14] Max. 267. [15] Max. 474. [16] I. 6. [17] I. 283. [18] I. 13. § 10.

« agrandir l'esprit et, si la vie humaine n'était pas si courte, il n'en fau« drait point rejeter [1] ». Seulement, les connaissances que nous acquérons par l'étude, doivent être proportionnées à notre esprit et, pour qu'elles soient utiles, « il faut se borner à un petit nombre, se les rendre « familières et les réduire en pratique [2] ». « Les sciences ont toutes leur « utilité ; mais il en est une qui leur est préférable. C'est celle qui apprend « à l'homme, d'un esprit flexible et délié, par le commerce des hommes, « le secret d'aller à ses fins ; cet homme sonde les routes du cœur, s'ins« truit des ressorts de l'âme et, au moyen d'une science incertaine selon « les mathématiciens, se procure certainement les plus grands avantages « de la vie [3] ». Le but pratique que trahit l'arrière-pensée de Vauvenargues : « conduire les hommes avant de les instruire [4] » trouve son expression la plus complète dans cette maxime : « La politique est la plus grande « de toutes les sciences [5] ». Deux études surtout sont importantes pour Vauvenargues : « La vérité, pour donner un fondement solide à l'élo« quence et bien disposer notre vie ; l'éloquence, pour diriger la con« duite des autres hommes et défendre la vérité [6] ».

Les idées que nous acquérons par les organes de la réflexion, se fondent avant tout sur le sentiment d'imperfection ou de grandeur de notre être. Elles ont donc leur source dans notre instinct et dans nos passions. Nous avons, pour en prendre conscience, de même que pour nous assimiler les connaissances, les facultés réunies en l'**esprit**.

L'**esprit** contient trois principes remarquables : **l'imagination, la réflexion, la mémoire,** et présente des caractères généraux différents pour chaque individu.

En parcourant les divers caractères de l'esprit, à la manière dont Vauvenargues le conçoit, il est aisé de constater sa complète subordination.

Dépendant de nos lumières, de notre courage, de notre sentiment qui porte sur des objets bien différents, chacun selon son caractère, ses habitudes, sa force ou sa faiblesse [7], de nos passions qui l'excitent et le fertilisent, de notre âme qui a ses inclinations indépendantes de ses opinions [8], notre esprit est le produit d'une disposition de nos organes qui lui assurent un fonctionnement plus ou moins parfait et dépend en outre de la proportion plus ou moins heureuse des divers caractères qu'il comporte.

Quoique manifestement imparfait [9], notre esprit peut se dévelop-

---

[1] I. 113. I. 35. [2] I. 35. [3] I. 113. [4] *Eloge*. I. 113, note. [5] Max. 405. cf. Max. 406, 407, 408. [6] I. 284. § 13. [7] I. 8 [8] I. 17. [9] I. 168. Vauvenargues reconnaitra plus tard que notre mal n'est pas seulement dans l'esprit.

per par le travail et l'exercice. Ses divers caractères se manifestent par le **tour de l'expression** ; mais la proportion est rarement juste entre le don de penser et celui de s'exprimer, les termes n'ayant pas une liaison nécessaire avec les idées [1].

Les qualités de l'esprit ont toutes leur utilité et leur agrément ; on pourrait même établir le rang de leur importance, si les hommes pouvaient convenir des moindres choses [2].

Mais, le meilleur moyen qui soit à notre portée pour saisir le vrai est **le sentiment,** c'est-à-dire la conscience que nous prenons de notre instinct. Ce sentiment ne nous est point suspect de fausseté, [3] n'a pas besoin de la raison et la donne, au contraire [4] ; il a toujours précédé la réflexion et en a été le premier maître, dans l'enfance de tous les peuples comme dans celle des particuliers [5]. De sorte que la réflexion ne s'exerce jamais que sur des éléments qui se révèlent à nous par le sentiment. Connaître par sentiment, c'est comprendre d'instinct, c'est-à-dire avoir l'intuition directe des choses.

Vauvenargues définit l'esprit naturel : « Un instinct qui prévient la « réflexion et se caractérise par la promptitude et par la vérité du senti- « ment [6] » et il sait qu'il est donné aux habiles d'expliquer les causes cachées qui l'excitent [7].

L'instinct est nécessaire à tous les métiers [8] et c'est à ses lois qu'il faut obéir [9].

Vauvenargues fonde toute la vérité sur l'évidence de son instinct, même en matière de sciences, et déclare que « toutes nos démonstra- « tions ne tendent qu'à nous faire connaître les choses avec la même « évidence que nous les connaissons par sentiment. Connaître par senti- « ment est donc le plus haut degré de connaissance [10] ».

Toutefois, il ne suffit pas de bien connaître la nature ; il faut encore la bien conduire. Notre nature n'est rien, tant qu'elle ne se manifeste pas[11]. « L'homme ne peut jouir que par l'action et n'aime qu'elle [12] ».

Il faut marcher, malgré nous, et suivre le mouvement universel de la nature. Or, le principe fondamental de nos actions est le même que celui de nos idées : l'instinct. Telle n'a du reste pas toujours été l'opinion de Vauvenargues. Placé entre ses passions qui l'entraînent et sa raison qui s'efforce de le conduire, il pense d'une façon et agit d'une autre ! « Nos actions ne sont ni si bonnes, ni si vicieuses que nos volontés [13] » ; « nous ne pensons pas si bien que nous agissons [14] ». Il existe, entre ses

---

[1] I. 18. I 13. [2] I. 23. [3] Max. 367. [4] Max. 128. [5] Max. 155. [6] I. 82. [7] I. 17-18. [8] Max. 881. [9] I. 113. [10] I. 112. Max. 472. [11] I. 67. Réfl. 3. I. 74. Réfl. 13. I. 94. Réfl. 35. [12] Max. 199. 145. 146. [13] Max. 314, 316. [14] Max. 612.

volontés et ses actions, le même abîme que nous avons constaté entre sa raison et son cœur.

Mais, peu à peu, Vauvenargues se rend compte que ses actions, comme la raison qui les juge et qui est impuissante à les conduire, sont une manifestation naturelle de son être : « Qui donne l'essort à nos pro- « jets, qui borne ou qui étend nos opinions, sinon la nature ? N'est-ce « pas encore la nature qui nous pousse même à sortir de la nature, « comme le raisonnement nous écarte quelquefois de la raison, ou comme « l'impétuosité d'une rivière rompt ses digues et la fait sortir de son lit [1] ? ».

L'homme agit comme il aime et il aime comme il pense, parce que sa pensée est une recherche justificative de son action. Chez Vauvenargues, la pensée n'est autre chose que l'expression de l'action. Mais cette activité qu'il déploie n'est que dans la pensée et est toute idéale. Dès qu'elle s'extériorise en un fait, elle se heurte à la réalité. De là, cette absence d'harmonie entre le calcul de la raison et les mouvements du cœur. Vauvenargues ne parle que d'action et n'agit pas.

Dans ses idées, comme dans les manifestations de son cœur, sa nature est conduite par le même instinct qui le pousse à vaincre sa faiblesse et à augmenter sa force. Dans la pensée, il s'exprime par le sentiment ; dans l'activité, il s'exprime par **les passions.**

Nos passions ne sont pas distinctes de nous-mêmes et il y en a qui sont tout le fondement et toute la substance de notre âme [2].

Elles prennent le tour de notre caractère ; elles peuvent s'opposer les unes aux autres et se servir de contrepoids ; mais, la passion dominante ne peut se conduire que par son propre intérêt, vrai ou imaginaire, parce qu'elle règne despotiquement sur la volonté, sans laquelle rien ne se peut [3].

Ce sont les passions qui nous poussent à l'activité [4]. Ce sont elles qui fournissent à l'esprit la matière de son travail, tellement qu'elles ont appris aux hommes la raison [5] et que nous leur devons peut-être les plus grands avantages de l'esprit [6]. Ce sont les passions qui nous mènent [7], qui se soumettent la réflexion ; et quand la réflexion contrarie l'instinct, cette contradiction ne fait qu'irriter la passion qui dépouille alors son objet de ses qualités naturelles pour lui en donner de conformes à son intérêt dominant, et se livre ensuite, témérairement et sans scrupule, à ses préventions insensées [8]. Les passions peuvent nous tromper [9] et entraîner notre nature ; la force d'esprit qui,

---

[1] Max. 358 et variante. cf. fin de la max. 356. [2,3] I. 48. [4] Max. 125, 149, 153. [5] Max. 154. Max. 155 à rapprocher de la max. 128. [6] Max. 151. [7] Max. 316. [8] I. 45. I. 199. 1re addition. [9] I. 89.

seule, pourrait les posséder[1] n'a pas assez de pouvoir pour nous empêcher de les suivre[2].

Cet instinct, si fort, qu'il régente nos actions et par là nos idées, c'est la force qui pousse notre nature à rechercher sa satisfaction. Il se fonde sur la volupté, c'est-à-dire le droit à la vie, le droit de vivre conformément aux lois de l'être.

Vauvenargues, malgré les difficultés de son existence, est un amoureux de la vie. Il l'aime, non par système et abstraitement, mais d'instinct, par tous ses sens et toute son âme, non une idée de la vie, mais la vie concrète et sensible, la vie des vivants, la vie de la chair et la vie de l'esprit : « Rien de long n'est fort agréable, pas même la vie ; cepen- « dant on l'aime[3] ». Il nomme la vertu et le plaisir « les deux présents « du ciel les plus aimables[4] ». Et toujours il s'attachera au plaisir que les choses lui procurent : « Nous ne connaissons pas les défauts de notre « âme, mais quand nous pourrions les connaître, nous voudrions rarement « les vaincre. Le plus faible de tous les hommes voudrait-il périr pour « se voir remplacé par le plus sage ? Qu'on me donne un esprit plus « juste, plus aimable, plus pénétrant, j'accepte avec joie tous ces dons ; « mais si l'on m'ôte encore l'âme qui doit en jouir, ces présents ne sont « plus rien pour moi[5] ». « La plus grande perfection de l'âme est d'être « capable de plaisir[6] ».

La passion étant la force naturelle qui pousse notre instinct à rechercher sa satisfaction, il ne faut pas la combattre[7]. Remarquons en passant que Vauvenargues ne pouvait pas voir le mauvais côté de sa doctrine, ses passions allant naturellement au bien : « En toute occasion, « quand vous vous sentirez porté vers quelque bien, lorsque votre beau « naturel vous sollicitera pour les misérables, hâtez-vous de vous satis- « faire; craignez, que le temps, le conseil n'emportent ces bons senti- « ments, et n'exposez pas votre cœur à perdre un si cher avantage ».

« Mon aimable ami, il ne tient pas à vous de devenir riche, d'obte- « nir des emplois et des honneurs ; mais rien ne peut vous empêcher « d'être bon, généreux et sage[8] ».

Toutefois, notre nature est imparfaite ; la poursuite de ses besoins égoïste. Pour la satisfaire, nous n'aimons que ce qui nous plaît ; nous n'estimons que ce que nous aimons. Ici, Vauvenargues distingue habilement entre l'amour propre et l'amour de nous-mêmes. L'amour propre veut que les choses se donnent à nous : « Il est si naturel aux hommes

---

[1] I. 61. [2] Max. 24. [3] Max. 698, 699, 700. I. 301-302. [4] I. 161. [5] I. 48-49. [6] Max. 546. cf. Max. 545, 57, — critique de la maxime de la Rochefoucauld n° 68. II. 80. II. 168. — La fin de la max. 316. [7] Max. 327 II. 129. II. 163. [8] I. 123. Conseil 9. II. 186. Max. 200, 543. 544, 272 var. I. 81. fin de la Réfl. 19.

« de tirer à soi et de s'approprier tout, qu'ils s'approprient jusqu'à la « volonté de leurs amis et se font de leurs complaisances même un titre « pour les dominer avec tyrannie [1] ». Cet amour-propre, Vauvenargues e condamne et le combat.

Au contraire, les passions qui nous viennent de l'amour de nous-mêmes, nous donnent aux choses : Vauvenargues l'admet comme parfaitement légitime et conforme aux lois de notre création [2] : « S'il y a un « amour de nous-mêmes, naturellement officieux et compatissant et un « autre amour-propre, sans humanité, sans équité, sans bornes, sans rai-« son, faut-il les confondre [3] ? »

« Est-il contre la raison ou la justice de s'aimer soi-même ? Et « pourquoi voulons-nous que l'amour-propre (amour de soi) soit tou-« jours un vice [4] ? » Nous avons le droit de jouir en paix du bien dans lequel notre nature trouve sa satisfaction [5]. Vauvenargues établit du reste, la supériorité de l'amour sur l'amour-propre [6] et, c'est dans cet esprit qu'il combattra La Rochefoucauld, dans les maximes pour lesquelles il éprouve de la « répugnance ».

Nous sommes conduits par l'intérêt de la passion dominante : voilà ce que Vauvenargues a, en principe, de commun avec La Rochefoucauld [7]. Mais, là où il s'oppose diamétralement à sa doctrine, c'est quand il affirme que l'intérêt qui nous conduit peut viser, non à attirer les choses à nous, mais à nous donner à elles. Il va plus loin encore. Après avoir rejeté l'amour-propre, il s'élève à la nécessité du sacrifice de notre intérêt personnel.

Il n'y a pas que des individus. Il y a des groupements d'individus. Naturellement imparfaits, les hommes n'ont pu se suffire, chacun à soi-même et ont dû se réunir : ainsi est née la société. Dans cette communauté, l'instinct individuel doit désarmer devant l'intérêt général : Il faut assujettir l'instinct à de certaines règles, pour le bien de la société [8]. Et, pour Vauvenargues, le bien moral consiste à sacrifier les intérêts personnels au groupement des individus.

Mais, le bien commun ne pouvant se répandre également sur tous, la religion vient offrir des compensations dignes d'envie à ceux qui nous semblent lésés ; et les hommes, n'étant pas tous capables du sacrifice que la société leur demande, il a fallu convenir de certaines règles ; c'est là l'origine des lois [9].

---

[1] Max. 684, 179. I. 39. § 35. [2] I. 29 § 24. [3] Max. 291, 294. [4] Max. 290. [5] I. 56. [6] Max. 677. [7] Il faut y ajouter une même amertume dans le ton. Quand Vauvenargues faiblit dans son cœur et suivant sa raison, touche à l'aigreur, il est bien près de ressembler à La Rochefoucauld qu'il combat. Ils souffrent tous les deux et quelquefois pour les mêmes raisons, d'une même impuissance à « remplir leur mérite ». cf. Max. 81, 160, 537, 914. [8] II. 24. [9] I. 50-51.

Cette conception rationnelle sauve Vauvenargues d'une nouvelle constatation : celle de notre dépendance.

Par la réflexion, il est conduit à poser en fait que l'homme doit écouter son instinct et suivre ses passions. Mais, ce faisant, Vauvenargues ne connaît ni la gloire, ni l'indépendance, ni aucun des biens vers lesquels le pousse sa nature. Il est réduit à admettre qu'il y a, autour de l'homme, des éléments qui limitent son activité. Bornée une première fois dans ses moyens de connaître par l'éducation, la coutume, l'opinion courante, et mille autres objets, notre nature l'est une seconde fois dans son action par **la fortune, le milieu social, les conditions de naissance, la force du pouvoir, les multiples faits auxquels nous sommes mêlés,** enfin par **notre destin.** La nature humaine n'est point seulement imparfaite ; elle fait partie d'un ordre universel des choses, régi par des lois dont elle est dépendante :

« Que peut notre imagination pour nous soustraire à nos sujétions « naturelles ? Pour nous dérober au joug des hommes, nous sommes for- « cés de subir celui des lois ; pour résister aux passions, il nous faut flé- « chir sous la raison, maîtresse encore plus tyrannique ; en sorte que « notre plus grande indépendance est une servitude volontaire [1] ». C'est dans cette servitude volontaire que Vauvenargues retrouvera sa liberté, quand il aura échappé à sa condition, par ses idées [2].

L'indépendance fut toujours, pour lui, une véritable passion : « Le « premier soupir de l'enfance est pour la liberté [3] ».

Et, longtemps, Vauvenargues s'efforce de sauver l'illusion de liberté qu'il possède et qu'il craint de perdre : « Les êtres physiques ne « dépendent pas d'un premier principe et d'une cause universelle, comme « on le suppose ; car moi, qui suis un être libre, je n'ai qu'à souffler sur « de la neige, et voilà que je dérange tout le système de l'univers [4] ».

Il essaye de montrer que notre nature, pour être dans sa force, pour se manifester pleinement, doit être à sa place [5]. Il s'explique son incapacité d'accomplir les petites choses, son embarras des « petits « soins » : « Celui qui n'est pas né pour les petites choses les traite « moins bien qu'un autre [6] ».

Car Vauvenargues se croit né pour de grandes choses et se justifie, par le mérite, de tendre à une gloire supérieure à ses talents, à un emploi supérieur à sa condition. Ce n'est pas à lui qu'il s'en prend, c'est aux choses [7]. Dans le *17e Dialogue (Renaud et Jaffier, conjurés)*, il a résumé, d'une manière saisissante, tout le drame de sa vie : la lutte entre sa for-

[1] I. 161. cf. note I. p. 45 de cet ouvrage. Max. 183, 184, 590. [2] Max. 230. [3] Max. 749, 162, 22 [4] Max. 595. [5] I. 69. Réfl. 5. [6] I. 75. Réfl. 15. cf. II. 48. 15e Dialogue. I. 126. Conseil 12. II. 219. I. 91. Réfl. 31. I. 73. Réfl. 12. [7] Max. 561, 562, 563, 564. — 88.

tune qui l'avait fait naître hors de sa place et sa nature qui l'y appelait et se révoltait [1].

De même que Vauvenargues s'est accommodé, après avoir travaillé à y échapper, de tout ce qui troublait son instinct, dans la recherche de la vérité, il examine les éléments qui limitent sa liberté d'action. Comme toujours, il s'efforce de se passer des avantages qu'il reconnaît parfaitement ; puis, se rendant à l'évidence, il explique rationnellement, pour apaiser son cœur, tout ce qu'il avait d'abord combattu.

Nous avons vu déjà, combien la condition de naissance a pesé sur Vauvenargues et qu'il a dû se faire une attitude pour demeurer dans le mystère dont il s'entourait.

De bonne heure, il reconnaît que toutes les conditions doivent être conservées [2]. Cela, c'est sa raison qui le lui dicte ; ses besoins lui font dire que l'effort des hommes qui tendent à une gloire supérieure à leurs talents, tient cependant leur esprit au-dessus de leur condition et les sauve peut-être de bien des faiblesses [3].

Incapable d'être jaloux du mérite d'un autre, Vauvenargues ne pouvait souffrir que le hasard de la naissance prévalût sur tout [4] ; et, s'il ne croyait plus à la puissance du mérite, il crut toujours que le génie, au moins, pouvait franchir les devoirs, les écueils, les distractions [5], les erreurs et les lumières de chaque condition [6]. Mais il reconnaît d'abord qu'il est difficile à la nature de tenir le cœur des hommes au dessus de leur condition [7]. Constatant ensuite que rien ne peut remplir l'intervalle que le hasard de la naissance ou des richesses met entre les hommes [8], que les enfants des grands apportent au combat de la vie, des armes plus fortes et sont invincibles par position [9], il éprouve que le plus grand effort de l'esprit est de se tenir à la hauteur de la fortune ou au niveau des richesses [10].

A mesure qu'il s'achemine vers sa conception d'un ordre général régissant le genre humain, Vauvenargues qui a toujours travaillé à échapper à sa condition et à être au-dessus d'elle, est réduit à admettre que le cœur de la plupart des hommes se forme sur leur condition [11], aboutissant ainsi à la nécessité des inégalités de naissance et de fortune [12], qu'il fait dépendre de celle des génies et des courages [13].

Il en est de même des richesses. Vauvenargues était admirablement placé pour juger du pouvoir de l'argent ; il en manquait toujours et n'était presque jamais sans idée de dépenses. Il a souffert profondément

[1] II. 55. [2] I. 133. [3] I. 134. [4] II. 8. Dialogue 2. [5] Max. 550. [6] Max. 508. [7] I. 71. Réfl. 8. I. 84. Réfl. 23. [8] I. 87. Réfl. 27. [9] I. 88. Réfl. 27. Max. 244. [10] Max. 583. [11] I. 174. Max. 87. 695. [12] I. 172. *Discours sur l'inégalité des richesses*. Max. 227. 551, II. 67. § 3. [13] Max. 226. I. 173.

de la pauvreté réelle dans laquelle il a vécu. Si, dans un moment de dépit, il a pu s'écrier : « Qu'importe à un homme ambitieux qui a manqué « sa fortune sans retour, de mourir plus pauvre [1] ! » il a dit aussi, avec cet accent ému qui le fait toujours reconnaître, quand il est sincère : « Il a eu la douleur amère de ne pas laisser assez de bien pour payer « ses dettes et n'a pu sauver sa vertu de cette tache [2] ». Comme toujours, Vauvenargues essaye de se passer de ce qui n'est pas à sa portée : « Le « grand avantage des talents paraît en ce que la fortune, sans mérite, « est presque inutile [3] ». « L'ascendant sur les hommes vaut mieux que « la richesse [4] ».

Toutefois, dans sa générosité qui souffrait des maux d'autrui comme si elle en était responsable [5] et dans sa libéralité [6], il se sentait à l'étroit : « Il y a bien des occasions où l'économie peut nuire », écrit-il à Mirabeau [7]. « La trop grande économie fait plus de dupes que la pro- « fusion [8] ». Mais : « on fait mal sa cour aux économes par des présents [9] ; « la libéralité de l'indigent est nommée prodigalité [10] » ; dans un admirable élan d'affranchissement par l'idéal, Vauvenargues s'écriera : « La « magnanimité ne doit pas compte à la prudence de ses motifs [11] ».

Cela ne saurait empêcher l'intérêt d'avoir, sur tous les cœurs, un pouvoir énorme [12]. Vauvenargues cède devant les faits : Il se soumet, en établissant dans la mort ou dans la condition humaine, par la raison, l'égalité du pauvre et du riche ; mais, par le cœur, il demeure près du pauvre et c'est à lui que va toute sa sympathie.

Il sait que les hommes ne sont pas meilleurs dans la pauvreté que dans la richesse [13], tout en rendant la dureté des riches responsable du désordre des malheureux [14] dont les opprobres sont le fruit de leur condition misérable [15].

C'est que la naissance et l'argent sont les soutiens de la force, et c'est la force qui a le plus révolté Vauvenargues : « Une égale ambition « dévore les hommes, les oppose les uns aux autres et les rend irrécon- « ciliables ; de sorte que tous prétendant aux mêmes biens, la force « décide — cet ordre est injuste et barbare [16] ».

Condition, fortune, pouvoir : dans cette limite de notre action, il faut encore tenir compte de l'âge, dont dépendent nos besoins, partant nos idées et nos actions [17]. Il y a entre l'adolescence et la vieillesse, tout

[1] Max 582. [2] I. 289. [3] Max. 768, 86. [4] Max 580. — Max. 56, 60, — I. 151. add. [5] Max 173. I. 60. I. 97. Réfl. 39. I. 98. Réfl. 40. [6] I. 60. I. 79. Réfl. 19. Max. 50, 491, et par opposition, Max. 789. [7] II. 202. [8] Max. 762. 51. [9] Max. 488 [10] Max. 763. [11] Max. 130. cf. Caractère 28. [12] I. 79. Réfl. 19. [13] Max. 77. [14] I. 307. Caractère 14. [15] Max. 388, 389, 390. cf. I 158, I. 346. Caractère 43. I. 348. Caractère 44. I. 349. Caractère 44. Max. 613. [16] I. 88. cf. Max. 412, variante ; Max 413. Max. 9?. [17] Max. 240, 689.

l'abîme des passions. Les jeunes gens souffrent de la prudence des vieillards, [1] dont les conseils éclairent sans réchauffer, comme le soleil de l'hiver : [2] « On oblige les jeunes gens à user de leurs biens comme s'il « était sûr qu'ils dussent vieillir ». [3] « Les vieillards et les sages ont tort », s'écrie Vauvenargues ; « il faut être jeune et ardent pour juger, surtout « des plaisirs ». [4] Et puis, il sait bien que chaque âge à ses qualités et ses défauts [5] et qu'il changera ses vues avec les années.

Mais, il y a plus : nous sommes limités par notre destin. [6]

Nous allons essayer d'établir le caractère de cette limite.

---

[1] Max. 158. [2] Max. 159, 80. [3] Max. 780, 783, 817. [4] Max. 384. [5] Max. 282.
[6] Max. 312, 313, 626, 78. I. 289, variante.

IIIme PARTIE

A) LA MÉTAPHYSIQUE DE VAUVENARGUES.

Il est impossible d'établir une ligne de démarcation bien nette entre la métaphysique et la morale. La métaphysique de Vauvenargues pourrait se définir : la base rationnelle de ses vues morales.

Mais rien de ce que nous possédons ne nous autorise à fixer définitivement la pensée de Vauvenargues. Son œuvre pouvait prendre corps de manière à rendre absolument méconnaissables les matériaux qu'il nous a laissés. Il est bien difficile, bien imprudent peut-être, de se prononcer sur les multiples intentions de cette individualité pour laquelle, établir un fait par la raison, n'était qu'un moyen de s'en affranchir et qui s'acheminait lentement vers une conception des choses, ayant à sa base la réalité des idées.

Si Vauvenargues n'est pas arrivé à donner corps à sa pensée, c'est d'abord qu'il manquait de puissance créatrice. Mais c'est surtout qu'il était trop jeune, pour saisir dans son ensemble un système de morale en formation, dont il était lui-même le centre, la cause et l'objet. Il n'a eu ni la force, ni le temps, de faire la synthèse de ses expériences ; il était trop impulsif, trop intéressé aussi, pour s'élever aux hautes spéculations de la pensée, qui font le philosophe ; il manquait des moyens d'expression qui font l'artiste.

Si le *Plan d'un livre de philosophie* nous fournit quelques renseignements sur le travail qu'il méditait, il est impossible de prévoir comment ce travail aurait été conduit ; nous connaissons trop bien l'abîme qui sépare, en Vauvenargues, les intentions et les réalités.

Prise dans ses grandes lignes, la métaphysique de Vauvenargues contient ses idées sur un point précis de sa morale : Quels sont les rap-

ports de l'homme, considéré individuellement, avec le monde extérieur? Elle peut se diviser en trois parties :

La religion (Chap. V).

La philosophie morale (Chap. VI).

La politique (Chap. VII).

Vauvenargues a toujours été attiré, malgré lui, vers un but qu'il conçut sous la forme de la gloire et que, toute sa vie, il sentit, mieux encore qu'il ne le concevait.

Par les sentiments qui grandissaient avec lui et qui n'étaient ni réfléchis, ni acquis [1], il avait l'intuition de vérités « indépendantes de « nos conjectures et de nos frivoles discours [2] » ; car « nous ne nous don- « nons pas à nous-mêmes nos sensations ; donc, il y a quelque chose hors de nous qui nous les donne [3] ».

Il existe une vérité réelle, universelle et souveraine, dans l'ordre de laquelle nous sommes compris [4]. L'homme ne saurait échapper aux lois qui gouvernent toute la nature : « Les hommes ne font qu'une société ; « l'univers entier n'est qu'un tout ; il n'y a dans toute la nature qu'une « seule âme, un seul corps [5] ». Mais, puisqu'il est dans la nature de mettre en nous des sentiments supérieurs à nous-mêmes, il doit être selon ses lois de nous fournir l'occasion d'employer les talents qui sont en nous [6]. La nature doit nous instruire de ses lois et nous devons apprendre d'elle-même à nous bien conduire. Il importe donc, en travaillant sur nous-mêmes, de nous préparer une destinée conforme à notre génie particulier et de faire, à notre nature, la place qu'elle doit tenir, pour être dans sa force.

Or, Vauvenargues a beau purifier son naturel et mettre sa peine à le suivre : il est inévitablement arrêté dans ses actions. A chaque mécompte, il est obligé de modifier à la fois l'opinion qu'il s'est faite sur la nature de la vérité qui existe en dehors de nous et l'opinion qu'il s'est faite sur les rapports que nous avons avec cette vérité. De sorte que ses vues métaphysiques, comme ses vues morales, dépendent de son expérience, en sont une conséquence et exercent, sur la direction de sa vie, une influence profonde. Vauvenargues hésite, tâtonne et ne parvient pas à se fixer.

Il conçoit que nous créons des réalités imaginaires pour autoriser notre ambition. Par nos désirs, par nos passions, nous établissons en dehors de nous, des lois conformes à nos passions et à nos désirs.

---

[1] II. 207. [2] I. 68. Max. 471. 361. — II. 18 Dialogue 4. [3] I. 64. [4] I. 289, variante. [5] II. 225. [6] I. 72. Réfl. 10.

Ici encore, c'est Mirabeau qui le guide et qui l'éclaire : « Personne « ne peut tout ce qu'il voudrait ; la nature ou la Providence ont pris « soin de nous laisser sur cela un ver qui se charge du malheur de tous « les hommes, si la raison ne le tue... je ne connais à celà qu'un remède, « c'est de ne vouloir à peu près que ce que l'on peut [1] ». Vauvenargues cédera : « Je voudrais que chacun se mesurât à ses forces... je suis forte- « ment persuadé que ce qu'il y a de meilleur n'est pas fait pour tous les « hommes [2] ».

Toutefois, la force qui l'entraîne fait partie de sa nature. Reprenant sa conception intuitive d'un vérité réelle existant en dehors de nous, il va la soumettre au jugement de sa raison.

Vauvenargues formule dans la nécessité, l'explication rationnelle de notre imperfection et de notre dépendance. C'est par ce travail de sa raison, qu'il tue ce « ver » dont parle Mirabeau. C'est dans la nécessité qu'il trouve le pourquoi logique de ses expériences ; c'est par elle qu'il apprend à se soumettre à son destin et à l'accepter.

Mais, cette conception n'occupe que sa raison. Il lui faut encore contenter son cœur, jamais assouvi. L'expérience a ouvert son esprit ; elle lui a donné l'habitude de penser et de penser profondément. Elle n'a pas transformé sa nature. L'*Introduction à la connaissance de l'esprit humain* n'est qu'un moment dans la vie de Vauvenargues. Sa raison semble satisfaite, mais il faut une certitude à son cœur. Cette certitude, Vauvenargues l'éprouve par les élans de sa foi. Il se soumet à la réalité dans l'effort de sa raison ; il lui échappe et la dépasse par le sentiment.

---

[1] II. 172. [2] II. 206.

CHAPITRE V.

LA RELIGION

Vauvenargues a été toute sa vie un homme de foi. Jamais il ne perdit tout à fait l'espérance, qui était pour lui le sentiment d'un bien prochain [1].

S'il n'est pas demeuré fidèle au dogme dans lequel il avait été élevé, c'est que le dogme était une entrave aux manifestations de sa nature : « La foi est la consolation des misérables et le supplice des heu- « reux [2]. C'est elle qui empoisonne leurs plaisirs, qui trahit leur félicité « présente, qui leur donne des regrets sur le passé et des craintes sur « l'avenir ; c'est elle, enfin, qui tyrannise leurs passions et qui veut leur « interdire les deux sources d'où la nature fait couler nos biens et nos « maux, l'amour-propre et la volupté, c'est-à-dire tous les plaisirs des « sens et toutes les joies du cœur [3].

Cette opinion a ceci de commun avec l'irréligion de Voltaire qu'elle procède d'une nature avide de jouir et que toutes les défenses de jouir révoltent. Par ce côté, Vauvenargues est héritier de la tradition épicurienne qui défend l'instinct et la volupté contre le christianisme. Mais, comme Montaigne, il prend dans l'instinct et dans le plaisir, la règle fondamentale de la vie, parce que ni son instinct, ni son plaisir ne l'écartent sensiblement des actions sans lesquelles il n'y a plus de morale.

C'est avec sérieux et gravité qu'il aborde la question religieuse. Il le fait sans parti-pris, ne voulant de disputes ni avec les sophistes, ni avec les ignorants, ni avec les dévôts [4] ; il le fait sans aucune étroitesse, n'hésitant pas à mettre sur le même pied le jeu, la dévotion, le bel esprit [5] et cela, avec un air dégagé qu'il n'aura pas toujours.

Il voudrait demeurer neutre et veut paraître supérieur : « L'incré-

---

[1] I. 46. cf. Max. 690. - 14, 359, 455, 530, 739. Max. 231. II. 250. [2] Max. 323... « et la terreur des heureux ». [3] II. 146-147. Max. 166. [4] I. 75. Réfl. 14. [5] Max. 451.

« dulité a ses enthousiastes ainsi que la superstition ; et, comme l'on voit « des dévôts qui refusent à Cromwell jusqu'au bon sens, on trouve d'au- « tres hommes qui traitent Pascal et Bossuet de petits esprits [1] ».

Il ne combat pas la religion. Il en reconnaît les ressources [2] ; il en reconnaît la puissance, quand une fois le cœur est converti [3]. C'est en constatant les avantages de la foi, quand Dieu s'est rendu sensible au cœur, que Vauvenargues dira : « Je n'ai jamais été contre [4] ! »

Mais, sceptique par raison, il voudrait établir que notre nature peut se passer des formes extérieures de la religion. Le dogme religieux n'est pas dans la nature. S'il y est, c'est un principe emprunté qui témoigne de la faiblesse de notre esprit [5].

Les vérités enseignées par les religions sont relatives ; par notre naissance, par notre éducation, par notre époque, nous nous trouvons engagés sous l'autorité de l'une ou de l'autre d'entre elles, sans qu'il soit possible d'y rien changer [6]. Vauvenargues, qui fait dépendre notre créance de notre courage, plus encore que de nos lumières [7], s'efforce d'échapper aux craintes et aux faiblesses que la pensée de la mort traîne après soi, en s'attachant à vivre par le présent : « Le temps où nous ne « serons plus est-il notre objet [8] ? »

Il pousse la hardiesse jusqu'à rejeter la cause occulte dont Newton avait besoin pour expliquer les lois de la pesanteur et fait du mouvement universel un attribut de la matière [9].

Toutefois, Vauvenargues n'est pas un esprit irréligieux ; il n'a rien de voltairien ; il ne cherche pas à dire des choses fortes et, quand il lui arrive d'en dire, il remarque bien vite qu'il est monté sur des échasses [10] ! Il semble vouloir plus encore expliquer les erreurs que les combattre [11]. Et ce n'est pas la Religion qu'il attaque ; ce sont les religions, c'est-à-dire les dogmes, le formalisme, les superstitions.

L'idée de la mort, le plus vivant rameau du tronc de la foi chrétienne, l'idée centrale du dogme chrétien, l'inquiète et le hante tellement qu'il appellera la mort : « la seule chose qui inspire de la terreur à « l'esprit humain [12] ». Chez Vauvenargues, cette idée est quelque peu détachée des croyances qui lui donnent sa haute moralité et sa vertu consolante, pour devenir un sentiment douloureux de l'anéantissement de la chair. Toutefois, elle est plus qu'une horreur matérialiste de la fin fatalement assignée aux voluptés. Elle contient une crainte mal déguisée et une espérance :

---

[1] Max. 874. [2] II. 146, 155. [3] II. 154. [4] II. 154. [5] I. 153, Max. 319 — Max. 321, I. 152 — Max. 928. [6] I. 156. [7] Max. 318. [8] I. 129. Max. 140, 142, 143. [9] I. 112. Réfl. 54. [10] II. 176. [11] I. 153-155. A examiner les différentes variantes, en particulier I. 153. 2 Var. I. 155. 1 Var. [12] II. 37.

« L'intrépidité d'un homme incrédule, mais mourant, ne peut le « garantir de quelque trouble, s'il raisonne ainsi : Je me suis trompé « mille fois sur mes plus palpables intérêts et j'ai pu me tromper encore « sur la religion. Or, je n'ai plus le temps, ni la force de l'approfondir et « je meurs... [1] ».

Et puis, à mesure que passent les jours, la gloire s'éloigne de lui ; l'incertitude grandit ; les maux l'accablent. La seule affection profonde de sa vie lui est ravie, celle dans laquelle son sentiment s'épanchait : « Il « est horrible d'avoir un cœur sensible à l'amitié et d'être privé des « grâces qui l'inspirent [2] ». Les vues de Vauvenargues vont se préciser. Il semble, un moment, que les émotions religieuses de sa première jeunesse se fassent de nouveau sensibles. Derrière la raison, réapparaissent le sentiment, un besoin impérieux de certitude, une foi qui réalise tout ce qu'elle conçoit.

Il sent bien, indépendamment des considérations de sa raison, ce que la question religieuse a de supérieur. Il traduit toujours davantage, par son sentiment religieux, cette intuition dont il ne peut se défaire, d'une vérité éternelle existant en dehors de nous [3].

Après avoir cherché à séparer la nature de la religion, à laquelle il accorde des effets surnaturels [4] et penché vers une religion naturelle [5], il aborde la manière dont les hommes la conçoivent : « Il n'appartenait « pas à l'esprit humain d'imaginer sagement une si haute matière que la « religion ; ... le premier homme qui s'est fait des dieux avait l'imagina- « tion plus grande et plus hardie que ceux qui les ont rejetés [6] ».

C'est que Vauvenargues, ayant abouti, par la nécessité, à l'explication de notre dépendance et de notre imperfection, conçoit dans la religion, qu'il n'a jamais combattue, une vérité pouvant remplir son cœur. Cherchant la conciliation du dogme de la nécessité et des vérités que lui révèle sa foi, il la trouve dans un principe unique dont tout dépend. Ce principe est Dieu.

Les hommes sont nés pour croire des dieux, pour attendre ce qu'ils souhaitent, pour craindre ce qu'ils ne connaissent pas, pour sentir le poids de la puissante main qui tient tout l'univers en servitude. Dans les siècles qui nous précèdent, l'esprit des hommes, curieux et craintif, sondait à tâtons, dans la nuit, le redoutable secret de la nature ; il n'avait pas plu au vrai Dieu de se manifester encore à tous les peuples. Et, si notre religion est mieux conçue que celle des anciens, c'est qu'elle nous a été révélée. Notre esprit n'était pas capable de concevoir une religion si divine [7].

---

[1] Max. 322. cf. Max. 847, 848,849, 700. [2] II. 31. [3] Max. 471, 426. [4] I. 68. Réfl. 3. I. 132. Max. 241. [5] Max. 120, 122. [6] I. 153 variante. [7] I. 154. autre variante.

Dès lors, la religion de Vauvenargues consiste à chercher Dieu, en disposant son cœur et en établissant sa foi sur des raisons qui l'autorisent.

C'est là déjà, l'objet de son *Eloge funèbre à Hippolyte de Seytres* [1]. Il y parle de son ami, avec l'accent de Pascal cherchant son Dieu : « Quand la mort a levé le voile qu'elles — les délicatesses de l'amitié — « avaient mis sur mes yeux, je t'ai vu tel que ma tendresse voulait que « tu fusses dans ta vie... » — « J'ignorais ton nom et ta vie, et mon cœur « t'admirait, te parlait, te cherchait dans la solitude... » — « Chaque « instant augmente ma peine ; mon trouble interroge la nuit, et la nuit « ne peut l'éclaircir ; j'implore les cieux, ils se taisent ; les enfers sont « sourds à ma voix ; toute la nature est muette ; l'univers effrayé « repose [2] ».

Il est évident que Vauvenargues cherche à s'émouvoir : « Homme « insuffisant à toi-même, créature vide et inquiète... [3] Dieu terrible, véri- « tablement tu te plais dans un redoutable secret [4] ». Aussi s'étonne-t-il quand, plusieurs personnes lui ayant parlé avec éloges de son discours funèbre, aucune ne lui ait dit qu'il fût touchant [5], fait qu'il s'expliquera en constatant que si les panégyriques sont froids, c'est que les orateurs veulent accommoder les hommes à leurs idées, au lieu de former leurs idées sur les hommes [6].

L'exaltation religieuse de Vauvenargues trouvera ses accents les plus passionnés dans sa *Méditation sur la foi* [7].

Ce morceau peut se diviser en quatre parties :

1. Vauvenargues fait une peinture de notre impuissance et de notre état misérable. Au lieu de calmer nos passions, notre raison les sert ; elle crée des arguments conformes à leurs désirs, non à la vérité. Notre caractère, quand il est fort, nous pousse à des extrémités qui passent toutes nos ressources ; nous nous abandonnons à nos chimères et le temps nous emporte vers la mort.

2. Il oppose à ces réflexions accablantes, les avantages de ceux qui possèdent la foi chrétienne :

« Hélas, que vous êtes heureuses, âmes simples, âmes dociles ! « vous marchez dans des sentiers sûrs. Auguste Religion, douce et noble « créance, comment peut-on vivre sans vous ? et n'est-il pas bien mani- « feste qu'il manque quelque chose aux hommes, lorsque leur orgueil « vous rejette [8] ? »

3. Remontant ainsi jusqu'au principe de la vérité éternelle et de

---

[1] I. 141. [2] I. 149. [3] I. 148. [4] I. 147. [5] II. 256. [6] I. 244. [7] I. 225. [8] I. 227.

l'ordre parfait qu'il conçoit en Dieu, Vauvenargues essaye d'y plier sa raison : « Les astres, la terre, les cieux, suivent dans un ordre immuable « l'éternelle loi de leur être; toute la nature est conduite par une sagesse « éclatante ; l'homme seul flotte au gré de ses incertitudes et de ses pas- « sions tyranniques, plus troublé qu'éclairé de sa faible raison. Miséra- « blement délaissé, conçoit-on qu'un être si noble soit le seul privé de la « règle qui règne dans tout l'univers? ou plutôt n'est-il pas sensible que, « n'en trouvant point de solide hors de la Religion chrétienne, c'est celle « qui lui fut tracée devant la naissance des cieux [1] ? »

4. Il essaye ensuite d'y plier son cœur par la prière : « O Dieu, « qu'ai-je fait? quelle offense arme votre bras contre moi ?... Etre juste, « je vous cherchai sitôt que je pus vous connaître ; je vous consacrai « mes hommages et mes vœux innocents dès ma plus tendre enfance et « j'aimai vos saintes rigueurs... O mon âme montre toi forte dans ces « rigoureuses épreuves ; sois patiente, espère à ton Dieu... [2] ».

Mais, dans son élan, Vauvenargues est arrêté ; le mot suprême ne sort pas.

Cette *Méditation* qui rappelle souvent l'*Espoir en Dieu* de Musset, est la peinture d'un état d'âme. Elle est l'expression du besoin religieux de Vauvenargues, résistant d'instinct au dogme et plein d'aspiration vers une liberté absolue. Elle est l'extériorisation d'une crise morale. Vauvenargues voudrait échapper à la réalité, aux pièges infidèles que l'orgueil, l'ambition et les plaisirs lui ont tendus, au monde sur les dons enchanteurs duquel il a laissé tomber un regard [3], en s'abandonnant à la foi, par un effort de sa raison et de son cœur. « C'est un accident de « foi, mais les accidents de foi, sont chez Vauvenargues, le signe d'une « inquiétude qui exclut l'idée de l'indifférence ou de la neutralité [4] ».

Ici encore, nous retrouvons le Vauvenargues passionné que nous avons déjà rencontré dans le *Premier discours sur la gloire* — mettant de l'action dans sa pensée et se créant, par la foi, les réalités que son cœur souhaite. Quand l'élan sera rompu, il pourra sourire avec amertume de l'effet de cette bigarrure [5]; mais, sincère jusque dans ses artifices, il est emporté dans ses grands mouvements qui trahissent sa puissance lyrique, dont il est en voie de prendre conscience.

Vauvenargues était préparé à ces aspirations religieuses. Par la seule raison, il devait admettre, comme faisant partie de l'univers, aux

---

[1] I. 227-228. On remarquera l'analogie entre ce fragment et la démonstration de l'existence de Dieu par les merveilles de la nature, dans le *Traité de l'existence de Dieu*, de Fénelon : L'argument est d'une valeur philosophique assez faible ; mais la puissance littéraire est grande. cf. Max. 202. [2] I. 228-229. [3] I. 229. [4] Lettre de Gilbert à Ste-Beuve. *Lundis XIV*. 52-53 note. [5] II. 155.

mêmes titres que la politique ou la morale, une religion « ayant des preuves irréfutables [1] », mais dont il aurait voulu pouvoir se passer [2].

A mesure que la nécessité lui apparaît, se fait plus pressante aussi la réalité des vérités religieuses. L'opinion de son siècle ne lui suffit pas; la mince estime qu'il éprouve pour les philosophes, l'éloigne de leurs idées [3].

S'abritant derrière Newton, Pascal, Bossuet, Racine, Fénelon, Turenne, Condé « c'est-à-dire les hommes de la terre les plus éclairés, « qui, dans le plus philosophe de tous les siècles, et dans la force de leur « esprit et de leur âge ont cru Jésus-Christ [4] », Vauvenargues va mettre sa raison au service de sa foi renaissante, comme il l'avait mise au service de la gloire. Il croit comprendre que, s'il a voulu se passer de la religion, c'est uniquement pour s'autoriser à suivre ses passions. Mais, les opinions que nous nous faisons des choses, pour autoriser nos démarches ne sauraient modifier la nature de cette vérité indépendante de nos conjectures, à laquelle il revient toujours: « Un sophiste orgueilleux « voudrait que l'on se confiât à ses lumières... Mais les hommes ne lui « défèrent qu'autant que leurs passions le leur conseillent, et un clerc « n'a qu'à se montrer dans une tribune pour les ramener à leur devoir, « tant la vérité a de force [5] ».

Vauvenargues voudrait revenir à la foi de son enfance et il la cherche, c'est-à-dire qu'il la donne à concevoir à sa raison; il plie sa raison aux exigences de sa foi. C'est alors que derrière la crainte de la mort apparaîtra une espérance : « Mes passions et mes pensées meurent, « mais pour renaître; je meurs moi-même sur un lit toutes les nuits, mais « pour reprendre de nouvelles forces et une nouvelle fraîcheur. Cette « expérience que j'ai de la mort, me rassure contre la décadence et la « dissolution du corps: quand je vois que la force active de mon âme « rappelle à la vie ses pensées éteintes, je comprends que celui qui a fait « mon corps peut, à plus forte raison, lui rendre l'être ». etc [6].

Dans ce travail, il suit pas à pas l'homme à qui il voudrait ressembler par la pensée. Il écrit son *Imitation de Pascal* [7], peut-être après avoir lu certains *Recueils philosophiques* ou *Mélanges de pièces sur la religion et la morale*, qui couraient le monde.

Vauvenargues ramasse ici les objections de son époque; il suffit de comparer cette *Imitation de Pascal*, au *Commentaire des Pensées*, de Voltaire, pour se rendre compte qu'il combat les arguments de son siècle par la raison de son temps, mais en se plaçant à un point de vue

---

[1] II. 155. [2] Max. 320. [3] Max. 492, 654, 669, 833. [4] Max. 934, 875. [5] I. 224.
[6] Max. 386. [7] I. 220.

personnel. Il n'y répond du reste qu'à demi et se contente de les établir.

Le premier point, c'est que la religion chrétienne, si elle est au-dessus de la raison, ne saurait être contre la raison. Elle est prouvée par des faits, auxquels la raison elle-même doit se plier. Et elle se démontre et fait voir qu'il n'y a de démonstration que de son côté. Il faut revenir ici à cette vérité souveraine qui ne saurait être modifiée par la pensée humaine: « Le malheur veut que les philosophes ne fassent qu'entrevoir « la vérité et qu'il y en ait peu de capables de la mettre dans un beau « jour [1] » et ce même malheur veut que « les théologiens, qui ne sont « pas tous éclairés, ne choisissent pas bien leurs preuves [2] ». Mais cela n'altère pas la vérité. Les libertins disent : Socrate, qui se passe des secours surnaturels de la Religion vaut bien David qui les reçoit. Vauvenargues répond : « L'honnêteté de Socrate n'empêche pas les secours « surnaturels [3] ».

Dans la *Vanité des philosophes* [4], l'orateur argumente exactement comme Vauvenargues : impuissance de la raison, crainte de la mort, incertitude de l'avenir, instabilité des vertus humaines, rapidité des plaisirs, aspiration vers le mieux et crainte de ce qui passe la portée de notre esprit, tout cela est du pur Vauvenargues ! — L'orateur s'impose par des promesses. Mais le philosophe a beau promettre, on ne le croit pas. Avec des arguments de force égale, c'est le clerc qui ramène les hommes à leur devoir, par la seule puissance de la vérité. Il semble bien que nous soyons naturellement portés, par le cœur, à croire la Religion. Mais nos passions nous en éloignent et notre raison les sert.

De même, dans ses *Illusions de l'impie* [5], Vauvenargues veut satisfaire son cœur et l'esprit de son siècle. Il écrit pour lui et ne veut pas se laisser voir [6].

L'impie dont il parle, pourrait bien être celui que Dieu n'a pas voulu sauver [7] et qui demeure dans l'illusion qu'il s'est créée [8]. C'est celui qui oppose des arguments individuels à un ordre immuable des choses que rien ne peut changer, en tirant des conséquences justes de principes faux [9]; celui enfin qui demande à Dieu la raison de ses actes [10].

Dans son effort pour s'incliner devant Dieu, principe nécessaire de notre imperfection et de notre dépendance, Vauvenargues va plus loin encore.

---

[1] I. 217. [2] I. 221. [3] I. 221. [4] I. 223. [5] I. 222. [6] II. 164 : « Le public n'a pas besoin de savoir ce que je pense ». — Max. 360. [7] I. 213. [8] II. 154-155. [9] II. 212. [10] Max. 794.

Ne pouvant revenir au dogme catholique, il essaye de concilier ses vues avec les enseignements de l'Eglise et de les plier à leur autorité. Ce faisant, il établit le dogme sur des bases qui sont à lui, et s'achemine lentement vers une religion individuelle, avec prudence, semblant craindre que les explications de ses expériences ne soient contraires à la foi chrétienne.

Ce travail contient et résume toute sa philosophie morale.

CHAPITRE VI.

LA PHILOSOPHIE MORALE

Par la raison, appliquée à ses expériences, Vauvenargues aboutit au dogme de la nécessité. Par intuition, il conçoit l'existence réelle d'une vérité éternelle, régissant un ordre absolu de perfection.

Vérité intuitive et nécessité logique, ces deux attributs dépendent d'un principe unique, parfait et souverain ; ce principe est Dieu.

Le Dieu que Vauvenargues conçoit ressemble singulièrement au Dieu de Diderot, tandis que Celui qu'il voudrait reconnaître est le Dieu révélé, le Dieu de Pascal. Vauvenargues s'efforce à la fois de disposer son cœur et de plier sa raison.

Poussé par son besoin d'indépendance, il va concilier son idéal de liberté morale avec la loi de dépendance universelle, en essayant de montrer que ses vues ne sont point contraires à la foi chrétienne.

Une fois déjà, Vauvenargues avait travaillé à échapper à la dépendance que sa raison lui faisait entrevoir dans un *Discours sur la liberté*.

Il poursuit son idée, à un autre point de vue, dans son *Traité sur le libre arbitre* [1].

Le *Traité sur le libre arbitre* ne contient certainement pas le dernier mot de la pensée de Vauvenargues. C'est une œuvre assez médiocre, peu originale et peu concluante.

Le point de départ des conceptions de Vauvenargues, c'est l'idéal qu'il se fait de Dieu, idéal personnel et factice qu'il s'efforce de montrer conforme à la révélation chrétienne, comme s'il voulait prouver qu'on peut arriver à la vérité par ses seules ressources et par les seules voies du cœur, sans le secours des dogmes religieux.

---

[1] I. 190.

Dieu est parfait, tout puissant et libre. Il peut donner, quelquefois aux hommes, d'agir au gré de leur volonté. Mais leur volonté est elle-même dépendante des objets extérieurs, qui déterminent en eux des idées et des sentiments actuels [1].

De même qu'une pendule ne peut se mouvoir par d'autres lois que par celles de l'ouvrier qui l'a faite ou de celui qui la touche, nous dépendons des lois de notre création et notre création est l'œuvre de Dieu [2].

Il est donc impossible à la créature, de se mouvoir, en quelque instant que ce soit, par une impression différente de celle du Créateur [3].

Mais, l'homme est un être conscient. Il a le sentiment d'agir selon sa volonté ou, au contraire, de subir la contrainte des objets extérieurs. Or, il peut arriver qu'en agissant selon sa volonté, l'homme agisse selon la loi qui commande le principe dont sa volonté est dépendante. Ainsi, en suivant ses propres désirs, il obéit aux lois éternelles et sa liberté consiste à suivre ces lois sans contrainte [4].

La liberté est donc la faculté que nous avons de nous soumettre, non seulement aux lois de notre être, mais encore aux lois universelles, partant à Dieu dont elles dépendent et qui seul peut les changer par un effet de sa grâce [5] :

« Connaissons donc ici notre sujétion profonde... Adorons la hau-
« teur de Dieu, qui règne dans tous les esprits, comme il règne sur tous
« les corps [6] ». « L'excellence de l'homme est dans sa dépendance ; sa sujé-
« tion nous étale deux images merveilleuses, la puissance infinie de Dieu
« et la dignité de notre âme ; la puissance de Dieu qui comprend toutes
« choses ; et la dignité de notre âme, émanée d'un si grand principe,
« vivante, agissante en lui, et **participante ainsi de l'infinité de son**
« **être** par une si belle union [7] ».

Avec des arguments qui sont de Voltaire et de son siècle [8], Vauvenargues aboutit ainsi à une vision qui annonce déjà Renan, en ce qu'elle est une réalité idéale, fondée sur l'autorité de la science chez l'un, de la raison chez l'autre. Cette conception décidée d'un Dieu, principe de nos volontés et de nos actions, est une vérité imaginaire, formulée dans un moment de foi, par les aspirations de la pensée et les besoins du cœur. C'est en elle que Vauvenargues trouve la suprême explication de sa vie malheureuse, dont il ne veut pas être responsable.

Cette vérité peut être illusoire. Vauvenargues croyant se soumettre

---

[1] I. 192. II. 177. [2] I. 196. cf. Voltaire : *Traité de métaphysique* (1734) chap. II. *Les cabales*, vers 111 et 112. Clarke : *De l'existence de Dieu*. Propos. 8. chap. 9. Locke : *Essai sur l'Entendement humain*. Liv. 4. chap. 10. [3] I. 197. [4] I. 198. [5] I. 204. [6] I. 206. [7] I. 207. [8] I. 196 — la comparaison à la pendule, qu'on retrouve dans le déisme de Voltaire.

à Dieu, ne se soumet, de fait, qu'à la conception qu'il a de Dieu, c'est à dire à ses propres idées. Et c'est à cause de cela que, pour un moment, il retrouve sa liberté dans une soumission volontaire. Mais, à l'époque où cette réalité lui apparaît, il a un tel besoin de posséder un point d'appui qui soit hors de portée des coups de la fortune, qu'il essaye de la plier au dogme, dans ses *Réponses aux conséquences de la nécessité* [1].

Ici, Vauvenargues s'arrête, pour laisser parler les théologiens, chaque fois qu'il ne comprend pas et consent à renoncer à ses explications, si on peut lui faire voir qu'elles sont contraires à celles de l'Eglise [2].

Il établit que la nécessité des bonnes œuvres n'est pas détruite par la nécessité de nos actions ; que tout dépend de Dieu qui fait ce qu'il veut et comme il le veut, sans que nous ayons le droit de lui demander compte de ses actes.

Vauvenargues se rapproche ici de Pascal et de la doctrine de la grâce, telle que la concevaient les Jansénistes. Mais, plus humain que les solitaires, il excuse les hommes que la nature a fait méchants, nécessairement, et demande qu'ils soient traités comme des malades. Puis, ayant montré que la justice divine ne saurait être comparée à la justice humaine, il essaye de s'incliner devant la solution théologique de l'économie de l'univers : « L'univers a la meilleure forme possible, puisque Dieu l'a « fait tel qu'il est [3] ».

Plusieurs critiques voient dans le *Traité sur le libre arbitre*, une arrière-pensée ironique. Gilbert, un des principaux commentateurs de Vauvenargues, s'exprime en ces termes : « Quand on rencontre des pas- « sages comme celui-ci » (fin de la *Première réponse aux conséquences de la nécessité* I. 214) « où Vauvenargues excède évidemment sa foi et sa « soumission à l'Eglise, on serait tenté de croire qu'il a écrit ce traité « dans la même pensée ironique que les réflexions intitulées *Imitation « de Pascal » ;* [4] et il dit de ces réflexions : « L'arrière-pensée sceptique « et railleuse est trop visible pour qu'on puisse s'y méprendre [5] ».

Il y a, en effet, dans ces pages, une « arrière-pensée sceptique », comme aussi bien dans toute l'œuvre de Vauvenargues, parce que Vauvenargues est pessimiste et sceptique par réflexion. Mais, je n'y trouve pas « l'arrière-pensée railleuse » dont parle Gilbert.

Gilbert reconnaît lui-même la sincérité de la *Méditation sur la foi.* Il fait en outre remarquer que dans les circonstances où Vauvenargues la composa, il n'était guère en humeur de faire des jeux d'esprit [6]. Or, il est certain que Vauvenargues a été bien rarement en humeur de faire

[1] I. 209. [2] I. 214. [3] I. 219. [4] I. 214, note 1. [5] I. 221, note 1. [6] I. 232.

des jeux d'esprit et que les circonstances ne paraissent pas lui avoir été plus favorables au moment où il composait son *Traité* qu'à l'époque où il écrivait sa *Méditation*.

L'ironie, la raillerie surtout, n'est qu'un accident chez Vauvenargues ; le trait de son esprit le plus saillant peut-être, est le sérieux ; et il a eu, de toutes choses, une vision grave. Il a dit de la raillerie qu' « elle « naît d'un mépris content [1] », qu' « elle est l'épreuve de l'amour-pro- « pre [2] » ; et cela indique assez clairement qu'il l'a envisagée du point de vue du railleur et par l'effet qu'elle faisait sur lui-même. Or, le railleur, ce n'est pas lui. Il lui coûte de voir qu'on peut prendre par le côté plaisant, une humanité qu'il respecte ; il ne veut pas qu'on raille en pareille matière :

« Votre air moqueur est plutôt celui d'un satyre que d'un philo- « sophe... ; ce genre humain dont vous riez, c'est le monde entier avec « qui vous vivez, c'est la société de vos amis, c'est votre famille, c'est « vous-même... [3] »

Si Vauvenargues a dit : « Un peu de café après le repas fait qu'on « s'estime ; il ne faut aussi, quelquefois, qu'une petite plaisanterie pour « abattre une grande présomption [4] », il a dit aussi : « La plaisanterie la « mieux fondée ne persuade point, tant on est accoutumé qu'elle s'appuie « sur de faux principes [5] ». Dans le cas qui nous occupe, Vauvenargues voulait-il abattre des présomptions ? et n'était-il pas, au contraire, occupé à se persuader lui-même et à échapper aux principes faux ? Cette solution théologique de l'économie de l'univers devant laquelle Vauvenargues voudrait s'incliner n'a rien qui doive nous surprendre. Elle représente, en religion, le même effort de la raison de Vauvenargues que nous retrouvons en philosophie : « Tout ce que la nature a fait est à « sa place, tel qu'il doit être, et il est aussi sot d'en rire que d'en « pleurer [6] ».

Vauvenargues veut se soumettre à son destin ; qu'il s'agisse de philosophie, de religion ou de politique, il cherche à fournir à sa raison des arguments qui l'autorisent à accepter les lois secrètes et souveraines qui régissent l'ordre absolu des choses. Et il fait cela avec la gravité et le sérieux qui caratérisent sa tournure d'esprit, sans raillerie et sans ironie.

Cela ne signifie pas qu'il y parvienne et encore bien moins qu'il soit chrétien !

Le *Traité* peut être comparé à la *Méditation :* il trahit les aspirations

---

[1] I. 46. [2] Max. 797. [3] Fénelon, *Dialogue des morts (Démocrite et Héraclite)* passage cité par Vauvenargues I.314. [4] Max. 779. [5] Max. 873. [6] I. 314. cf. Max. 289, 360, 26. II. 45.

de Vauvenargues et elles sont sincères et profondes. Si la *Méditation* est la peinture d'un état d'âme, le *Traité* est la peinture d'un état d'esprit. Dans les deux cas, Vauvenargues s'affranchit momentanément de ses préoccupations en les formulant.

Il est aisé de constater que l'argumentation qu'il déploie dans le *Traité*, a quelque chose de factice et de forcé. Vauvenargues ne voit pas qu'il la détruit lui-même : Il aboutit, par la nécessité, à une dépendance absolue ; or, sa nature, passionnée d'indépendance croit s'y soumettre ; au fond, elle tend à l'éviter.

Laissant derrière lui la réalité nécessaire de sa raison, il se tourne vers l'idéal de son cœur.

Sa pensée, débarrassée de tout ce qui la troublait, s'élève et s'épure ; des horizons nouveaux lui apparaissent. Il écoute battre son cœur d'où naissent les grandes pensées et c'est par le cœur, qu'il échappera, fort d'une nouvelle liberté, à cette nécessité qu'il croyait avoir lui-même si bien établie.

Le 13 mars 1740 déjà, il écrivait : « Il faut tâcher d'être libre dans « ses idées, lors même qu'on est esclave dans sa conduite... » — « Une for- « tune obscure est elle un si grand défaut qu'elle couvre de ridicule jus- « qu'aux meilleurs sentiments, que l'on ne puisse du moins dire ce qu'on « estimerait le plus [1] ?... ».

Un an avant sa mort, s'abandonnant tout entier à son sentiment, il disait à son ami St-Vincent : « C'est votre amitié qui m'honore et me « fait aimer moi-même la vertu, afin de vous plaire toujours et de vous « faire estimer si je puis, les sentiments que je vous ai voués jusqu'au « tombeau [2] ». Par un effort courageux, il renonce à la gloire et cherche un refuge dans la pensée : « La prospérité des âmes faibles ne peut les « élever à la hauteur des sentiments que la calamité inspire aux âmes « fortes et, ceux qui sont nés courageux savent vivre et mourir sans « gloire [3] ».

C'est sous cette impulsion nouvelle qu'il s'écriera : « Crois-tu que « j'aie regretté la vie ? Un homme qui craint la mort n'est pas même « digne de vivre [4] » et qu'il réalisera son désir « de faire généreusement « et sans compter tout le bien qui tente son cœur [5] ». Dans la nature universelle, l'homme est un être plus grand que ce qui l'écrase. C'est dans cette orientation idéale de ses vues, en montrant par l'expression

[1] II 186-187. [2] II. 287. [3] I. 289 I. variante. [4] II. 57. [5] I. 81. Réfl. 19.

de ses pensées, qu'il n'était pas incapable de concevoir les grandes choses qu'il ne lui a pas été donné d'exécuter [1] que Vauvenargues aurait pu prendre sa revanche.

---

[1] I. 109. Réfl. 52.

CHAPITRE VII.

LA POLITIQUE

Dans la poursuite de ses aspirations, Vauvenargues est arrêté par l'ordre des choses établi. Sa nature entre en conflit avec les exigences du système politique. Il essaye de résoudre le problème, successivement, de trois manières :

1. Il s'autorise à ne pas tenir compte des nécessités d'un régime qui le révolte.
2. Il conçoit, dans la société, une des branches de notre dépendance nécessaire et fonde en raison ce qu'il ne peut éviter.
3. Il s'élève jusqu'à la vision confuse d'un système politique nouveau.

Vauvenargues est un fin diplomate, c'est-à-dire un homme qui sait admirablement se servir des autres et des occasions, pour arriver à ses fins. Mais, cette diplomatie dont il est un théoricien si distingué, il n'a su que la préconiser pour d'autres, sans être jamais capable d'en faire usage. Elle résulte bien plus d'un effort de son esprit que d'une disposition originelle de sa nature, droite et sincère.

Toutefois, Vauvenargues a eu de commun avec son siècle, une tournure d'esprit qui permet de s'accommoder de certains défauts, et d'en tirer parti, quand ces défauts ne font de mal à personne [1]. Il a parfaitement connu les artifices dont on s'enveloppe pour en imposer en public [2]; il a tracé, au petit chevalier [3], tout un plan de conduite à tenir, pour traiter avec les hommes d'une manière avantageuse [4]. Il avait compris que la grande affaire est de réussir, avant tout [5], et que la réussite porte en elle-même la justification des moyens qui y mènent [6].

---

[1] I. 82. Réfl. 20, [2] I. 78. Réfl. 17. [3] Jeune frère du marquis de Mirabeau.
[4] II. 189-192. 200-202. [5] I. 118. Conseil 5. [6] I. 93. I. 96. Réfl. 37. II. 49. II. 201.

Mais, ce conseiller admirable a été incapable de suivre ses propres conseils et de tirer parti de la faiblesse humaine ; il a vécu comme si le comble de la diplomatie était d'être en toute occasion probe et consciencieux.

Après avoir adressé ses fameuses lettres au roi, il explique sa hardiesse au roi lui-même [1] ; il s'en justifie par devers son ami, parce qu'elle ne lui rapporte rien [2]. Par contre, il ne dit rien de sa démarche auprès de Voltaire, parce qu'elle lui réussit ! Il est évident que si les lettres adressées au roi avaient atteint leur but, Vauvenargues aurait considéré sa manière d'agir comme très habile et n'aurait pas dit ce qu'il n'avait peut-être pas pensé : « Je n'ai jamais compté qu'elles réussissent [3] ». Voyant parfaitemement les ficelles et les souterrains de la société, Vauvenargues ne peut s'abaisser à plier sa nature aux conseils de sa raison.

C'est que l'arrière-pensée de Vauvenargues est de conduire les hommes, plus encore que de les instruire. Ses principes s'appliquent à l'action qu'il voudrait exercer sur ses semblables, autant qu'à sa conduite personnelle. En politique, comme ailleurs, Vauvenargues qui se croyait né pour de grandes choses [4], s'est vu réduit à écrire ce qu'il aurait voulu accomplir, tel un explorateur passionné de voyages et de découvertes, qui se verrait obligé, par une infirmité ou la rigueur de sa condition, à enseigner la géographie dans une école de province [5] ! Cette situation pousse Vauvenargues à des inconséquences nombreuses dans sa pensée, parce qu'il essaye souvent de s'accommoder sans y parvenir, des exigences de la diplomatie. Et ses principes demeurent flottants, suivant l'intérêt du moment.

Pour parvenir à ses fins, Vauvenargues officier, devrait faire une campagne. La guerre est la condition même de son avancement et l'unique occasion de se faire valoir. Elle est donc légitime : « La guerre n'est « pas si onéreuse que la servitude [6] » — « Le vice fomente la guerre, la « vertu combat ; s'il n'y avait aucune vertu, nous aurions pour toujours « la paix [7] ». D'autre part, Vauvenargues est passionné et ardent, non belliqueux. Il sait que la guerre est inhumaine et fait souffrir les peuples ; quand il y voit autre chose que le chemin de la gloire, il souffre de cette vision : « Si l'on découvrait le secret de proscrire à jamais la guerre, de « multiplier le genre humain, et d'assurer à tous les hommes de quoi « subsister, combien nos meilleures lois paraîtraient-elles ignorantes et « barbares [8] ! » Et il entrevoit un moyen terme : « Ce n'est pas à porter « la faim et la misère chez les étrangers qu'un héros attache la gloire,

---

[1] II. 250, Max. 231. II. 262. [2] II. 267. [3] II. 267. [4] Max. 568, 569, 570, 571, 572.
[5] II. 186-II. 184-185 sur Caton le censeur. [6] Max. 21. [7] Max. 225. 575, — 697, 748.
[8] Max. 411.

« mais à les souffrir pour l'état ; ce n'est pas à donner la mort mais à la « braver [1] ».

En politique, il en est de même. Vauvenargues est combattu sans cesse, dans l'application de ses principes, par ses sentiments humains et généreux. Et cela indique assez ce que peut devenir chez lui, la conception d'un système politique : elle dépendra de la mesure dans laquelle l'état social est conforme à la nature individuelle.

A leur naissance, les hommes trouvent établis : en philosophie morale, un ordre éternel des choses ; en religion, un dogme et une confession de foi ; dans l'état social, des lois.

Lois morales, lois religieuses, lois sociales, toutes créent à l'individu une condition de dépendance. Les lois, par l'ordre qu'elles consacrent, font toujours opposition à la nature individuelle de Vauvenargues. Dans la poursuite de son but, il a contre lui, sa condition de naissance et de fortune, les grands, les gens en place, les courtisans, les flatteurs, l'injustice des passe-droits, les moyens de parvenir par le jeu, les souterrains, les femmes.

Vauvenargues se passera de tout cela et ne comptera que sur lui-même. Il demeure méconnu. On lui préfère des gens sans mérite qui savent s'abaisser pour parvenir ; on ne rend justice à aucune des qualités qui sont en lui et qu'il est trop fier pour étaler.

Ayant compris que l'ordre établi, qu'il soit moral, politique ou religieux, entrave l'épanouissement de sa nature ; se rendant compte, de plus en plus, que cet ordre est fondé sur la violence, il découvre, dans la loi, le principe qui consacre la force.

Comme il travaille à affranchir sa nature de tout ce qui en limite l'essor, il prend, en face de l'ordre social, une attitude hostile. Sa jeunesse s'échauffe et s'irrite : « Mes amis, vous ne voulez pas que des hom-« mes soient vos maîtres ; et qu'importe d'être l'esclave des hommes ou « des lois quand les lois sont plus tyranniques que ceux qui les violent ? « Est-ce à nous à subir le joug de quelques vieillards languissants [2] ? »

Vauvenargues attaque l'autorité au nom de la nature ; et cette nature qu'il défend contre tout ce qui la maintient en deçà d'une certaine limite, c'est sa nature à lui, qui veut que les plaisirs ne soient pas défendus, que les chemins de la fortune lui soient ouverts ; qui veut posséder l'espérance de la gloire, manifester sa vigueur et son courage dans une activité bonne et nécessaire, suivre ses passions enfin ; et, pour échapper à la servitude, il ne reculera pas devant la guerre [3] qui est pour lui le triomphe de la vertu, non de la violence.

---

[1] Max. 224-222. [2] I. 343. [3] Max. 21. I. 346. Caract. 42.

Vauvenargues se dresse contre la sévérité de la loi et la rigidité du pouvoir qui ne tient pas compte des diversités individuelles, veut les parquer toutes sous le même code et les pousser dans la même ornière, montrant ainsi qu'il ne sait ni gouverner, ni se proportionner aux besoins et aux intérêts de la communauté. Au nom de la nature humaine, Vauvenargues demande la liberté de penser [1] et trace tout un plan de révolution : « Il est impossible qu'un État où tout varie, et qui voit tout varier « autour de lui, ne change pas à son tour de gouvernement [2] ». Il faut agir et donner la liberté au peuple qui est avili et qui baise ses chaînes [3]. Il faut changer le gouvernement, car c'est lui qui forme le caractère des nations [4]. Il faut un nouveau gouvernement pour former un État nouveau, propre à faire de grands citoyens dans tous les genres [5]. Vauvenargues veut donner au peuple « des lois douces, déposées dans « des mains fermes [6] ».

Cette revendication de la nature individualiste, c'est déjà le premier coup de clairon de la Révolution. C'est, en tout cas, le signe d'une grande indépendance et de beaucoup de hardiesse d'esprit. L'idée que le gouvernement est fait pour les citoyens, non les citoyens pour le gouvernement, trahit une préoccupation des droits individuels qui annonce J.-J. Rousseau. Mais, Vauvenargues fait trop d'expériences malheureuses pour oser s'abandonner à son seul instinct. Ici encore, il est arrêté par la raison de son siècle et par la tournure même de son esprit, qui le porte à concevoir que tout arrive comme il doit être. L'indépendance dont il a fait preuve cède le pas à la nécessité.

La société est née de notre imperfection ; notre dépendance est née de la société [7]. Dès lors, il suffit de pénétrer la raison des choses, sans entreprendre d'y rien changer. Vauvenargues part des faits et entreprend de justifier un état social qu'il a combattu.

Les lois sont des conventions solennelles à l'ombre desquelles nous naissons, établies pour protéger le bien public de la cupidité des hommes. C'est à elles que nous devons la sûreté de notre vie ; elles sont notre seul titre de possession ; quiconque prétend se soustraire à leur autorité, dont il tient tout, ne peut trouver injuste qu'elle lui ravisse tout, jusqu'à la vie. Elles ne sauraient égaliser les hommes ; mais elles fixent les droits de chaque condition et c'est dans cet objet que réside l'équité [8]. Il faut les respecter comme elles méritent de l'être [9].

Si la loi consacre la force, la force n'est-elle pas la loi qui commande toute la nature [10] ? Il ne faut donc point s'étonner, si nous nous

[1] I. 344-345. [2] I. 345. cf. II. 69. § 3. [3] I. 345. Max. 22. [4] I. 345-346. [5] I. 346. [6] I. 343. [7] Max. 185. [8] I. 51.- 38. § 33. — Max. 364. [9] I. 52. Max. 365. [10] Max. 187. 93, 94, 95. 901.

accoutumons très vite à considérer comme un droit, ce que nous avons conquis par la violence et ne point se faire illusion sur la véritable signification des traités [1].

Or, c'est précisément ce qui choque Vauvenargues et ce qui lui répugne. Le côté le plus caractéristique de sa conception, c'est la flexibilité de sa raison et l'effort de son cœur pour s'y plier.

L'arrière-pensée de Vauvenargues, son rêve secret, c'est de n'avoir point de loi ! : « Faut-il s'étonner que ceux qui ont eu besoin de lois pour « être justes, soient capables de les violer [2] ? ».

De même qu'il a appelé la philosophie une vieille mode et passablement maltraité les dogmes religieux, il appelle la loi « une invention « de la raison », la plus belle, il est vrai, mais une invention cependant [3] ; s'il accepte les règles comme nécessaires, il en sent toute l'insuffisance. Sa raison les admet ; son cœur souffre de leur rigidité [4].

Cette imperfection qu'il découvre dans la loi est du reste un principe général, « germe malheureux dont toutes les choses humaines sont « sensiblement infectées, et qui prépare, dans la grandeur même des « empires, leur inévitable ruine [5] ».

Ce germe de décadence que Vauvenargues retrouve, après Montesquieu, ces maux dont souffre la France et auxquels il est impossible de remédier autrement que dans le détail [6], le malaise et le déséquilibre qui se font chaque jour plus apparents, sont autant d'éléments qui empêchent sa pensée de se fixer et qui lui font entrevoir toute une série de réformes.

Il faut des lois et il en faut changer le moins possible car, en général, « le genre humain souffre moins des lois injustes que du changement « des lois [7] ». Il faut aussi que les particuliers consentent à se voir lésés au nom de la communauté. Mais il s'agit de savoir comment le gouvernement fait usage des lois ! Et c'est ici que commence la critique de Vauvenargues et son plan nouveau de gouvernement, pour l'établissement duquel, sans être républicain [8], il est guidé par sa sympathie pour le peuple [9].

C'est aux hommes qui sont au pouvoir qu'il va désormais s'en prendre.

« Quiconque est plus sévère que les lois est un tyran » [10]. « Qu'on « tempère comme on voudra la souveraineté dans un État, nulle loi n'est « capable d'empêcher un tyran d'abuser de l'autorité de son emploi » [11].

Vauvenargues demande aux rois des qualités spéciales : « Le prince

---

[1] Max. 309, 412, 413, 573, 574. [2] Max. 900. [3] Max. 302. [4] II. 22. Max. 410, 411. [5] II. 68. [6] II. 69. [7] II. 22. [8] Max. 675. [9] Max, 301 693 fin, — I. 155-156, 158. I. 349, — Max. 173. I. 97. [10] Max. 163. [11] Max. 228. - 23, 164, 165, 177, 571, 572, 709. II. 23.

« qui n'aime point son peuple peut être un grand homme, mais il ne « peut être un grand roi [1] » ; et il esquisse toute une éducation destinée aux grands [2] qui ne connaissent pas le peuple [3] et qui pourtant devraient s'en inquiéter, parce que la connaissance des hommes est la base de la politique [4]. Ce qui doit guider les hommes au pouvoir, c'est le génie du peuple, ses besoins, ses vœux, sa puissance, en un mot l'intérêt général et dominant de l'État [5] : « Un sage gouvernement doit se régler sur la « disposition présente des esprits [6] ».

Tout changement à apporter dans l'état de choses existant, doit naître de lui-même : « C'est la preuve qu'une innovation n'est pas néces- « saire, lorsqu'elle est trop difficile à établir [7] ».

Vauvenargues voudrait prendre les hommes par des intérêts supérieurs, sans sévérité, sans flatterie, sans violence [8]. Toujours il s'efforcera de concilier la nécessité des mesures de rigueur et les besoins de son cœur : « Qui est le plus nécessaire au maintien d'une société d'hom- « mes faibles et que leur faiblesse a unis, la douceur ou l'austérité ? Il faut « employer l'une et l'autre : que la loi soit sévère et les hommes indul- « gents [9] ». Pour lui, le terme de l'habileté serait de gouverner sans la force [10] et il dépassera la nécessité par le cœur, en aboutissant à la loi de l'indulgence et de l'humanité :

« En considérant l'extrême faiblesse des hommes, les incompatibi- « lités de leur fortune avec leur humeur, leurs malheurs toujours plus « grands que leurs vices, et leurs vertus toujours moindres que leurs « devoirs, je conclus qu'il n'y a de juste que la loi de l'humanité et que « le tempérament de l'indulgence [11] ».

Il en arrive ainsi à une conception qui tient à la fois du « despote « bienfaisant » de Voltaire, de la loi, telle que Montesquieu l'a formulée et qui annonce J.-J. Rousseau, sans rien perdre de cet accent généreux si propre à Vauvenargues.

---

[1] Max. 376, 375, 377, 378, 157. [2] Max. 693, 694. [3] Max. 464. [4] Max. 406. [5] II. 23. Remarquons que Vauvenargues avait dit le contraire I. 345. [6] Max. 434. [7] Max. 437, 438, 25, 433. [8] II. 191. [9] Max. 707. Remarquons, ici encore, que Vauvenargues avait dit le contraire I. 343. [10] Max. 96. [11] Max. 395, II. 4. Dialogue I — I. 96. Réfl. 38. Max. 392, 394, 28, 167.

B) VAUVENARGUES ÉCRIVAIN.

CHAPITRE VIII.

LA CRITIQUE LITTÉRAIRE

Vauvenargues est un homme d'action, non un homme de lettres. La littérature ne lui a jamais fourni des formes qui fussent adéquates aux visions de sa pensée, sauf peut-être le portrait et le dialogue, par lesquels il pouvait peindre des personnages en action et surtout parce que le dialogue est la forme caractéristique du genre dramatique, par conséquent celle qui répondait le mieux à la forme naturelle de son développement moral, dont chacun de ses *Dialogues* résume un point précis. Mais c'est là l'exception. Vauvenargues a toujours lutté avec une forme qui ne pouvait exprimer ce qui s'agitait en lui. Cette impuissance à formuler, parce que le moule ne convient pas à la matière, explique en partie la variété de l'œuvre, son incohérence, ses contradictions, son manque d'équilibre et de proportions, son état de préparation constante et de laborieux renouvellement.

La critique littéraire de Vauvenargues est encore, indirectement, une des branches de sa morale et suit, pas à pas, l'histoire de son développement.

Vauvenargues n'a rien entrepris qui ne pût lui être utile d'une manière quelconque. Il a lu pour occuper son esprit en l'affinant, il a écrit pour se soulager et pour paraître avec avantage. Porté, par goût, vers les productions littéraires de l'esprit, il s'est essayé dans la poésie; il a été fou de Plutarque pour le moins autant que Montaigne et pour

les mêmes raisons que J.-J Rousseau [1]. Il a lu comme il pouvait, suivant l'état de son humeur ou de sa santé, avec fièvre [2], forçant ses yeux qui ne voient plus [3], sans ordre et sans plan, mêlant en conscience les écrivains de l'antiquité qu'il connaît par la traduction, le XVIIe siècle, Montaigne qu'il a souvent pratiqué et assez mal compris, quoique lui devant beaucoup, Montesquieu, Boulainvilliers, Voltaire, citant dans sa correspondance les mots remarquables qui l'ont frappé [4] et voulant au surplus faire croire, que les temps où il a lu sont « un point » dans sa vie [5].

Allant naturellement aux lectures qui émeuvent le sentiment [6], porté vers tout ce qui est fort, pathétique, vrai et sublime, il recherche dans ses lectures les images que poursuit en secret son cœur, la réalité de ses aspirations, entrevue par d'autres, la confirmation de ce qu'il souhaite. La lecture le console en l'occupant ; elle peuple son rêve de gloire. Ce qui le guide dans son choix, ce sont les affinités de sentiment qu'il se découvre avec certains auteurs [7] ; Pascal, Bossuet, Fénelon, La Bruyère ; la sympathie qu'il éprouve pour un écrivain grandit dans la mesure où cet écrivain lui ressemble, où il se retrouve davantage en lui, s'efforçant bien moins de l'expliquer que de se débrouiller lui-même, de se retrouver tel qu'il voudrait être. Jusque dans ses lectures, il est occupé de ses pensées et de ses passions [8]. Il s'attache assez peu à l'œuvre elle-même, mais bien à l'impression qu'elle fait sur lui, aux échos qu'elle éveille au fond de sa sensibilité, aux réflexions qu'elle lui suggère. Un commentaire de Vauvenargues est d'abord un plaidoyer par lequel il défend ses préférences.

Une lecture éveille en lui des idées auxquelles il s'attache ou qui le rebutent.

Le jugement qu'il porte dépend, non d'un effort de l'esprit pour comprendre, mais d'une inclination du cœur pour aimer, suivant que l'auteur touche plus ou moins à son idéal personnel. La belle littérature sera pour Vauvenargues, celle qui émeut le plus profondément son âme, celle qui est en harmonie avec les dispositions de sa nature et répond le mieux à ses besoins et à ses goûts, en un mot celle qui le satisfait dans son cœur.

Il n'a goûté ni La Fontaine, ni Molière parce qu'il ne pouvait être de leur avis ; mais, seul en son temps, il a senti le lyrisme de Bossuet [9] et la « manière » de Pascal.

Il commente La Rochefoucauld, non pour l'expliquer, mais pour se défendre lui-même et nous dire, pour quelles raisons, Vauvenargues

[1] II. 192-193. [2] II. 148. [3] II. 151. [4] II. 149. [5] II. 139. [6] II. 133. [7] II. 221. [8] II. 139. [9] II. 20.

n'est pas d'accord avec l'auteur des *Maximes*. Voltaire, ayant combattu les vues du *Parallèle entre Racine et Corneille* [1], il le reprend par trois fois, pour se bien convaincre et bien établir qu'il a raison contre Voltaire.

Tourné vers l'avenir, mais cherchant dans le passé des arguments qui l'autorisent à suivre son cœur, il lui arrive, en croyant s'expliquer Pascal, d'expliquer Vauvenargues, avec des arguments qui sont de Pascal !

La lecture doit être utile, par conséquent intéressante [2] ; le commerce des lettres a pour but de cultiver l'esprit et de l'empêcher de se rétrécir [3] ; Vauvenargues fera des extraits de ses lectures [4]. C'est qu'aussi, la culture est, dans son idée, une condition de la politesse et de la bienséance [5]; il compte bien suppléer, par elle, aux désavantages de sa position sociale [6].

Il estime la poésie parce qu'elle suppose des qualités qui donnent aux paroles l'éloquence naturelle « qui est peut-être le seul talent utile « à tous les états [7] ». Mais, quand il en considère la rime et la versification, il ne peut applaudir au seul mérite de la difficulté vaincue [8]. Il fait sans doute allusion à J.-B. Rousseau qu'il malmène, parce qu'il ne découvre en lui, à aucun degré, le génie poétique tel qu'il le conçoit, indispensable au poète, quand il dit : « J'aime peu la poésie, et, de toutes les choses « ennuyeuses, celle qui m'ennuie le plus, c'est de lire des vers médiocres [9] ».

De même, Vauvenargues écrit pour sa satisfaction personnelle, pour se manifester, pour communiquer son âme, pour se délasser et se satisfaire [10], pour s'affranchir de tout ce qui le préoccupe [11].

Et il écrit comme il lit, suivant son humeur ; il s'échauffe et ne sait retenir sa plume quand elle est en train d'aller [12] ; il se laisse prendre à son sentiment et à l'harmonie de sa propre phrase, les mots éveillant en lui des images et des idées dans lesquelles il se complaît, tellement qu'il est désemparé, quand, l'élan étant rompu, il retombe [13]. Il a toujours cherché à bien écrire [14] ; il travaille son style avec soin [15] ; si, dans un moment de dépit, il a dit que « seuls les écoliers faisaient de belles « lettres [16] », c'était uniquement pour se faire illusion sur son impuissance à dire les choses comme il les sentait [17], à se servir avec souplesse des formes littéraires pour faire une image de la pensée ou de la sensation. C'est dans un état d'esprit analogue qu'il dira :

« Je n'ai ni la santé, ni le génie, ni le goût qu'il faut avoir pour

---

[1] I. 239. II. 242. II. 252. [2] II. 192. II. 218, I. 34. [3] II. 152. [4] II. 221. [5] II. 192. II. 205. [6] II. 265. [7] II. 169. [8] I. 279. § 10. [9] II. 221. [10] II. 202. [11] II. 116. II. 195. [12] II. 194. [13] II. 147. II. 155. II. 178. II. 179. [14] II. 104. II. 205. [15] II. 190. II 199. [16] II. 197. [17] II. 104. II. 118. II. 152.

« écrire ; le public n'a pas besoin de savoir ce que je pense et, si je « le disais, ce serait ou sans effet, ou sans aucun avantage [1] ».

L'écriture, comme la lecture, comme la conversation, doivent rendre l'esprit maniable : « Il faut s'exercer en tout afin d'être propre à « tout [2] ». Par l'étude des autres, Vauvenargues veut se débrouiller et voir clair en lui [3] et c'est pour se démêler qu'il jettera ses idées sur le papier [4]. L'éloquence qu'il cultive et qui est encore un des côtés les plus caractéristiques de son génie, celui qui avait peut-être le plus frappé Voltaire [5], est un moyen de s'imposer et de gouverner.

Les *lettres* à Voltaire et au roi, l'*Eloge de Louis XV*, artificiel jusque dans ses défauts, quand il n'est pas un pur idéal de royauté, le *Discours sur l'inégalité des richesses*, autant de morceaux destinés à attirer l'attention ! Vauvenargues se trahit quand il demande à son entourage un avis sur les productions qu'il se prépare à livrer au grand public [6], quand il attire l'attention d'Amelot sur son *Discours* [7], quand il consent à ce qu'on montre des lettres qu'il a pris tant de soin à cacher [8] ! ou encore dans la maxime : « Je suis toujours surpris que les rois n'essayent « point si ceux qui écrivent de grandes choses ne seraient pas capables « de les faire : cela vient, vraisemblablement, de ce qu'ils n'ont pas le « temps de lire [9] ».

L'activité littéraire que Vauvenargues déploie d'abord, n'est qu'un travail qui doit l'acheminer à la diplomatie. Et, quand il se verra réduit à écrire ce qu'il aurait voulu accomplir, la nécessité ne fera pas de lui un homme de lettres. Dans son cas, la littérature est un moyen, non un but. Vauvenargues jouit des mérites d'écrivain qu'on lui découvre [10] ; il sait aussi que les lettres sont la consolation et la seule chose dont l'homme puisse jouir jusqu'au tombeau [11]. Mais, il les juge et il les cultive dans la mesure où elles servent ses projets et il luttera toujours contre l'insistance de Mirabeau à le pousser dans une carrière qui ne lui déplairait point, au fond, s'il n'y en avait de plus brillantes ! si, surtout, il n'y en avait qui mènent à une gloire moins contestée et plus imposante [12].

C'est avec amertume et après une lutte dont les traces sont visibles [13], qu'il prendra finalement un parti qui lui répugne autant qu'il déplaira à sa famille [14].

Il en souffrira jusqu'à la fin, parce qu'il se sait supérieur aux hommes de lettres dont les querelles et la vanité jettent du discrédit sur un

[1] II. 164. [2] II. 221. [3] I. 34-35. § 28. [4] I. 108. Réfl. 52. Max. 877, 366. [5] II. 270. Voltaire à Vauvenargues. [6] II. 256. II. 258. [7] II. 263. [8] II. 268. [9] Max. 374. [10] II. 138. [11] II. 130. [12] II. 127-128. II. 168. Max. 598, 599. [13] I. 108. Réfl. 52. I. 113. Réfl. 55. fin. Max. 632, 770. [14] II. 272.

art qu'on traite comme un métier [1] ; parce que son activité littéraire ne lui apportera pas tout ce qu'il en avait attendu ; parce qu'il s'y sentira à l'étroit [2] : « O mes amis ! pendant que des hommes médiocres exécutent « de grandes choses, ou par un instinct particulier, ou par la faveur des « occasions, voulez-vous vous réduire à les écrire ?... Mes amis, ce n'est « point par des paroles qu'on peut s'élever sur les ruines de l'orgueil « des grands, c'est par l'activité et l'audace, c'est par le sacrifice de la « santé et des plaisirs, c'est par le mépris du danger et par les grandes « actions que les vertus produisent... Ainsi parle un esprit chagrin que « la réputation des lettres ne peut satisfaire ; il paraît assez par ses dis- « cours, qu'il lutte intérieurement avec violence contre les dégoûts et les « humiliations de son métier, et il semble quelquefois que la médiocrité « de son état l'irrite contre les riches et les puissants [3] ».

Ce qui sera pour Vauvenargues un réconfort pendant ses derniers jours, ce ne sont pas les lettres, mais bien l'amitié : « Ma joie est égale « aux sentiments que vous me témoignez ; rien ne m'est plus cher que « votre amitié ; elle est la plus douce de mes consolations dans les maux « qui m'accablent [4] ».

C'est cette attitude spéciale de Vauvenargues en face des productions littéraires qui lui fera, comme critique, une place tout à fait à part.

Impressionniste souvent, parfois intuitiviste à la manière d'Edouard Rod, et toujours très personnelle, exempte de méthode et d'esprit systématique, la critique littéraire de Vauvenargues est l'histoire des rapports qui existent entre ses besoins moraux et les productions de la littérature. Elle résulte de la tournure très particulière d'un esprit qui aborde la littérature dans un but pratique. Naturellement tourné vers les écrivains qui, sans le savoir, ont le mieux défendu les idées qu'il partage, les vérités que son sentiment lui révèle, Vauvenargues se bornera d'abord, à noter les particularités intéressant son cas, parce qu'elles sont conformes à ce qu'il trouve en lui ; il s'essayera ensuite à expliquer la raison de ses sympathies personnelles, légitimant le jugement qu'il porte, s'autorisant à adopter les vues d'un écrivain ou à les combattre. C'est peu à peu seulement, en s'efforçant de prendre conscience du sentiment nouveau qui s'agite en lui, qu'il s'acheminera vers quelques principes féconds dont nous allons examiner les tendances.

Dans l'attitude de Vauvenargues, le premier point qu'il importe de considérer, c'en est le côté pratique. Qu'il s'agisse de lecture, d'écriture ou de conversation, c'est toujours prétexte à assouplir l'esprit, à l'agran-

[1] Max. 600. — II. 51-52. [2] I. 109-110. Réfl. 53. [3] I. 369-370. II. 287. [4] II. 295. II. 303.

dir, à développer des qualités de moraliste dont il aura besoin pour dominer les hommes, les conduire et s'en servir au besoin. L'esprit de Vauvenargues ne lui demande pas plus que ne conçoit son génie ; et son génie conçoit les productions littéraires suivant ce qu'elles contiennent de vérités utiles à son cas. Il ne se contente pas de lire les auteurs ; il s'en sert.

Il est retenu sur la pente du doute par Newton, Pascal, Bossuet, Racine, Fénelon, Condé [1]. — César, Richelieu, La Rochefoucauld, de Retz, le Cardinal d'Ossat, le chevalier Guillaume Temple et une infinité d'autres sont pour lui autant de preuves vivantes qu'on peut être à la fois un homme de lettres et un grand politique ou un grand capitaine [2].

L'ambition, l'imagination, toutes les passions nobles ; le courage, la grandeur d'âme, la vertu et la gloire : autant d'éléments dont la réalité est fondée, par Vauvenargues, sur l'exemple des grands hommes [3]. Coligny, Turenne, Bossuet, Richelieu, Fénelon, le poussent à l'activité et entraînent son enthousiasme [4].

Il en appellera à Pascal et à Montaigne dans sa conception de l'homme, non point qu'il ait pris d'eux des idées, mais parce que son sentiment de la vérité morale se rencontre ici avec les vues de Pascal et de Montaigne [5].

Bossuet, Montaigne, Racine, Descartes, Pascal, Boileau et La Fontaine, lui servent à démontrer que les qualités dominantes n'excluent pas les autres, mais qu'au contraire elles les supposent [6].

Il se servira des défauts de Molière pour excuser Voltaire devant l'opinion [7]. Boileau lui prouvera que toutes les beautés des bons ouvrages naissent de la vive expression et de la peinture du vrai [8] ; Quinault, qu'il y a peu de beautés incompatibles avec la musique [9].

Ce que Vauvenargues puise avant tout dans la littérature, ce sont des enseignements et des exemples : des enseignements, pour nourrir son esprit dans la voie où il s'est engagé ; des exemples vivants, pour dissiper ses craintes et raviver son espérance. Il est ainsi conduit, naturellement, à choisir avant tout, parmi les écrivains, ceux qui sont le plus propres à faire son éducation : les moralistes, les historiens et les poètes.

En chacun d'eux, il ne s'attardera qu'à ce qui l'intéresse directement :

Il cultive la poésie, pour les qualités exceptionnelles qu'elle réclame et qui sont le fondement de l'éloquence ; la morale et l'histoire,

[1] Max. 934. [2] I. 108. Réfl. 52. Max. 632. [3] I. 116. Conseil 3. [4] I. 77. Réfl. 16. [5] I. 75. Réfl. 15. I. 81. Réfl. 20. I. 97. Réfl. 39. [6] Max. 278. [7] I. 264. [8] I. 234. § 2. [9] I. 255 § 7.

pour connaître mieux le cœur humain et pour apprendre à penser et à juger plus profondément.

Il s'arrêtera à ce qui émeut son sentiment, à tout ce qui le passionne et force son admiration.

Dans ses *Fragments sur les orateurs* et les morceaux qui suivent [1], ce ne sont pas les génies particuliers de La Bruyère, de Pascal ou de Fontenelle qui nous apparaissent ; c'est Vauvenargues lui-même, dans les affinités qu'il a avec eux. Il n'explique pas ses auteurs ; il nous montre seulement qu'il les aime et nous en donne les raisons. Ils lui semblent être des amis qui peuplent sa solitude morale ; il leur parle : « Mais toi « qui les as surpassés en aménités et en grâces, ombre illustre, aimable « génie ; toi qui fis régner la vertu par l'onction et par la douceur, pour- « rais-je oublier la noblesse et le charme de ta parole, lorsqu'il est ques- « tion d'éloquence [2] ? »

Il aimerait leur ressembler : « On voudrait penser comme Pascal, « écrire comme Bossuet, parler comme Fénelon [3] ».

Ce n'est plus une critique ; c'est un échange de pensées communes et de sympathie.

Ainsi formée, la critique de Vauvenargues sera avant tout subjective. Elle consiste d'abord à relever, en deux parts, les qualités et les défauts d'un auteur. Cette séparation étant faite suivant le goût personnel de Vauvenargues, à les expliquer, non par des raisons historiques, mais par des raisons qui portent moins sur l'auteur lui-même ou son œuvre, qu'elles ne justifient Vauvenargues de son choix. Rejetant d'emblée tout ce qui ne s'accorde pas avec son sentiment, s'il trouve, quelque part, une idée qu'il partage, il l'adopte et la fait sienne ; si elle ne lui plaît pas, il se hâte de la combattre [4].

Il reproche à J. B. Rousseau, les pensées fausses qu'il découvre dans ses meilleures odes [5] et le trouve injuste dans le jugement qu'il porte sur Alexandre [6] qu'il se croit obligé de défendre devant l'opinion. Mais, ce faisant, Vauvenargues se trouve défendre, devant l'opinion, l'admiration qu'il éprouve pour Alexandre [7].

Il aime Boileau d'avoir dit que Pascal était également au-dessus des anciens et des modernes [8].

Il critique La Fontaine, parce que le sujet de ses contes est bas, parce qu'il y trouve un air de crapule, parce que ce genre manque de noblesse [9]. Mais il admire « l'harmonie variée et légère de ses vers ; la « grâce, le tour, l'élégance, les charmes naïfs de son style et de son badi-

---

[1] I. 269-277. [2,3] I. 270. [4] Max. 368. II. 5-6. [5] I. 258. [6,7] I. 259. [8] I. 273 § 4. [9] I. 234 § 1.

« nage [1] » et il sera satisfait de le donner en exemple à ceux qui cherchent le brillant hors de la raison et de la nature.

Il fera, à Molière, le reproche d'avoir pris des sujets trop bas, d'avoir joué avec un agrément inexplicable les petits sujets, d'écrire une langue incorrecte et impure ; mais il se plaît à reconnaître que, si Molière a porté son genre plus loin qu'aucun des auteurs de notre théâtre, c'est qu'il est plus naturel que tous les autres [2].

Vauvenargues est du parti de Racine contre Corneille [3]. Il voit parfaitement la supériorité de caractère des personnages de Corneille, mais sent aussi ce qu'ils ont de déclamatoire, d'ostensible et d'emprunté [4]. Il n'aime pas leurs vertus austères, dures et inflexibles [5]. Toutefois, leur héroïsme l'attire ; mais, connaissant trop profondément la faiblesse du cœur humain, il leur préfère les hommes et les femmes de Racine, parce que la vérité morale qu'ils représentent est autrement pathétique, brûlante et réelle.

Quand Vauvenargues est emporté, il admire Corneille ; mais à froid, il trouve Racine singulièrement plus humain. A ce sujet, il fera cette réflexion si judicieuse : « Corneille est plus intéressant à la repré-« sentation [6] ». Ce parallèle entre Racine et Corneille est encore une image de la lutte qui se joue dans l'âme de Vauvenargues : Il est, lui, un personnage de Racine et il admire, de loin, les héros de Corneille, sans se rendre compte que la rigidité de leurs principes est le fondement de leur grandeur.

Parmi les tragédies de Voltaire, Vauvenargues donne la préférence à *Mérope*, parce qu'elle lui paraît encore « mieux écrite, plus touchante « et plus naturelle que les autres [7] ».

Il estime les décisions du *Temple du Goût*, qu'il appelle finement « un ouvrage si peu sérieux et qui est un modèle d'agréments [8] » ; mais il prend position contre Voltaire, en défendant Fénelon, Pascal [9] et Boileau [10].

Il renonce à porter un jugement sur l'allégorie parce que c'est un genre qu'il n'aime pas [11]. Ce qui l'attire en Fontenelle, c'est l'indépendance de son esprit [12]. Au contraire, Montaigne, sceptique et faible orateur, le choque par ses écrits, mais le prend par ses qualités morales [13]. Vauvenargues aime la musique par le pathétique de son expression [14] et

---

[1] I. 233. [2] I. 238. [3] I. 239. § 5, 6. [4] I. 265. Max. 854. [5] I. 247. I. 266. [6] I. 251.
[7] I. 263. *Mérope* et *Zaïre* sont les seules tragédies de Voltaire qui soient encore jouées aujourd'hui. Vauvenargues en a senti la modernité ; il a vu aussi, parfaitement, que Voltaire était le premier philosophe de son siècle sans être le premier dans aucun genre ; ce n'est pas un moindre mérite pour un contemporain qui ne connaissait que la partie la moins caractéristique de son œuvre. [8] I. 267. [9] I. 266. [10] I. 254.
[11] I. 260. [12] I. 276. § 8. [13] I. 274. § 7. [14] I. 253. § 7. Max 353.

il a une grande prédilection pour le spectacle. Il y va pour en jouir et non pour prendre des notes : « Je ne suis pas assez tranquille à la repré-« sentation d'un ouvrage qui produit de si grands mouvements, pour « examiner si les règles et les vraisemblances sévères n'y sont pas bles-« sées ; la pièce me serre le cœur dès le commencement et me mène jus-« qu'à la catastrophe, sans me laisser la liberté de respirer [1] ».

C'est qu'il se plaît à retrouver dans les personnages agissants, une image fidèle des faiblesses et des grandeurs humaines, à suivre dans son propre cœur, le jeu compliqué de leurs intérêts.

Aussi dira-t-il que « l'imagination des hommes se renferme dans le « présent et ne trouve de vérité que dans les images que lui représentent ses expériences [2] ». A cause de cela, il demande que l'attention des spectateurs soit soutenue, pour que la pièce fasse illusion [3] et plus encore : « Lorsqu'une pièce est faite pour être jouée, il est injuste de n'en juger que par la lecture [4] ». Ce point de vue qui a des analogies avec celui de F. Sarcey, montre assez qu'en matière de critique, comme partout, Vauvenargues subordonne tout à son sentiment. Son principe : « Nous « jugeons des choses suivant le rapport qu'elles ont avec notre nature [5] » n'apparaît nulle part avec plus de netteté : « Je vois qu'il n'est point dans « le caractère des hommes de juger du mérite d'un autre homme par l'en-« semble de ses qualités ; on envisage, sous divers aspects, le génie d'un « homme illustre, et on le méprise ou on l'admire avec une égale appa-« rence de raison, selon les choses que l'on considère en ses ouvrages [6] ».

L'originalité de Vauvenargues ne saurait tenir à la matière de sa pensée. Il est plein de ceux qui l'ont précédé et qui ont façonné son esprit en occupant son cœur. Sa modernité réside dans la manière avec laquelle il réduit à son cas particulier des matériaux puisés un peu partout.

En fin moraliste, il essaye de s'expliquer les causes cachées qui excitent son sentiment ; il veut se faire un compte exact de ce qui l'attire d'un côté plutôt que d'un autre, fonder ses sympathies et ses préférences.

C'est par ce travail très personnel que sa critique est intéressante. Il use ici du même procédé qu'il a employé en morale, pour justifier les aspirations de son cœur. Et voilà pourquoi sa critique littéraire est encore un des côtés de sa vie morale. Personnel par son choix, Vauvenargues l'est plus encore par le parti qu'il en tire et l'explication qu'il en donne.

---

[1] I. 264. [2] I. 285. Max. 674. [3] I. 248. [4] Max. 868. [5] I. 17. I. 74. Réfl. 13. I. 244. 255. 280. II. 244. 256. [6] I. 255 § 7. Max. 209. 208. 211.

Un exemple : Il a lu Plutarque ; il voudrait être un de ses héros. Trompé dans son espérance, il découvre la cause de son erreur, dans un défaut des historiens :

« Les histoires des hommes illustres trompent la jeunesse... Cela « vient de ce que les historiens confondent leurs intérêts avec ceux des « hommes illustres dont ils parlent... on ne s'aperçoit pas qu'ils plaident « leur propre cause et comme on n'entend que leur voix, on se laisse « aisément séduire à la justesse de leur cause [1] ». Ou encore : Il y a des gens qui aiment les romans « parce qu'ils trouvent dans ces sortes de « lectures, l'histoire de leurs pensées et de leurs chimères » — d'autres, « parce qu'ils y trouvent une image des illusions de leur esprit, et, par « conséquent, quelque chose qui tient à la vérité, à leur égard [2] ».

Vauvenargues admettra la fable et le merveilleux comme moyen de surprendre l'esprit pour lui imposer une vérité, car il a remarqué, en moraliste, que le vice agit comme la vertu, quand il veut nous tromper [3].

Son amour de la poésie vraie et son admiration pour le génie poétique de même que son sentiment nouveau de l'éloquence [4], sont fondés sur l'utilité de la poésie comme moyen supérieur d'expression.

Bien plus encore, Vauvenargues se rendant compte du parti que nous tirons de nos lectures, rendra les lecteurs responsables de la mauvaise littérature : « C'est l'incapacité des lecteurs, c'est leur mauvais « goût, leur avidité pour les bagatelles, qui enhardissent et multiplient « jusqu'à l'excès les livres fades et les niaiseries littéraires [5] ».

Mais sa réflexion, appliquée à l'objet de son sentiment, le conduit à une notion nouvelle qui doit être la base de la critique littéraire : **le goût.**

Le caractère du travail qu'il a exercé sur lui même est contenu dans la définition qu'il donne de ce principe nouveau : « Le goût est une « aptitude à bien juger des objets du sentiment [6] ».

Cette aptitude suppose deux qualités naturelles :

a) **de l'âme,** une disposition de nos organes permettant un rapport secret, réel et direct, entre les choses et nous. Ce rapport est une sensation ou une intuition ;

b) **de la pénétration,** par laquelle nous prenons conscience de cette sensation ou de cette intuition. La pénétration n'est pas un effort de la réflexion, procédant par déduction ; c'est une disposition naturelle

[1] I. 84. Réfl. 24. [2] I. 70-71. Réfl. 7. [3] I. 260. — I. 102. Réfl. 45. I. 53.
[4] I. 236, 248, 262, 279-280 § 11, 282. [5] I. 101-102. Réfl. 44. [6] I. 15 § 12.

de l'esprit, par laquelle il remonte au principe des choses ou prévoit leurs effets par une vive suite d'inductions [1]. Le sentiment est là, ou l'intuition ; l'esprit le révèle en le pénétrant ; et c'est ainsi qu'il peut avoir une action sur notre cœur et par là déterminer nos passions. Car « c'est de l'âme que viennent tous les sentiments, mais c'est par les organes « de l'esprit que passent les objets qui les excitent. Selon les couleurs « qu'il leur donne, selon qu'il les pénètre, qu'il les embellit, qu'il les « déguise, l'âme les rebute ou s'y attache [2] ».

Vauvenargues dira de même : « Ainsi les objets extérieurs forment « des idées dans l'esprit, ces idées des sentiments, ces sentiments des « volontés, ces volontés des actions en nous, et hors de nous [3] », parce que ces idées qui forment les sentiments sont la conscience que nous prenons, par les organes de l'esprit, des rapports qui existent entre les choses et nous, dont nous ne pénétrons pas le secret.

Cette conception du goût ne contredit pas la fameuse maxime : « Les grandes pensées viennent du cœur » ainsi que l'affirme Gilbert [4] ; car, à côté de ce que l'esprit pénètre, reste encore tout ce qu'il ne pénètre pas.

Le goût est une juste proportion entre la faculté de sentir et celle de comprendre, entre le sentiment et l'esprit qui le remue en le pénétrant, appliqués en même temps, au même objet. C'est un don qui existe ou n'existe pas dans notre fonds naturel, et qu'il ne faut pas confondre avec les applications extraordinaires qu'on fait des règles du goût.

Vauvenargues distingue nettement entre le goût et la réflexion, entre les livres de réflexions et les ouvrages de goût et remarque que notre goût est plus facile à contenter que notre esprit [5]. C'est que notre esprit est capable de développement, non notre goût qui ne saurait s'étendre au delà de l'intelligence que nous avons des choses, et n'a pu, de même que le sentiment, suivre les progrès de notre esprit.

Le grand nombre, qui critique par raison ce dont il jouit par sentiment, ne peut, en conséquence, avoir le goût juste [6].

Or, les choses ne faisant impression sur nous que suivant la proportion qu'elles ont avec notre nature, le goût qui dépend aussi du génie [7] devient un élément absolument individuel, et l'introduction de ce principe nouveau dans la critique littéraire, est une première revendication de liberté.

Vauvenargues porte en lui un sentiment nouveau qu'il ne parvient pas à formuler, n'étant pas suffisamment artiste pour créer les moyens

---

[1] I. 9. § 5. [2] I. 32. § 25. II. 170, 188. Max. 236. [3] I. 207. [4] I. 15 § 12. Note 2.
[5] Max. 268. [6] I. 17. I. 159. II. 244. [7] Max. 208.

d'expression qui vont réaliser, en les extériorisant, les conceptions nouvelles qui se préparent.

Il essaye de prendre conscience, en moraliste, de ce monde nouveau qu'il sent confusément en lui et cela en appliquant la raison à ses sympathies, à ses émotions.

Dans ce travail laborieux, il suit Boileau et le XVIIme siècle, chaque fois que la raison et la nature de Boileau sont conformes à sa nature et à sa raison ; il les dépasse, chaque fois qu'il s'en écarte.

Vauvenargues est trop respectueux du passé et pas assez puissant, pour rompre avec la tradition d'une époque qui vient à peine de finir et dont il partage les erreurs, croyant que Corneille a trouvé le théâtre vide [1], que les écrivains anciens n'avaient pas de modèles [2], que la barbarie n'a cessé en France qu'à l'avènement de Louis XIII. L'histoire de France, pour Vauvenargues, ne commence guère avant Louis XI ; Marot, Comines, Amyot, Montaigne, sont des individus isolés dans des temps barbares [3]. De même, il a considéré la fable comme un jeu [4] et cru de bonne foi que Boileau avait enseigné son art aux autres et éclairé tout son siècle, qu'il en avait banni le faux goût [5], ce goût barbare que le génie de Corneille a si souvent surmonté [6].

Vauvenargues se fonde sur le passé et explique son sentiment nouveau par des raisons qui sont du passé. Mais, en s'appuyant sur le XVIIme siècle, il accomplit un travail qui est contraire à l'esprit du XVIIme siècle, parce qu'il a, de la nature, une conception nouvelle.

Pour Boileau et son siècle, elle était un principe général, universel ; elle devient pour Vauvenargues, un principe individuel.

Être naturel, c'est prendre conscience de son moi particulier et en suivre fidèlement tous les mouvements. De sorte qu'en se servant de la méthode de Boileau et de l'esprit de Voltaire, il est contre Voltaire et contre Boileau, de même que J.-J. Rousseau combattra plus tard les encyclopédistes, par les arguments de l'Encyclopédie. Vauvenargues réduit des vues générales à son cas particulier ; quoique se fondant sur le passé, il est tourné vers l'avenir.

Comme il s'est heurté au dogme religieux et au système politique, il se heurte ici aux règles.

Vauvenargues sent parfaitement ce que les règles ont de contraire à son sentiment.

Impuissant à voir, à la représentation, si les règles sont observées [7], il aura toujours beaucoup de peine à se plier à leurs exigences [8]. Il vou-

---

[1] I. 249. [2] Max. 701. [3] I. 275. [4] I. 103. Réfl. 45. Max. 714. [5] I. 235. [6] I. 252. [7] I. 264. [8] Max. 867. I. 284. § 14.

drait s'en affranchir. Mais l'expérience le met en garde contre les illusions et bride la hardiesse de ses vues.

Il ne sait pas frayer une voie à son indépendance ; sa raison le retient et le ramène à l'admirable discipline des écrivains du XVIIme siècle : il appliquera à la poétique la méthode que Descartes a appliquée à la philosophie. Mais il va plus loin : Il concilie la conception des règles, selon Boileau, et son sentiment personnel, en définissant l'art de Racine : « Un tel art est le génie des hommes extraordinaires et l'original même « de ces règles que les écrivains sans génie embrassent avec tant de zèle « et avec si peu de succès [1] ».

Sans connaître la Renaissance ni comment les règles, formulées par Aristote, avaient été déduites du théâtre grec, Vauvenargues, par le seul secours de son goût, se montre ici singulièrement pénétrant ! Il fait de la règle un attribut de l'art et, d'un seul coup, proclame ainsi l'émancipation du génie ! Mais il ne peut mesurer ni la portée, ni les conséquences de sa vision : il conclut seulement que le talent n'exclut pas la régularité, mais peut exister sans elle [2] et que les règles peuvent servir de guide [3].

Dès lors, il faut faire deux parts dans la critique littéraire de Vauvenargues : Celle qui se fonde sur la raison et se rattache au passé ; celle qui procède du sentiment et annonce l'avenir.

Les innovations que Vauvenargues propose ont toujours, à leur base, la défense d'un droit personnel fondé en nature et en raison. En critique littéraire, comme ailleurs, sa réforme est conditionnée par son arrière-pensée de conduire et de dominer les hommes. L'éducation littéraire qu'il s'impose tend presque uniquement à l'art de persuader, en rangeant les opinions à son avis, en entraînant les volontés à son action, par le seul moyen de l'éloquence :

« La plupart des choses humaines, je dis celles dont la nature a « abandonné la conduite aux hommes, ne se font que par la séduction. « C'est l'éloquence qui, non seulement convainc les hommes, mais qui « les échauffe pour les choses qu'elle leur a persuadées, et qui, par « conséquent, se rend maîtresse de leur conduite [4].

Vauvenargues est un ennemi de tout ce qui est artificiel ; mais, parmi tous les arts, c'est à l'éloquence, don plus rare encore que celui de la poésie [5], que vont toutes ses préférences [6], parce qu'il est l'instrument le plus puissant de la nature humaine [7].

---

[1] I. 248. II. 16. [2] I. 282. [3] II. 16. [4] I. 281, 284 § 13, 19 fin. § 13, II. 36. Dialogue 11 II. 10-11. II. 15, 17, 61 [5] I. 274. § 5. II. 39. [6] Max. 275, 277, 940 [7] I. 281.

Or, toutes les qualités qu'il exige d'un orateur ou que Démosthène exige en son nom [1], sont des qualités éminemment personnelles ; elles sont l'expression d'un tempérament individuel. L'éloquence de Vauvenargues, aux mêmes titres que celle de J.-J. Rousseau, fait éclore des germes lyriques ; et c'est par l'émotion lyrique qu'elle communique, qu'elle a tant de prise sur les âmes.

Ici encore, Vauvenargues est arrêté par sa raison et se rattache au passé ; mais il s'y rattache d'une manière dans laquelle éclate toute sa modernité.

Ennemi des nouveautés artificielles qui suent l'effort [2], il veut qu'on retourne aux anciens modèles, qu'on redise les vieilles vérités et qu'on imite les grands maîtres [3]. Et la formule qu'il donne à sa réforme : « Un livre bien neuf et bien original serait celui qui ferait aimer de « vieilles vérités [4] » contient comme un pressentiment de ce qui deviendra le point de départ du romantisme.

Car, c'est en les rajeunissant par l'expression que Vauvenargues veut faire aimer ces vieilles vérités : « Lorsqu'on est pénétré de quelque « grande vérité et qu'on la sent vivement, il ne faut pas craindre de la « dire, quoique d'autres l'aient déjà dite. Toute pensée est neuve, quand « l'auteur l'exprime d'une manière qui est à lui [5] ».

« Rien n'est trop vieux pour les hommes éloquents, car il n'y a « rien qu'ils ne puissent rajeunir et rendre encore agréable par la force « et le charme de leurs expressions [6] ».

Et nous avons ici, en raccourci, la conception que se fait la critique contemporaine du romantisme : « Exprimer des vérités générales « dans une forme individuelle ». André Chénier, déjà, avait dit : « Sur « des pensers nouveaux, faisons des vers antiques » ; et il a fait souvent tout le contraire, des pensers antiques sur des vers nouveaux. Cette expression contient le dernier mot de Vauvenargues. Il en a senti toute l'importance ; il en a fait la base sur laquelle se fondent l'existence et la vitalité de toute œuvre d'art : « Les plus grands poètes de l'antiquité, tels « qu'Homère, Sophocle, Virgile, se trouveraient confondus avec une « foule d'écrivains médiocres, si on ne jugeait d'eux que par le plan de « leurs poèmes, et par l'invention du dessin, et non par l'invention du « style, par leur harmonie, par la chaleur de leur versification, et enfin « par la vérité de leurs images [7] ».

« Les plus mâles pensées ne peuvent être rendues que par des « paroles, et nous n'avons encore aucun exemple d'un ouvrage qui ait

---

[1] II. 15. [2] II. 63 et variante 1, Max. 220, 596. [3] Max. 272, 399. [4] Max. 400. [5] Max. 398, 703. II. 13. Max. 734, 736. [6] II. 63. Max. 702. [7] I. 236. § 2.

« passé à la postérité sans l'éloquence dans l'expression [1] ». C'est par la forme que Vauvenargues résume tout l'art d'inventer : « Inventer n'est « pas créer la matière de ses inventions, mais lui donner la forme [2] ». Cette forme trahit la conception individuelle d'une vérité générale et c'est par elle que la personnalité se manifeste. Vauvenargues sent cela, avec toute la sûreté de l'homme qui a abordé, en moraliste, les productions littéraires, remontant sans effort à leur caractère particulier, aimant à trouver un individu derrière l'œuvre, non un écrivain [3] et chez qui l'expression n'a jamais été à la hauteur du sentiment. Il faut que cette forme se fonde sur la nature qui doit être le modèle de nos inventions [4]; le don de saisir les vérités contenues dans le sein de la nature est le génie dont l'invention est l'unique preuve [5].

Toute œuvre devient ainsi l'expression du génie qui la conçoit et qui l'exécute ; par là même, l'expression de la personnalité, car le génie, tel que le conçoit Vauvenargues, est un ensemble de qualités qui trahissent la nature morale dans ce qu'elle a de plus individuel : « Un homme « qui est maîtrisé par la pente de son esprit et par les impressions parti- « culières et personnelles qu'il reçoit des choses, ne peut ni ne veut « dérober son caractère à ceux qui l'épient [6] ».

Mais, ces qualités, encore faut-il les avoir : « La grande poésie « demande nécessairement une grande imagination, avec un génie fort et « plein de feu ; or, on n'a point cette grande imagination et ce génie vigou- « reux, sans avoir en même temps de grandes lumières et des passions « ardentes, qui éclairent l'âme sur toutes les choses de sentiment [7] ».

Et Vauvenargues croit bien que l'art de penser et d'écrire n'est, à son époque, qu'un métier mécanique, comme l'arpentage ou l'orfèvrerie, dans lequel on s'engage par désœuvrement et par intérêt et non par le seul instinct du génie [8]. Aussi voudrait-il que « ceux qui se mêlent de « faire des vers voulussent considérer que l'objet de la poésie n'étant « point les difficultés vaincues, le public n'est pas obligé de tenir compte « aux gens sans talent de la très grande peine qu'ils ont à écrire [9] ».

Le génie indispensable à celui qui veut écrire doit se fonder tout entier sur la sincérité. Il faut suivre la nature, c'est-à-dire, obéir aux mouvements du moi individuel : « Il faut écrire parce que l'on pense, « parce que l'on est pénétré de quelque sentiment, ou frappé de quelque « vérité utile [10] ». Il faut être pénétré des pensées qu'on propose, des sentiments qu'on veut inspirer, de l'enthousiasme que l'on veut faire naître ;

[1] I. 284. § 14. Max. 420. I. 279 § 10. [2] I. 19. § 14. [3] I. 83 Réfl. 23. Max. 516. [4] I. 20. § 14. [5] Max. 542. [6] I. 22. [7] I. 281-282. [8] I. 102. Réfl. 44. [9] I. 279. § 10. Max. 652. II. 12. [10] I. 277. § 9. Max. 670.

éprouver ce qu'on dit et non le contrefaire, croire soi-même ce qu'on veut faire croire aux autres [1].

Vauvenargues est un ennemi de tout ce qui est emprunté [2], de tout ce qui est copié [3], de tout ce qui est artificiel [4].

L'art est au génie, ce que l'esprit est au sentiment ; il peut le servir et le guider, non le suppléer : « Lorsqu'un auteur se jette de sang-froid « dans ces mouvements et ces écarts qui n'appartiennent qu'aux passions « fortes et réelles, il court grand risque de marcher seul ; car le lecteur « se lasse de ces transitions forcées, et de ces fréquentes hardiesses que « l'art s'efforce d'imiter du sentiment et qu'il imite toujours sans succès [5] ».

Toutefois, Vauvenargues ne rejette pas l'imitation ; mais l'idée qu'il s'en fait est singulièrement significative : « Il ne faut pas croire que le « caractère original doive exclure l'art d'imiter : je ne connais point de « grands hommes qui n'aient adopté des modèles... Mais ces grands hom- « mes, en imitant, sont demeurés originaux parce qu'ils avaient à peu « près le même génie que ceux qu'ils prenaient pour modèles ; de sorte « qu'ils cultivaient leur propre caractère sous ces maîtres qu'ils consul- « taient, et qu'ils surpassaient quelquefois [6] ».

Alfred de Musset n'a pas conçu autrement l'imitation : « Quand on « se sent porté vers un ancien peintre par l'admiration, par la sympathie, « quand, en un mot, on sent comme lui, qu'on l'étudie, à la bonne heure ; « qu'on le regarde, qu'on l'interroge, qu'on recherche comment il ren- « dait sur la toile cette pensée, ce sentiment dont la nature vous est « commune avec lui [7] ». Mais pour faire œuvre d'art, il ne suffit pas d'avoir du génie et de se fonder sur une inspiration sincère et recueillie [8], il faut encore que ce génie soit libre.

A ce titre, Vauvenargues défend Racine à qui on reproche de n'avoir pas donné à ses héros le caractère de leur siècle et de leur nation : « Les grands hommes sont de tous les âges et de tous les pays [9]. « C'est être sévère que d'obliger tous les écrivains à se renfermer dans « les mœurs de leur temps ou de leur pays. On pourrait, si je ne me « trompe, leur donner un peu plus de liberté, et permettre aux peintres « modernes de sortir quelquefois de leur siècle, à condition qu'ils ne « sortiraient jamais de la nature [10] ».

Sans s'en rendre compte, Vauvenargues ébauche, à sa manière, une première *Préface de Cromwell*, en admirateur du théâtre de Voltaire, dans lequel il sent bien l'influence de ce génie anglais, dont il n'est pas fâché

---

[1] I. 278-279. Max. 113, 335, 385. II. 9. I. 103. Réfl. 46. I. 280. § 11. Max. 727, 728. [2] I. 106. Réfl. 50 [3] I. 257. 2me addition. [4] I. 107. Réfl. 51. Max. 276 fin. [5] I. 256-257. [6] I. 22. [7] *Œuvres complètes* de Musset. Ed. Biré. VIII. p. 131. [8] II. 16-17. [9] I. 250. [10] I. 285.

qu'on lui trouve des rayons [1], en novateur circonspect qui ne craint pas toutefois d'être original et même singulier [2] ; mais à cette différence près qu'il plaide pour Racine, lequel est déjà au XVIIIme siècle, la bête noire des précurseurs romantiques. Voulant affranchir le talent de la mode, de l'opinion et même de l'art, il ira par sa méthode subjective jusqu'à l'objectivité ; et, voyant qu'on juge des ouvrages tels qu'ils sont, sans égard pour le temps et pour les auteurs [3], il demandera qu'on juge des actions des hommes selon les temps [4], posant ainsi, en principe, la première pierre de la critique historique.

---

[1] II. 133. [2] II. 186. [3] I. 252. Max. 339. [4] Max. 383. Max. 8. II. 4. Dialogue 1.

IVme PARTIE

CAUSES DÉTERMINANTES DE SA PENSÉE

CHAPITRE IX.

VAUVENARGUES ET SON SIÈCLE

La pensée de Vauvenargues procède de l'effort d'une individualité qui s'affirme en prenant conscience d'elle-même, pour échapper aux obstacles que lui crée l'état moral, philosophique, social et religieux dans lequel son destin l'a placée.

Les contradictions qu'il travaille à concilier ont toutes une même cause profonde : la lutte d'un principe individuel avec un principe général, le choc des éléments constitutifs d'une individualité contre tout ce qui découle des effets de l'esprit dominant l'époque.

Dans cette préparation intense qui remplit la première moitié du XVIIIme siècle, Vauvenargues fait bande à part. Subissant des influences multiples, il se les assimile en les transformant par sa vision.

L'ordre moral, les vues de la métaphysique, les opinions littéraires, l'état social, le dogme religieux, il considère ce qu'il aborde suivant le rapport que les choses peuvent avoir avec son génie personnel et réduit tout à son cas particulier.

Il se forme ainsi, peu à peu, une individualité remarquable qui lutte avec effort et trop souvent avec impuissance, contre les éléments qui la limitent, mais qui réussira pourtant toujours à se réfugier quelque part.

Vauvenargues est un égaré qui cherche d'un esprit ardent, inquiet et avide de certitude, à échapper aux choses, à s'en accommoder ensuite, imposant à son cœur leur nécessité ; et, jamais satisfait dans ses instincts les plus légitimes, après s'être volontairement soumis à un ordre conçu par sa raison, il se crée lentement, par l'imagination et le courage, une réalité idéale où son cœur et sa pensée puissent être au large.

Il va seul dans cette voie qu'il se fraye péniblement, sans savoir au juste où elle le mènera, espérant, en secret, qu'elle conduit à la gloire, sûr seulement de sa vertu et de son mérite, de la dignité humaine, de la noblesse des devoirs que la vie nous impose.

La personnalité de Vauvenargues se forme presque exclusivement par l'opposition de son tempérament individuel à l'esprit de son temps.

Par la raison, Vauvenargues s'appuie sur le passé ; par le sentiment, il annonce l'avenir.

Il est retenu dans la solide tradition littéraire du XVIIme siècle par un respect profond. C'est dans cette illustre école qu'il a choisi ses maîtres : Fénelon l'attire par son sentiment de la nature [1], par le mélange de douceur et de passion qu'il devine dans son caractère [2] ; il en découvre ainsi le premier la violence et l'impétuosité. Bossuet, par ses hardiesses sublimes [3] et cette éloquence dans laquelle il sentait palpiter le lyrisme [4]. N'est-ce pas lui qu'il suit inconsciemment quand il essaye de soumettre sa raison à sa foi ?

Pascal le prend par la profondeur incroyable et troublante de sa pensée [5], la vivacité et la véhémence de son esprit [6], l'ampleur de son imagination [7] ; et, derrière Pascal, Montaigne dont il ne peut souffrir le scepticisme facile [8], mais qui le captive par les qualités de son génie individuel [9]. Ce qu'il aime en Montaigne, c'est son grand principe de tolérance universelle.

Ce qui l'attire chez Amyot, c'est qu'il y touche une littérature morale et dramatique ; c'est que, avec Plutarque, la vue de l'homme se rabat sur ce qui doit l'intéresser le plus, sur l'homme. En même temps, les *Vies* sont bien faites pour enivrer son âme imprégnée de l'amour de la gloire et à qui ces éloges des plus hautes manifestations de l'énergie personnelle, montrent la voie où elle voudrait marcher.

Si Vauvenargues a appris de Bossuet cette éloquence qui donne à une idée toute sa force d'action et de Fénelon la grâce persuasive d'un style naturel, abondant et mélodieux, Pascal et Montaigne ont exercé

---

[1] cf. Cherel : *Le sentiment de la nature chez Fénelon*. Revue d'histoire littéraire. Octobre-décembre 1911. [2] I. 270. [3] I. 66. [4] Max. 350. II. 36. [5] I. 269. [6] I. 354. I. 275. [7] Max. 278. [8] I. 275. [9] I. 274-275.

une influence qui se traduit souvent par une réaction. Mais leur œuvre a été un stimulant puissant et fécond. C'est dans l'intimité de ces maîtres qu'il trouvait l'idéal de vie morale et intellectuelle qu'il rêvait.

Boileau, Racine, La Fontaine, La Bruyère, ne semblent pas avoir exercé, sur la formation de sa pensée, une influence décisive. Il les a admirés par les qualités qu'ils ont de conformes à son génie personnel. Il a, avec La Bruyère, bien des traits communs de caractère. Tous deux sont des esprits indépendants. Tous deux ont souffert de voir leur mérite sans emploi et en ont voulu aux grands qui ne préviennent pas le talent, à la société qui ne fait pas de place au mérite personnel.

Mais la *Préface* des *Caractères* de Vauvenargues montre assez ce que le but qu'il se propose a de contraire à l'idéal de son modèle dont il relève surtout les qualités de peintre, c'est-à-dire cette aptitude à montrer le moral par le physique, à extérioriser les mouvements de l'esprit.

La Fontaine lui plaît par son naturel et sa naïveté ; Racine, par sa profonde connaissance du cœur humain.

Il croit partager les idées de Boileau auxquelles il s'oppose de plus en plus parce qu'il se fait, de la nature, une conception différente.

Vauvenargues relève encore du XVII[me] siècle par son style : ordonnance, goût, délicatesse ; il a toutes ces qualités classiques qui apparaissent surtout dans ses *Maximes* où il rappelle La Rochefoucauld et La Bruyère.

Mais cette tradition, Vauvenargues la conçoit et se l'explique suivant un principe individuel qui est diamétralement opposé à l'esprit classique.

Au moment où il entre dans la vie intellectuelle, vers 1840, l'esprit du XVIII[me] siècle commence à s'agiter.

Lesage, Dancour, Gresset, Montesquieu dans les *Lettres persanes* ont mis à nu les défauts et les vices de leur époque, par la satire, qui est le premier symptôme de tout grand renouvellement. Les *Lettres philosophiques* ont paru et Diderot prépare les *Pensées philosophiques.*

Mais, à côté de la satire et de l'esprit démolisseur des philosophes qui va saper les fondements du vieil édifice, apparaît le souffle régénérateur dans Destouches, Marivaux, Nivelle de la Chaussée, Montesquieu, l'abbé Prévost : tous, par le roman, le théâtre, l'histoire ou la philosophie vont préparer la voie à J.-J. Rousseau.

Quand Vauvenargues ne laisse parler que son cœur, quand sa passion l'emporte, il est tout entier sous l'inspiration de la doctrine nouvelle qui va se fonder sur le sentiment.

Il félicitera Fontenelle d'avoir donné de nouvelles lumières au

genre humain, d'avoir découvert, en rabaissant les anciens, leurs faux raisonnements, tout le fabuleux, les déguisements de leur histoire et la vanité de leur philosophie [1]. Avide d'indépendance, il prêchera, au nom de la nature, l'affranchissement du dogme religieux et un idéal franchement révolutionnaire. Et puis, sa propre expérience le rend circonspect. N'obtenant rien de ce qu'il s'était approprié par l'espérance [2], il croit reconnaître que nos passions nous trompent, qu'elles se soumettent même la vérité. Il laisse parler la raison qui est chez lui une faculté maîtresse et qui est en même temps la raison de son siècle. En concevant la nécessité, il se trouve accomplir un travail qui, par le procédé, est absolument conforme à l'esprit de son temps. Et c'est pour cela que les préoccupations et les directions du moment apparaissent si souvent dans sa pensée.

A cette époque, la réaction contre la sécheresse de l'esprit philosophique commence à se faire sentir. La vie tout entière tend à se fonder sur les passions et sur le sentiment et à rejeter ce qui n'est que raisonnable.

Avec l'abus des passions, il y a l'heureux usage des passions. La sensibilité devient le principe le plus fécond en vertus. C'est le temps des âmes sensibles et des âmes vagabondes. On se met à écrire pour nourrir sa tristesse et pour toucher les cœurs ouverts à l'émotion. Les âmes sont sous le poids de l'inquiétude et de la solitude. Les délassements de l'homme sensible devaient être nécessairement ses Confidences et ses Confessions. « Il est des âmes, écrit Diderot, au fond desquelles il reste « je ne sais quoi de sauvage, un goût pour l'oisiveté, la franchise et « l'indépendance de la vie primitive. Ils se sentent toujours étrangers « dans les villes ; ils y promènent un secret dégoût ».

Les besoins nouveaux sont le rêve des citadins fatigués des salons et des conventions du monde ; le rêve aussi de ceux qui veulent des vies moins frivoles et plus morales.

Tous ces traits caractéristiques apparaissent chez Vauvenargues ! Lui aussi est un esprit inquiet et solitaire qui sera victime de sa sensibilité ! Lui aussi exalte le sentiment et les passions ! Il écrit pour les cœurs sensibles et, sans s'en rendre compte, il fait des Confidences et des Confessions. Lui aussi est fatigué de la vie frivole et cherche ailleurs que dans le spectacle qu'il a sous les yeux, une vérité pouvant remplir son cœur !

Par ses idées, Vauvenargues est encore de son temps :

En morale, il fait une part énorme à la physiologie de l'individu

[1] I. 276. [2] Max. 739.

et à l'éducation. Sa haine du préjugé et de la superstition semble annoncer l'ouvrage d'Helvétius : *de l'Esprit* (1758). Voltaire admirait son chapitre *Du bien et du mal moral* [1] et enfin, la fameuse statue du *Traité des sensations* de Condillac (1754) pourrait servir d'image à la conception que Vauvenargues se fait des passions.

En métaphysique, Vauvenargues est fortement attiré par les idées anglaises ; il témoigne d'un goût très vif pour les conceptions positives et partage, avec tout son siècle, un déisme auquel il arrive par le dogme de la nécessité. Mais ce sont des raisons personnelles qui le font condamner, avec son époque, l'austérité et l'ascétisme au nom des droits naturels.

Pour Vauvenargues, comme pour Rousseau, il y a, en chaque homme, un noyau qui est sain. Il faut le dégager des éléments qui l'altèrent et revenir à ce qu'il y a en nous de primitif. Cette conception qui est contraire à celle des docteurs de l'Église est opposée, chez Rousseau, à la tendance de Diderot aux yeux duquel vivre selon la nature consiste à suivre ingénument ses instincts. Chez Vauvenargues, elle s'en rapproche jusqu'à l'affirmer quelquefois.

En politique, il accuse la société de notre dépendance, conçoit ensuite la loi d'une manière qui rappelle le XVIIme siècle : — reconnaissance des pouvoirs qui règlent, en dominant, la subordination de l'individu à la société — mais qui prépare la définition qu'en donne Montesquieu. Il aboutit, comme Voltaire, à l'humanité et à la tolérance.

En critique littéraire, il effleure la question des races et des climats. Il est un des premiers à faire prévaloir le goût sur les règles.

Il veut aux productions littéraires un côté pratique et utile.

La tendance de l'époque va résolument à faire de la littérature une arme de combat. Pour Vauvenargues, elle n'est encore qu'un moyen de perfectionnement et de culture, propre à créer, sur les autres, un ascendant puissant.

Pour le XVIIIme siècle, la littérature défend des thèses morales, politiques, philosophiques. Vauvenargues considère, en moraliste, cette défense de la vérité ; la littérature doit préparer des individus pour cette défense : elle se fera par l'action qui force le respect et l'hommage, et non par des livres dont quelques écus suffisent à payer le droit d'en rire ou d'en pleurer !

Si Vauvenargues est encore de son temps par le rôle que joue l'expérience [2] dans sa vie et dans sa pensée, c'est par ce principe qu'il s'en sépare.

[1] I. 50. [2] cf. G. Lanson : *Le rôle de l'expérience dans la formation de la philosophie du XVIIIme siècle en France*. Revue du mois 10 I et 10 IV 1910.

Vauvenargues applique sa raison à pénétrer ses sensations et tous les mouvements de son cœur, pour s'en rendre compte et se les expliquer : par ce procédé, il est de son époque. Ce qui est nouveau, c'est l'objet qui fait naître la sensation ou qui remue le cœur, c'est-à-dire l'expérience qui est un élément individuel. C'est par l'expérience à laquelle il applique la raison de son siècle que se révèle peu à peu sa personnalité. L'individualité de Vauvenargues est déjà dans son caractère, dans son génie, dans son destin aussi.

Une seule constatation suffit : Vauvenargues ressemble étrangement à ces soldats du XVI[me] siècle, qui deviennent écrivains une fois blessés ou emprisonnés et qui, dans leurs mémoires, se prenant eux-mêmes pour objet et fin de leur activité, poursuivent, par delà la durée de leur être terrestre, l'immortalité de la gloire, pour se consoler dans leur inaction.

Les deux grandes passions de Vauvenargues, la gloire et l'indépendance montrent assez la puissance de son individualité.

L'idée de la gloire raffine l'égoïsme instinctif et poursuit un principe d'action suffisamment revêtu de beauté ; par elle, l'individu emploie sa vie à se créer une vie idéale après la mort, plus prochaine et plus humaine en quelque sorte que l'éternité promise au juste chrétien. La recherche de la gloire est un des symptômes caractéristiques de l'individualisme.

Or, cette individualité fut entravée dans ses manifestations par l'esprit qui dominait la société, le système politique, la religion même, le temps et les hommes.

Vauvenargues ne put rien accomplir de tout ce que son imagination réalisa presque quotidiennement et ne réussit à échapper à l'esclavage de sa condition qu'en se forgeant, par un effort douloureux et épuisant, un idéal toujours provisoire. Il s'était voué à la gloire ; il n'en eut que le rêve, comme aussi bien il ne connut jamais que le rêve et les chimères de l'amour. Les visions de son cœur apparaissent dans ces confidences doucement mélancoliques : « Alceste idolâtre une femme dont il « se croit aimé ; il la voit en dormant, lui parle, l'écoute et se croit « écouté. Il rêve qu'il voyage, seul avec elle, dans un bois, à travers des « rochers et des sables brûlants... Une autre fois, il songe qu'il se trouve « à une bataille, et que, couvert de blessures et de gloire, il vient expirer « dans les bras de sa maîtresse [1] ».

Vauvenargues qui voulait dominer les hommes, se les asservir et les commander, ne parvint qu'au grade de capitaine et, en cette qualité

---

[1] I. 300.

d'officier subalterne, il ne prit part qu'à une seule campagne qui fut funeste à l'armée française et qui ruina sa santé déjà si compromise.

Sa condition de soldat le jeta dans une société et dans un milieu où choses et gens choquaient les instincts de sa nature, tellement qu'il se retira en lui-même et dut s'accommoder d'une attitude dans laquelle il étouffait.

Il souffrit, dans son caractère sérieux, profond et méditatif, de la moquerie et du cynisme de son entourage, de cet esprit blagueur, superficiel et léger [1].

Malgré son amour de la jeunesse qui, comparée à l'âge mûr, est « plus agissante, plus hardie dans ses espérances, plus généreuse dans « sa conduite et plus sincère dans ses affections [2] », il a parlé avec sévérité des jeunes gens pour lesquels il écrivait, espérant que la sincérité de ses écrits leur ouvrirait le cœur [3], et des rieurs, dont l'air moqueur le blessait [4].

Généreux, sensible et tendre, il a vécu à une époque de sécheresse; constatant « qu'on n'aimait plus comme on aimait jadis [5] » sa sensibilité l'a rapproché des malheureux, alors qu'autour de lui, on s'occupait beaucoup plus de la destinée du genre humain que de celle des individus [6].

Il était sincère et avide de sincérité ; il eut sous les yeux le spectacle d'une période de transition hypocrite, soumise aux exigences de la mode et du bel air, vaine, conventionnaliste et artificielle, jusque dans les productions poétiques [7].

Ce qu'il avait en lui de plus grand, le cœur, fut toujours entravé dans ses élans par la raison de son siècle. Il fut borné dans ses sentiments les plus purs, par l'impuissance où il était de les faire valoir et d'en imposer la réalité.

Il s'est efforcé de fonder l'ambition qu'il nourrissait, sur le mérite et sur la vertu ; il a été dépassé par des gens médiocres, soutenus par les avantages de leur condition ou de leurs richesses [8], par leurs intrigues ou leurs plaisirs.

Il connaissait les dessous, les souterrains [9] et les passe-droits [10] de cette société frivole ; mais il ne pouvait se résoudre à aucun abaissement, et s'il a pu faiblir dans sa pensée, alors que la misère le poursuivait, du moins a-t-il été incapable d'une mauvaise action [11].

Par ses idées, Vauvenargues est avide de certitude, en un temps

---

[1] I. 355. Caract. 52. II. 14. II. 300. Max. 683. [2] I. 336. [3] I. 167. [4] I. 314. Caract. 22. 299. Caract. 8. 320. Caract. 27. I. 98. Réfl. 41. II. 67, 200. [5] II. 135. [6] I. 97-98. Réfl. 40. [7] I. 96. Réfl. 37. 107. Réfl. 51. I. 310. Caract. 19. 311. Caract. 20. II. 151. Max. 424. [8] I. 290. II. 265. [9] II. 226. [10] II. 140. [11] II. 230.

où les vieilles vérités chancellent, où tout est remis en cause, persuadé qu'il faut des principes, alors que tout en manque, sans grande estime pour les philosophes et dédaignant le savoir, à la veille de l'Encyclopédie.

Par le goût enfin. C'est là un des titres de gloire les plus solides de Vauvenargues, d'avoir aperçu les dangers que l'école littéraire de son temps, sous l'influence de Fontenelle, faisait courir à la langue française, en la ramenant au jargon des gens du bel air.

Les jugements que Vauvenargues a portés sur son époque, forment un tableau inquiétant et sombre, au bas duquel on pourrait écrire : médiocrité et suffisance. La seule qualité qu'il ait jamais contestée à son temps est une plus grande richesse des biens de l'esprit [1].

Vauvenargues a beaucoup joui du commerce de Voltaire. Mais, Voltaire n'avait pas encore écrit *Candide*, et ce qu'il admirait en lui, c'était moins les idées qu'il combattit si souvent, qu'une puissante individualité, un génie hardi et indépendant, un esprit vaste et sûr quoique peu profond, un sentiment merveilleux de précision et de justesse quand il s'applique à ce qui est du ressort du goût, un apôtre de l'humanité et de la tolérance. Et puis, il faut bien le dire, Voltaire était un protecteur puissant dont les éloges durent souvent adoucir les mécomptes de Vauvenargues et caresser ses espérances, en les avivant. Vauvenargues a constaté, avec indifférence, quelquefois aussi avec un peu d'amertume, l'opposition constante qui était entre son caractère et les mœurs de sa province [2] et plus tard, de Paris et de la France : « Comme personne dans « le monde n'a l'esprit moins français que moi, je trouverai toujours très « bon le mal que vous voudrez m'en dire [3] ».

Il fait, du malaise qu'il éprouve, une règle générale : « Je crois « qu'il n'y a guère eu d'auteurs qui aient été contents de leur siècle [4] ».

Mais, si tout le choquait, en cette époque pour laquelle il n'était pas fait, par le cœur, il aimait la France ! Il souffrait du spectacle qu'elle offrait ; il sentait les maux qui la minaient ; il prévoyait les réformes à apporter partout ; et, s'il en avait eu le temps et les forces, il aurait été le premier grand ouvrier de son renouvellement [5].

La pensée de Vauvenargues se forme de l'effort douloureux d'une prise de conscience individuelle, par opposition d'un tempérament dont l'action est l'expression naturelle à l'esprit d'une époque de crise, c'est-à-dire d'une époque où un principe épuisé se transforme en un principe nouveau.

---

[1] I. 151. Max. 617. [2] II. 112, 159. [3] II. 207. [4] Max. 505. [5] II. 235, 259. 297, 300.

Vauvenargues est en plein dans la période d'épuisement et de transformation. Les forces vives qui sont en lui, la réserve d'énergie refoulée par les conditions défavorables de l'époque, ne pouvant se porter au dehors et s'extérioriser par l'action, essayent de se réaliser, de prendre corps par la pensée. Il est dans la situation de Chateaubriand, détourné de l'action par les événements ; jamais satisfait, malgré ses productions, il n'aura finalement que l'impression d'avoir « baillé » sa vie !

Vauvenargues ne trouve nulle part l'expression de ce qu'il sent confusément en lui ; il la cherche avec une inquiétude que trahit son goût des voyages. Il est impuissant à la créer. Mais, voulant échapper à l'opposition que lui fait son siècle, il y travaille d'abord en faisant bande à part, puis en se soumettant à la nécessité, enfin en séparant l'idéal de la réalité.

Ce n'est pas chez les écrivains de son temps qu'il retrouve l'écho de ses pensées les plus chères, de ses sentiments les plus profonds, la confirmation de ses vues, la justification de ses préférences. Il se tourne vers le passé et remonte jusqu'à cette antiquité qu'il voit à travers son imagination [1], faisant ici ce que feront plus tard André Chénier et Musset. Mais, ce sont chez lui des mouvements passagers. Dans l'effort qu'il soutient pour créer à sa personnalité morale une plus grande liberté d'action, ce qui demeure, c'est la formation d'une individualité nouvelle qui porte en elle, à l'état latent, tout le monde nouveau qui va grandir.

Formé en dehors de toute école, Vauvenargues appartient à l'avenir par la seule expression de son moi. Ayant tout ramené, en moraliste, à son cas particulier et considérant les choses suivant les rapports qu'elles ont avec lui, l'effort de son tempérament, dans la lutte contre l'opposition qu'il rencontre, se traduit en lyrisme, un lyrisme inconscient au début et entraînant, un lyrisme auquel il essaye de résister, pour s'y abandonner enfin. Le besoin d'action naturel de Vauvenargues trouve sa satisfaction dans le travail qu'il accomplit pour exalter la vertu et le courage ; quand la maladie l'aura affaibli, cette action se poursuivra par l'imagination et se traduira en rêverie.

C'est dans l'expression d'une individualité qu'il faut entendre le retour à la nature, tel que le conçoit Vauvenargues ; et cette nature, elle est avant tout dans le cœur et dans les passions. C'est au sentiment qu'il remonte quand il s'explique les causes déterminantes de sa pensée, parce que c'est par le sentiment que ses passions le portent à l'action.

---

[1] Max. 506, 507. I. 103. Réfl. 46.

S'il est de son époque par l'esprit et par une tournure spéciale de son caractère qui paralyse ses élans et le maintient, malgré lui, dans l'expectative, il la dépasse par le cœur.

La modernité de Vauvenargues apparaît dans la revendication des droits d'une jeunesse active, ouverte et généreuse ; en cela, elle touche de très près au romantisme. Elle tend à la réhabilitation de la nature humaine, non dans les caractères communs au genre humain tout entier, mais essentiellement dans les caractères propres à des individus particuliers. Elle donne à l'instinct et à l'intuition le pas sur la raison et les connaissances. Cette supériorité idéale demande un sens profond et sérieux : Vauvenargues se fait de la vie une haute conception. C'est dans la dignité humaine et l'importance de la destinée que se manifeste ce frisson métaphysique qui réapparaîtra si fort avec J.-J. Rousseau et le XIXme siècle, parce que la doctrine individualiste envisage sous un angle nouveau les problèmes sociaux, philosophiques et moraux, qu'elle transforme en leur proposant une solution nouvelle.

En métaphysique, Vauvenargues trouve ses maîtres en Angleterre. Quand il réduit à son cas particulier les systèmes avec lesquels il se familiarise, il procède par raison et c'est sans doute dans cette partie de son activité qu'il est le moins original. Toutefois, derrière ce travail purement intellectuel, se dessine un acheminement vers un idéalisme individuel, fondé sur le sentiment, idéalisme d'un homme dont l'imagination et l'espérance donnent une forme aux abstractions, tellement que Vauvenargues touche à notre époque par sa foi en la réalité des idées.

La conciliation du dogme religieux avec la nécessité fait de lui un déiste, quand il applique sa raison à l'ordre des vérités religieuses. Mais il ne peut se contenter de cette solution. Il a un sens religieux et un respect qui le portent naturellement à envisager avec sérieux et profondeur, une question toujours grave. S'il est de son siècle, quand il procède par raison, il est aussi singulièrement près de Pascal, s'efforçant, comme lui, de plier son moi à une vérité que lui impose son cœur et qui le dépasse. Seulement, pour Vauvenargues, le moi n'est pas haïssable [1] ! En abordant, en individualiste, la question religieuse, Vauvenargues la sépare de la question morale : il est peut-être le premier, en France, qui se soit forgé, hardiment, une religion individuelle, conforme à son moi particulier, fondée sur sa foi en l'immortalité.

En politique, il est d'abord un ennemi des lois et de l'ordre social, comme J.-J. Rousseau. Il en conçoit ensuite la nécessité et s'efforce de s'y

---

[1] II, 138.

plier. Mais son libéralisme demeure et s'affirme dans ses revendications touchant leur application défectueuse et il s'en prend aux tyrans. Son sens et son besoin de la justice et de l'égalité, le rapprochent du peuple dont il peint les misères [1] et voudrait défendre la cause abandonnée [2]. Ses sympathies vont aux faibles et il est résolument du parti de Figaro [3].

En matière de productions littéraires, sa modernité apparaît surtout dans l'inspiration et dans la forme.

Comme Lamartine et Musset, Vauvenargues laisse parler son cœur; comme presque tous les poètes romantiques, il a lu la Bible et la cite. A côté de ses qualités classiques, son style contient plusieurs des qualités nouvelles que Rousseau et son école introduiront dans la langue : nombre, mouvement, relief et coloris [4].

Vauvenargues va même plus loin et ne recule pas devant l'expression violente et hardie qui le satisfait en extériorisant sa passion et qui nous rappelle qu'il est soldat : « Te parlerais-je de mes sentiments? Je « les dégraderais par mes paroles [5] ». — « Pour moi, je suis assiégé du « barbier et des notables du terroir de Vauvenargues [6] ». — « Il ne faut « jamais heurter de front [7] ». — « Je vous enverrais un état de mes infir- « mités [8] », etc.

Par la place que Vauvenargues fait au sentiment et à l'individualité, il continue La Rochefoucauld, La Bruyère, Pascal et annonce J.-J. Rousseau, Bernardin de St-Pierre, Châteaubriand et même Nietzsche. Partagé entre une raison solide qui le retient et un sentiment nouveau qui l'entraîne, il est, au XVIIIme siècle, le seul esprit qui eût pu faire comprendre Pascal à Voltaire. Il est de son temps, par la raison ; par le cœur, il est près de nous.

L'œuvre inachevée que Vauvenargues nous laisse ne contient que des vérités et des beautés de détail; mais il n'en reste pas moins vrai qu'elle a une valeur historique extraordinaire, parce qu'elle est l'expression littéraire d'une prise de conscience, dans laquelle apparaît, à travers un tempérament, la transformation d'un principe épuisé qui se renouvelle.

---

[1] I. 158. 349 Caract. 45. II 67 § 3. [2] I. 270. I. 281. Max. 280. [3] Max. 659, 566, 567. [4] cf. *Méditation sur la foi*. I. 225-230. *Eloge de P. H. E. de Seytres*. I. 141-150. Max. 36. 159, 204, 495, 605, 746, 758, 775, 831, 936. II. 186. « Quand l'esprit de singularité est « affecté, il n'y a qu'à vomir dessus ». II. 176 « Je voulais vous persuader et vous dire « des choses fortes ; je montai sur des échasses ». II. 230. « Ce qu'il y a de plus avisé pour « l'emprunt qui me regarde, c'est de battre à plusieurs portes, de savoir qui a de l'ar- « gent, et de sonder tout le monde ». — etc. [5] II. 118. [6] II. 218. [7] II. 219. [8] II. 232.

Si Vauvenargues avait eu plus de temps et une puissance créatrice plus considérable, il aurait été le premier grand ouvrier de l'œuvre dont J.-J. Rousseau a posé les assises et que le XIXme siècle a consommée.

Ce qui nous reste de lui, c'est, plus encore que ses écrits, le spectacle émouvant et consolant de sa vie dont la haute signification morale est le titre de gloire le moins contestable.

BIBLIOGRAPHIE

I. ÉDITIONS COMPLÈTES

Introduction à la connaissance de l'esprit humain, suivie de réflexions et de maximes. Anonyme. Paris 1746.

— 2me *édition, par* TRUBLET & SEGNY. *Paris 1747.*

ÉDITION FORTIA. *2 vol. annotés. Paris 1797.*

» SUARD. *2 vol. annotés. Paris 1806.*

» BRIÈRE. *3 vol. annotés. Paris 1821.*

» GILBERT. *2 vol. comprenant les œuvres complètes et la correspondance, accompagnées des notes de Voltaire, de La Harpe et des éditeurs antérieurs. Paris 1857.*

Œuvres morales de Vauvenargues. 3 vol. Paris 1874.

II. ÉDITIONS PARTIELLES

LA ROCHEFOUCAULD & VAUVENARGUES. *Pensées et maximes. Paris 1823.*

Moralistes français. Pensées de BLAISE PASCAL. *Réflexions, sentences et maximes de* LA ROCHEFOUCAULD, *suivies d'une réfutation par* M. L. AIMÉ MARTIN. *Caractères de* LA BRUYÈRE. *Œuvres complètes de* VAUVENARGUES, *accompagnées des notes de* VOLTAIRE, MORELLET, FORTIA, SUARD, BRIÈRE. *Paris 1834.*

Œuvres choisies de VAUVENARGUES. *Maximes de* LA ROCHEFOUCAULD. *Pensées diverses de* MONTESQUIEU. *Paris 1850.*

VAUVENARGUES. *Œuvres choisies. éd. de la Bibliothèque nationale. Paris 1869. Réédité en 1895.*

Maximes VAUVENARGUES. *2 vol. London 1903.*

LA BRUYÈRE *and* VAUVENARGUES. *Selections from the Characters, Reflexions and Maximes.*
Translated with introductory, notes and memoirs by ELIZABETH LEE. *1 vol. London 1905.*

VAUVENARGUES' *Gedanken und Grundsätze m. e. Einführung v.* ELLEN KEY. *übers. von* EUGEN STÖFFER. *München 1906.*
Cf. Allgemeine Zeitung. *Beilage 245. 147-150.*

VAUVENARGUES' *Betrachtungen und Maximes übers. von* E. HARDT. *1906.*
Cf. BRUNNENMANN : Aus fremden Zungen. *16. 1165-1167.*

FONTENELLE & VAUVENARGUES. *Œuvres choisies. Paris 1910.*

III. ÉTUDES BIOGRAPHIQUES & LITTÉRAIRES

LA HARPE. *Cours sur le XVIIIme siècle. 1799 et ss.*

Me GUIZOT. *Essais de littérature et de morale. 1802.*

SUARD. *Mélanges de littérature. 1803-1805.*

VILLEMAIN. *Tableau de la littérature au XVIIIme siècle. 1828.*

Ste BEUVE. *Port-Royal, Liv. II. p. 407-412. 1840.*

VINET. *Histoire de la littérature française au XVIIIme siècle. Cours professé en 1846. 1853.*

Ste BEUVE. *Lundis. T. III. p. 123-143. 1850.*

CAMBOULIU. *Etude sur Vauvenargues. Mémoires de l'Ac. de Montpellier. 1855-1857.*

EMILE CHASLES. *Les Confessions de Vauvenargues. Revue contemporaine. 15 janvier 1857.*

Ste BEUVE. *Lundis T. XIV. p. 1-55. 1857.*

L. BORÉ. *Etude sur Vauvenargues, thèse. Paris et Besançon. 1858.*

PRÉVOST-PARADOL. *Les moralistes français. 1864.*

BARNI. *Les moralistes français au XVIIIme siècle. 1873.*

ABBÉ M. MORLAIS. *Etude sur le Traité du libre arbitre de Vauvenargues. Rennes 1881.*

PALÉOLOGUE. *Vauvenargues. Collection des grands écrivains français. 1890.*
Cf. A. DELBOULLE. *Revue critique d'histoire et de littérature N. S. XXIX. p. 253.*
A. TOBLER : *Deutsche Literaturzeitung. XI. 508.*

SOUBRAT. *Discours (à propos de Vauvenargues). Séances publiques de l'Ac. d'Aix. 1893.*

LOUIS DUCROS. *Dans l'Histoire de la littérature et de la langue française, par* PETIT DE JULLEVILLE. *T. VI, p. 68-83.*

R. C. HAFFERBERG. *Die Philosophie Vauvenargues' ein Beitrag zur geschichte der Ethik. diss. Jéna. Jéna 1898.*

C. NEBEL. *Vauvenargues' Moral-Philosophie mit besonderer Berücksichtigung seiner Stellung zur französischen Philosophie seiner Zeit. Erlanger diss. Leipzig 1901.*

ELLA HEILMANN. *Vauvenargues als Moralphilosoph und Kritiker. diss. Heidelberg. Leipzig 1906.*

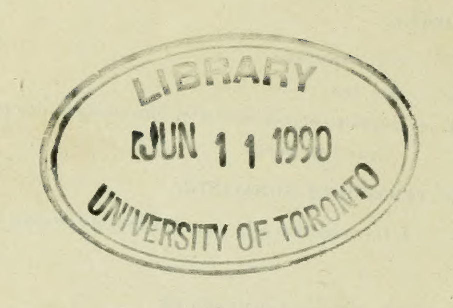
ANDRÉ LE BRETON. *Vauvenargues et Fontenelle. Journal des savants. N. S. 5. 550-558. 1907.*

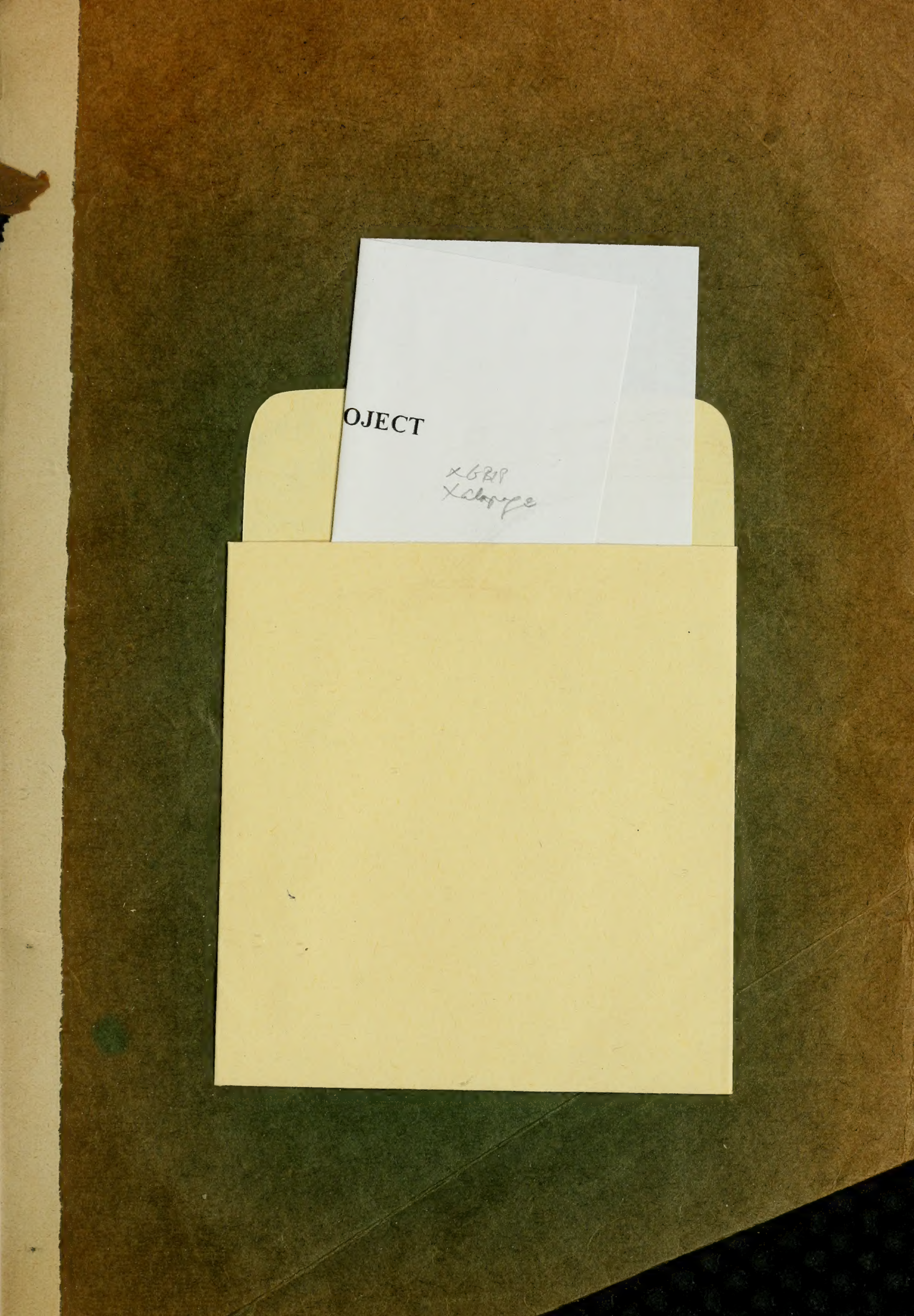
ANSELME RUEST. *Vauvenargues. Eine französische Uberwindung der Esprit-Cultur.* Gegenwart *72. 56-58, 1907.*

G. ZIELER. *Vauvenargues ein Vorgänger Nietzsches. Zeitschrift f. Lit. Kunst und Wissensch. Beilage des Hamburger Korrespondenten 1907.*

D. MORNET. *Le romantisme en France au XVIII*me *siècle. Paris, Hachette 1912.*

TABLE DES MATIÈRES


LIBRARY
JUN 11 1990
UNIVERSITY OF TORONTO


OJECT

